



*Première(s) page(s) manquante(s)  
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ  
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

[https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire\\_reference/index.html](https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html)

ou par téléphone **1-800-363-9028**

**Bibliothèque  
et Archives  
nationales**

**Québec** 

**TENEZ-VOUS À DISTANCE!** Anna Jean Holmes apprend à manier le fusil... s'apprête à aider à défendre le Canada. "Maintenant, je sais pourquoi les ménagères canadiennes sur 5 disent que les Kellogg's priment par leur saveur," dit Anna Jean. "Les Kellogg's Corn Flakes me donnent beaucoup d'entrain au déjeuner!"

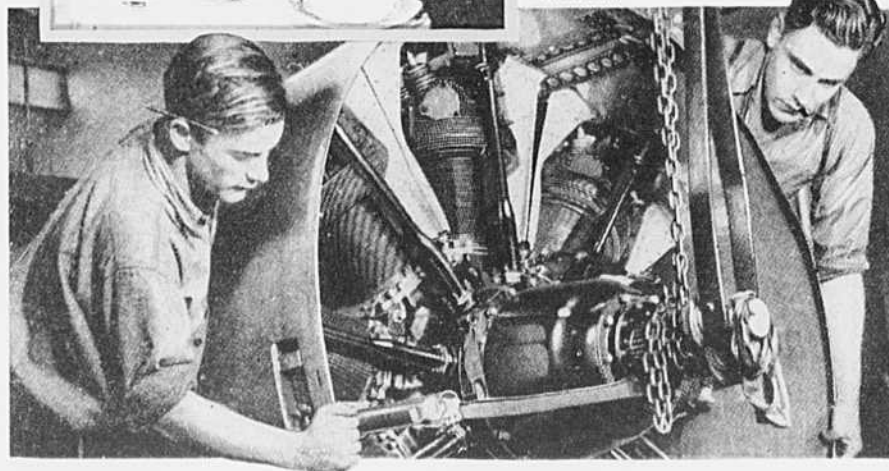


**REPOS BIEN GAGNÉ!** Miss Betty Johnson se repose après une dure journée. "Avant de me coucher," dit Betty, "je prends un grand bol de Kellogg's Corn Flakes. C'est la céréale que je préfère. Et maman aussi... parce que les Kellogg's sont faciles à digérer... et il n'y a pas de casseroles à laver."



**ELLE LUI FAIT BIEN COMMENCER LA JOURNÉE** — avec des Kellogg's Corn Flakes. Achetez des Kellogg's Corn Flakes demain chez votre épicer. Deux formats pratiques. Préparés par Kellogg. Fabrication canadienne.

Canada.



**EN TRAIN DE SOIGNER LES "CHEVAUX"** d'un avion de bombardement. Ces deux robustes ouvriers de guerre se mettent au travail pleins d'entrain. "On apprécie vraiment les Kellogg's Corn Flakes, quand on est célibataire!" disent-ils. "C'est bon, et c'est prêt en 30 secondes." Les Kellogg's épargnent du temps, du combustible, et du travail... ce qu'il faut pour les repas déréglés des ouvriers de guerre. Et l'économie que vous font faire les Kellogg's vous aide à épargner pour acheter plus de Certificats d'Epargne de Guerre.

## LE FROMAGE, ALIMENT NUTRITIF TOUT AUTANT QUE LE LAIT

Le fromage qui contient beaucoup de protéines peut remplacer les viandes, occasionnellement, pour le repas principal. Recettes dignes d'entrer dans votre cahier.

L'origine du fromage remonte à l'antiquité, mais sa valeur nutritive n'a jamais été appréciée autant qu'aujourd'hui.

Le fromage n'est plus un aliment de second ordre, souvent il occupe la première place dans un repas. Il peut être combiné avec tant d'aliments différents qu'on n'a pas à craindre la monotonie en le ramenant souvent sur la table. Le fromage n'est pas non plus difficile à digérer, à condition qu'on ait soin de ne pas le cuire à une température trop élevée ou trop longtemps.

Le fromage contient, sous une forme condensée, les mêmes éléments nutritifs que le lait. Il contient beaucoup de protéines comme les viandes. Aussi, les plats au fromage peuvent-ils, occasionnellement, remplacer la viande au repas principal.

La plupart des gens aiment le fromage. Aussi ces recettes éprouvées dans les cuisines expérimentales du ministère fédéral de l'Agriculture méritent-elles de figurer dans votre cahier de recettes.

### SOUFFLE AU FROMAGE

12 tranches de pain d'un demi pouce d'épaisseur  
 $\frac{1}{2}$  livre de fromage tranché  
 Sel  
 2 $\frac{1}{2}$  tasses de lait  
 4 œufs  
 Poivre et paprika

Enlever la croûte autour des tranches de pain et disposer des couches alternatives de pain et de fromage dans un plat graissé. Battre légèrement les œufs, ajouter le lait et les assaisonnements et verser sur le pain. Couvrir et garder dans la glacière électrique jusqu'au moment de mettre au four. Placer dans un plat d'eau chaude et cuire dans un four modéré (350° F.) environ 45 minutes. Si le mélange a été bien refroidi avant la cuisson, vous obtiendrez un beau soufflé bien gonflé. Servira 6 à 8 personnes.

### FEVES ET FROMAGE EN CASSEROLE

1 tasse de fèves blanches  
 1 carotte  
 1 petit oignon  
 Le quart d'un piment vert  
 2 tiges de céleri  
 3 cuillerées à table de gras  
 3 cuillerées à table de farine  
 2 tasses de lait  
 $\frac{1}{4}$  de tasse de fromage râpé  
 Sel et poivre

Faire tremper les fèves durant la nuit et cuire jusqu'à ce qu'elles soient tendres. Couper en petits morceaux, carotte, oignon, piment vert et céleri. Faire une sauce avec le gras, la farine, le lait, sel, poivre et le fromage. Placer alternativement les légumes et les fèves dans une casserole graissée. Couvrir avec la sauce au fromage, garnir avec un peu de fromage râpé ou un mélange de chapelure et de fromage. — Cuire dans un four modéré (350° F.) jusqu'à ce que les légumes soient tendres, soit environ 30 minutes. On peut se servir de légumes cuits. La cuisson ne sera alors que de 15 à 20 minutes. Servira 6 personnes.

### ANNEAUX AU FROMAGE AVEC LEGUMES

1 tasse de lait  
 1 tasse de chapelure  
 1 œuf  
 $\frac{1}{2}$  tasse de macaroni bouilli  
 1 tasse de fromage coupé en morceaux  
 1 cuillerée à table de persil  
 1 cuillerée à table de piment vert ou rouge coupé en petits morceaux  
 3 cuillerées à table de gras fondu  
 1 cuillerée à table d'oignon haché  
 Sel et poivre

Ebouillanter le lait, ajouter les œufs bien battus, le pain et les autres ingrédients. Verser dans un moule à gelée bien graissé, placer dans un plat d'eau chaude et cuire dans un four modéré (350° F.) environ 50 minutes. Démouler, verser au centre la farce suivante et garnir de persil. Servira 6 personnes.

### FARCE

1 tasse de sauce blanche  
 1 tasse de pois et de carottes cuits  
 Sel et poivre

### IL FAUDRA TROUVER MOYEN DE FAIRE DURER LA RATION

Un autre problème se présente maintenant pour les maîtresses de maison : comment partager équitablement et faire durer la ration de beurre, d'une semaine à l'autre? La Section des consommateurs du ministère fédéral de l'Agriculture, qui s'applique à découvrir de nouvelles recettes, de nouveaux moyens, de conservation, nous fait les suggestions suivantes :

Il y a de nombreuses recettes de gâteaux qui ne demandent rien qu'une quantité raisonnable de graisse et peu de sucre. Elle choisira celles-là de préférence. Pour la friture et la cuisson, elle se servira des graisses clarifiées, obtenues des viandes. Les graisses de saucisses, de côtelettes et de bifteck sont excellentes pour les sauces, les pâtés à la viande, les omelettes, etc.

On peut aussi utiliser du fromage sur les légumes à la place du beurre. Une crème de légume faite avec les restes de graisses, à la place du beurre, figure très bien sur un menu de guerre, alors que chacun doit faire des sacrifices et oublier un peu ses goûts raffinés.

Si vous devez faire des sandwiches pour le lunch, enlevez le beurre à l'avance de la glacière électrique afin qu'il ait le temps d'amollir. Si vous avez beaucoup de sandwiches à faire, vous pouvez, alors que le beurre est suffisamment amolli, y incorporer un quart de tasse de lait et le battre suffisamment pour l'étendre en crème sur les sandwiches. Il n'y paraîtra nullement, le goût en sera le même et la valeur nutritive du beurre sera sauvegardée.

On peut aussi beurrer l'une des tranches de pain seulement et étendre de la mayonnaise ou toute autre préparation sur l'autre tranche. Pour les rôtis du matin, un peu de miel mêlé au beurre amolli fera une délicieuse préparation et il en faudra moins que si l'on étend d'abord le beurre et le miel ensuite.

# CARNET EDITORIAL

LES PUBLICATIONS  
POIRIER, BESSETTE  
& C<sup>IE</sup>, LIMITEE

Le Samedi  
La Revue Populaire  
Le Film

975, RUE DE BULLION  
MONTREAL — CANADA

Tél.: PLateau 9638\*

Président: FRED POIRIER  
Vice-prés.: GEO. POIRIER  
Surintendant: ALBERT PLEAU

Rédacteur en chef:  
FERNAND DE VERNEUIL  
Chef de la publicité:  
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:  
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif:  
OSCAR MAJOR

Gérant de la circulation:  
ODILON RIENDEAU

## NOS REPRESENTANTS:

WILFRID DAoust  
20, 111<sup>e</sup> Avenue, Lachine  
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,  
Drummondville, St-Hyacinthe,  
Sorel, Granby, Farnham,  
Saint-Jérôme, Joliette, etc.,  
et les environs.)

A Québec et Lévis:  
ADELARD PARE  
6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au  
Cap-de-la-Madeleine:  
PAUL LARIVIERE  
1710, rue St-Philippe,  
Trois-Rivières

Entered at the Post Office  
of St. Albans, Vt., as second  
class matter under Act of  
March 1879

## ABONNEMENT CANADA

Un an ..... \$3.50  
Six mois ..... 2.00  
Trois mois ..... 1.00

## ETATS-UNIS

Un an ..... \$5.00  
Six mois ..... 2.50  
Trois mois ..... 1.25

## HEURES DE BUREAU:

9 h. a. m. à 5 h. p. m.  
Le samedi, 9 h. a. m. à midi

AVIS AUX ABONNES — Les  
abonnés changeant de loca-  
lité sont priés de nous don-  
ner un avis de huit jours,  
l'emballage de nos sacs  
de maille commençant cinq  
jours avant leur expédition.

# DEUX VOYAGEURS

C'ÉTAIT un bon vieux que le père Manant; un bon vieux comme il ne s'en fait plus à notre époque de gens trop pressés de vivre pour qui le déplacement en vitesse est la chose la plus enviable. On veut tout connaître et ne rien apprendre; on croit tout voir et l'on ne sait plus regarder. Autrefois, du temps du père Manant il en allait tout autrement; on se laissait vivre le plus doucement possible — petit train va loin — et l'on voyait, sans sortir de son village, assez de choses pour se trouver heu-

reux. Le père Manant portait bien son nom; le manant n'était pas, autrefois, l'individu un peu méprisable qu'on qualifie ainsi de nos jours, c'était l'homme fixé à son labour champêtre et fidèle à ses coutumes locales; quelque chose comme "l'habitant" de nos campagnes. Pourtant, il avait, une fois dans sa vie, dérogé à ses principes de stabilité.

Il avait voulu voir du pays et il était allé loin, très loin. Cette aventure datait de sa jeunesse, de sa vingtième année; à quatre-vingts ans il s'en souvenait encore avec une émotion dans laquelle un peu de vanité trouvait sa place. Après tout, c'était bien légitime car ils étaient rares ceux qui avaient parcouru à peu près toute la terre et le père Manant était de ceux-là.

Oh, bien sûr, il n'en avait pas fait le tour quoique la chose était possible puisqu'on affirmait qu'elle était ronde; encore, sait-on jamais... Il était sorti de son village en direction du nord et y était revenu trois semaines plus tard par le sud. En y réfléchissant bien, il n'était pas loin d'admettre qu'il l'avait fait ce tour, mais une chose l'en faisait douter: il n'avait pas vu de nègres au cours de son voyage et n'avait, par conséquent, pas dû traverser l'Afrique.

C'était une des meilleures joies de sa vieillesse que de raconter son grand voyage aux enfants qui s'en émerveillaient en lui posant toutes sortes de questions.

— Alors, père Manant, vous êtes allé plus loin que la montagne qu'on voit là-bas?

— Oui, mon gars; beaucoup plus loin. J'ai vu une grande rivière et puis une immense étendue d'eau que j'ai traversée en canot avec un sauvage; il m'a dit que c'était un lac, mais c'était si grand que ça devait être la mer; nous ne sommes arrivés sur l'autre bord que le soir assez tard.

C'était un récit passionnant car il s'y trouvait souvent quelque chose de nouveau; la mémoire du père Manant lui faisait parfois défaut, alors il inventait quelque détail; oh, de bonne foi! Comme beaucoup d'historiens sérieux. Quand on regarde dans le passé, c'est au travers des souvenirs ou des documents, besogne délicate que l'on se facilite avec les lunettes de l'imagination qui donnent une vision plus nette en grossissant certains objets et en rapetissant d'autres.

S'arrêtant ici, musardant là, le futur père Manant, alors jeune homme plein d'enthousiasme et d'illusions avait fait, en trois semaines, un trajet qui ne demanderait guère, aujourd'hui, que trois heures en auto mais il avait vu ou cru voir tant de choses que sa mémoire en débordait encore soixante ans plus tard.

Cela se paraît, aujourd'hui, de cette indéfinissable et prenante poésie qui émane des lointains horizons du temps ou de l'espace et le bonhomme vivait heureux à l'ombre de ses souvenirs parce qu'il était ignorant et sage, deux bonnes raisons pour attirer le bonheur.

A son retour au petit village il s'était remis posément à son travail, le cœur content et l'âme satisfaite. N'ayant aucune idée des dimensions réelles de la terre il croyait l'avoir vue à peu près en entier; d'ailleurs, que lui importait le reste s'il y en avait un; quelques pas de plus ne l'auraient pas renseigné davantage!

Invariablement il terminait son récit par cette réflexion bien sincère:

— Tout de même, c'est grand, la terre, mes petits gars! vous voyez d'ailleurs qu'elle touche au ciel de tous les côtés; elle a juste laissé un peu de place pour le soleil, la lune et les étoiles.

Il y a trente ou quarante ans que le père Manant n'est plus de ce monde où il se trouverait bien dépaysé s'il y revenait. Depuis trente ou quarante ans, l'humanité sem-

ble avoir vieilli de trente ou quarante siècles et nos bonnes grand-mères ont l'impression d'être venues au monde dans une autre planète.

On sait tout, on invente le reste et l'on tient des propos sensés qui auraient fait, autrefois, enfermer leur homme dans un asile d'aliénés. On se croit heureux à cause de tout cela ou malgré cela parce qu'on n'a plus guère la crainte de mourir de vieillesse depuis que la ribouldingue et les accidents mènent le bal sur la planète.

Pauvre boule terrestre! si tout a progressé et le coût de la vie considérablement augmenté, la terre a bien diminué de surface, de l'aveu même des techniciens qui disent avec orgueil: la vitesse a supprimé les distances.

Et c'est, ma foi, vrai!

Le temps qu'on mettait jadis à faire une vingtaine de milles suffit aujourd'hui pour traverser l'Atlantique, et le père Manant, dans ses trois semaines de voyage aurait pu parcourir bien autre chose qu'un petit coin de son canton.

Il aurait eu le temps de voir, non seulement les nègres dans leur pays d'origine, mais aussi les Chinois chez eux. Seulement, il ne l'aurait pas cru et se serait pensé le jouet d'un cauchemar s'il s'était vu emporter dans les airs par un avion rapide.

Si toutefois il avait admis la réalité du voyage, serait-il revenu sur son petit coin de terre avec l'illusion qu'il tenait une place honorable sur la terre et la satisfaction de compter lui-même pour quelque chose comme maître de ce coin de planète?

La vie n'est pas seulement ce qu'on la fait, mais aussi ce qu'on la croit être.

L'ancien petit village du père Manant s'est transformé, lui aussi, comme tant d'autres choses; il a grossi vite, comme prennent du ventre quelques parvenus chez les hommes et c'est une ville prospère aujourd'hui. Vous y chercheriez en vain les simples et bons enracinés d'autrefois et nul n'y croit plus la terre si grande qu'elle touche le ciel à l'horizon. C'est peut-être dommage...

Elle fournit, cette ville prospère, des ouvriers spécialisés et des financiers roublards, des poètes et des politiciens; on y voit des hommes copieusement pourvus de capitaux dans lesquels ne manquent naturellement pas les sept péchés; on y trouve heureusement, pas mal encore de braves gens. Tout ce monde-là voyage plus ou moins.

Serait-ce un effet de l'atavisme ou bien une simple coïncidence, mais l'un des arrière-petits-fils du père Manant s'est senti des goûts d'explorateur vers la vingtième année. Il s'est empressé de les satisfaire parce qu'il en avait les moyens et que, lui aussi, voulait voir comment la terre était faite.

Il partit pour l'Europe qu'il visita dans tous les sens, pénétra en Asie par la Russie, redescendit par les Indes vers le continent africain, passa dans une multitude d'îles des mers du sud, débarqua chez les Patagons et remonta tout le continent américain, jusqu'aux glaces polaires; il vit d'autres lieux encore, bref, parcourut la planète de l'ouest à l'est et du nord au sud.

Il voyagea en chemin de fer, en bateau et en avion à des allures de records; il vit des hommes célèbres, d'autres qui ressemblaient à des singes, et des singes qui ressemblaient à des hommes. Il trouva cela tout d'abord intéressant, puis monotone et finalement ennuyeux. Il s'était promis bien du plaisir, en eut pendant quelques jours et bailla le reste du temps à se décrocher la mâchoire.

Il rentra dans sa ville un peu las et fortement désillusionné. Quand on lui demanda ses impressions, il haussa les épaules et ne sut que répondre:

— Elles ne sont pas fameuses et vraiment j'espérais mieux; une seule chose m'a vraiment frappé: Que la terre est petite!

Maintenant, de l'histoire des deux voyageurs, tirez la morale qu'il vous plaira.

*Fernand de Verneuil*

# LE RETOUR À L'ÉTAT SAUVAGE

Chronique d'observation  
Par LOUIS ROLAND



Il y a de nombreux cas, très authentiques, d'enfants perdus dans les bois et élevés par des bêtes sauvages, principalement des loups ; ces enfants n'ont ensuite, quand ils ont été capturés, jamais pu se réadapter à la vie des hommes.



**P**OUVONS-NOUS croire que la civilisation moderne est une chose bien solide ? que non seulement elle est stable mais tend sans cesse à la perfection ? C'est ce que nous affirment gravement certains sociologues qui s'en fichent d'ailleurs comme un poisson d'un bonnet de coton, parce qu'ils s'intéressent davantage aux plaisirs panachés des boîtes de nuit.

N'en déplaise à ces messieurs, je crois que l'homme, s'il n'était pas suffisamment encadré par de bons gardiens de la morale et des bonnes mœurs, retournerait à la brute en très peu de générations, une seule peut-être dans bien des cas. Les faits sont là pour le prouver.

Il y a de nombreux exemples, nettement contrôlés et classés comme authentiques, d'enfants élevés par des bêtes fauves et le produit de l'élevage n'a pas toujours été, tant s'en faut, des petits anges à face humaine.

Sans doute il y a des histoires merveilleuses d'enfants élevés dans ces conditions, mais ces histoires-là ressemblent singulièrement à des fables. C'est celle de Romulus et de Remus, élevés par une louve et qui fondèrent plus tard la ville de Rome ; c'est également celle de Zarathustra, élevé lui aussi par une louve et qui réorganisa splendidement toute la Perse ; c'est la célèbre Sémiramis que la légende affirme avoir été élevée par des oiseaux, ce qui est tout au moins poétique. Les vieux historiens grecs nous parlent d'Acheaminès, prince asiatique, et de Zanimède, héros phrygien qui furent, tous deux élevés par des fauves ; et il en est bien d'autres encore !

Rudyard Kipling, dans le *Livre de la Jungle*, nous parle de Mowgli élevé par les bêtes, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir plus tard de brillantes

qualités ; ce serait, ici, une histoire vraie, mais avec cette différence que l'enfant ainsi élevé retomba complètement au niveau de la bête. C'est le résultat, ai-je dit, qui se manifeste toujours en pareil cas.

L'enfant subit fatalement les influences du milieu où il est élevé ; il en parle la langue, il en prend les habitudes, et nous pouvons constater cela tous les jours dans la société elle-même. S'il est élevé par des

loups, il hurlera plus tard comme eux, bien qu'à sa manière. De toute façon, il n'aura pas le caractère plus agréable.

Aux Indes, les cas d'enfants élevés par des bêtes sauvages ne sont point rares, si l'on en croit le pasteur Lewis qui s'est spécialisé dans la question. Il relate, avec d'amples détails et entre vingt autres, les histoires de deux « garçons-loups » et d'une « fille-louve » qu'on découvrit dans la jungle

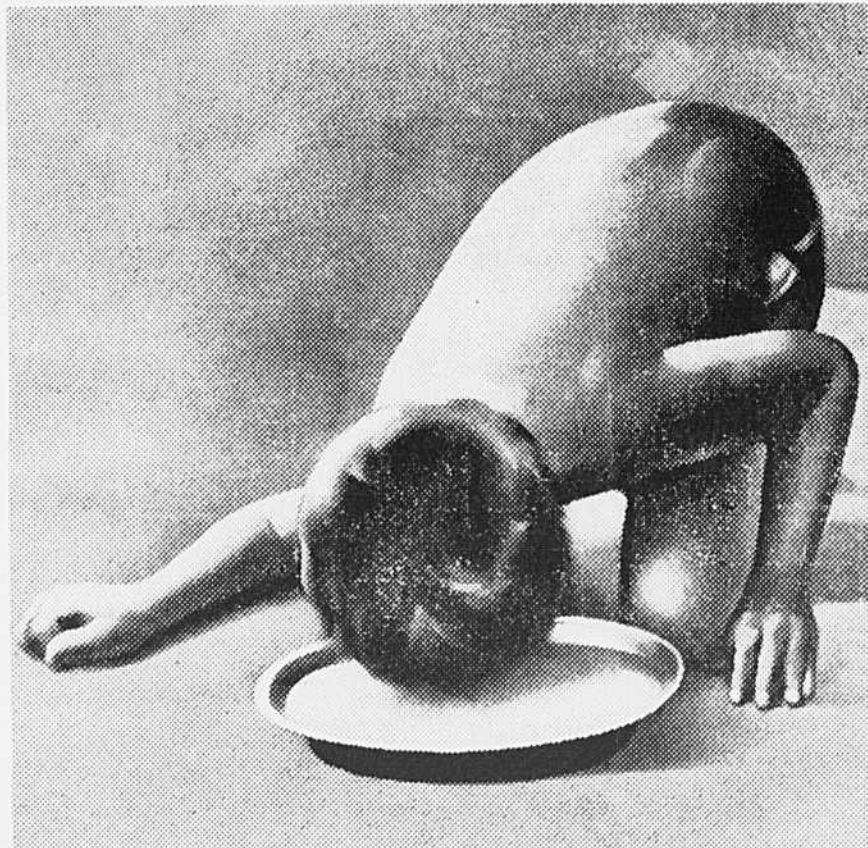
et qu'on essaya de retransplanter dans la société humaine ; ce fut peine inutile, la réadaptation parmi les humains aurait exigé incomparablement plus d'années qu'il n'en avait fallu pour le retour à la brute.

Toujours aux Indes, on découvrit un « homme-loup » qui pouvait avoir une trentaine d'années ; on le ramena parmi les hommes où il tomba dans la mélancolie puis devint fou. On dut l'enfermer dans un asile où il mourut deux ans plus tard.

Le savant Linné, qui fut un homme sérieux, nous parle d'un homme-animal qu'on retrouva dans les bois, mais qu'on ne réussit jamais à humaniser. Ce fut également le cas de cet enfant perdu dans les bois à l'âge de cinq ans, et qui avait seize ans quand on le retrouva ; il était complètement revenu à l'état sauvage avec un odorat très développé et un instinct infailible pour découvrir les plantes vénéneuses. Dans les vieilles chroniques d'Amsterdam il est question de « L'Ovinus Hibernus », élevé par les bêtes sauvages jusqu'à l'âge de quinze ans et qui, en dépit du nom savant dont on l'avait affublé, ne put jamais apprendre même à parler.

En France, « l'enfant de l'Aveyron » fut étudié par les hommes les plus savants de son époque. Le 19 thermidor de l'An VIII, on découvrit, dans la forêt de Caune, un jeune garçon complètement nu et qui se sauva quand on voulut l'approcher. On l'observa avec précaution et l'on vit qu'il se nourrissait de glands et de fruits sauvages, puis on parvint à le capturer. Ce fut en vain qu'on essaya de le civiliser ; il se sauva plusieurs fois mais toujours on le reprit : finalement on l'envoya à Paris mais il y mourut bientôt sans qu'on

(Lire la suite page 49)



# VICTOR MATURE

Laveur de vaisselle, vedette de cinéma et enfin, "coast guard"

**V**ICTOR MATURE, vedette numéro 1 de l'heure, coqueluche des dames comme n'en connut peu le monde du cinéma a, comme tant de ses camarades, rejoint son drapeau pour défendre son pays.

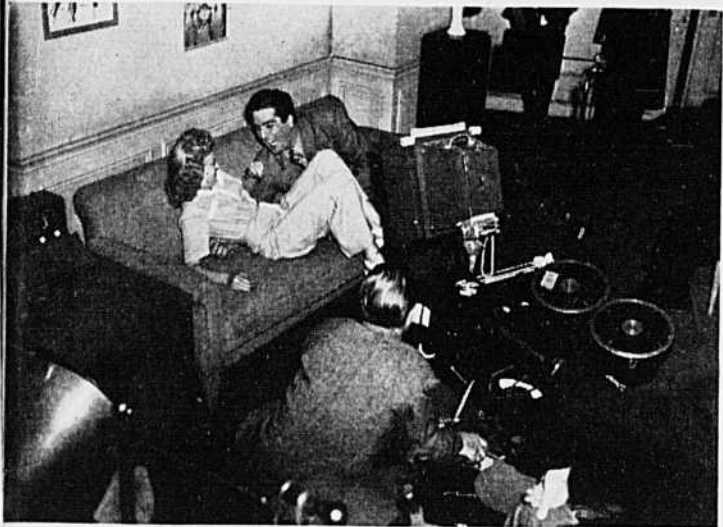
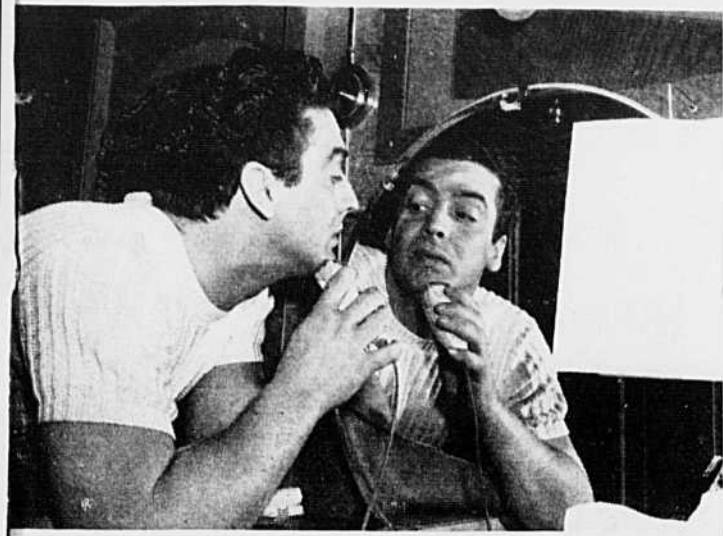
Il est actuellement dans la marine de l'Oncle Sam et, désormais, son principal rôle sera celui de *coast-guard* et, certes, on peut dire qu'il a le physique de l'emploi puisqu'il a six pieds et deux pouces de hauteur, qu'il pèse presque deux cents livres et que, par surcroît, c'est un athlète remarquable.

A ses débuts, il semble bien que le cinéaste n'ait pas estimé à leur valeur réelle les dons de Victor Mature : on lui fit d'abord jouer l'homme des cavernes. Mais, par la suite, on lui fit amende en lui confiant des rôles de Don Juan, sa sphère véritable. A propos, rappelons que dans ce film où Mature jouait l'homme des cavernes, film qui avait pour titre : « 1.000.000 B. C. », notre personnage jouait aux côtés de Carol Landis. Mais, dès sa seconde apparition sur l'écran on le vit dans « Captain Caution », un rôle dans la note et la tradition d'Errol Flynn. Le changement était catégorique et M. Mature s'engageait désormais dans la voie qui devait le mener au succès que l'on connaît.

Il est intéressant de noter que ce sympathique jeune premier, avant de venir à Hollywood, s'était acquis une enviable réputation d'artiste de théâtre. Il fit des tournées avec la célèbre actrice et femme de lettres américaine Cornelia Otis Skinner dont le dernier livre : « Our Hearts Were Young and Gay » soulevait, récemment, l'admiration de tous les critiques littéraires du continent.

Mature est issu d'une famille très à l'aise de Louisville, Kentucky. Son père, avec qui il fut longtemps en brouille à cause de sa carrière d'artiste, est d'origine autrichienne. Papa Mature a connu la pauvreté avant de devenir un homme d'affaires prospère : il fut d'abord aiguiser de couteaux et de ciseaux, puis, petit à petit, avec un capital difficilement accumulé, se lança dans une entreprise de camionnage qui lui réussit. Aujourd'hui il est dans le florissant commerce des réfrigérateurs et ne devrait pas trop en vouloir à son fils qui a passablement bien réussi de son côté.

Aux admiratrices de l'athlétique Victor, disons enfin que ses débuts d'acteur furent les plus difficiles. Ne voulant pas demander un sou à sa famille, il dut travailler comme garagiste, laveur de vaisselle et même poseur de papier tenture.



Ci-dessus, quelques scènes ayant pour vedette principale Victor Mature. On le voit d'abord se rasant en vitesse, puis prenant son petit déjeuner sur le pouce tout en travaillant, et enfin, avec la ravissante Betty Grable. Ces quatre photos furent prises alors qu'on tournait son dernier film : A FOOTLIGHT SERENADE.



# UN ACCIDENT

Nouvelle

Par FRANCOIS COPPÉE

Dessin de LeRoy

**S**AINT-MÉDARD, la vieille église de la rue Mouffetard, qu'ont jadis rendue si célèbre le diacre Paris et les Convulsionnaires, est une très pauvre paroisse. Le « Faubourg Marceau », comme on dit par là, n'a pas beaucoup de religion, et le conseil de fabrique doit avoir assez de peine à joindre les deux bouts. Le dimanche, aux heures des offices, il y a bien peu de monde, et rien que des femmes, ou presque ; une vingtaine de bourgeoises du quartier et des servantes en bonnet rond. Comme hommes, on n'y rencontre guère que trois ou quatre vieillards, à vestes de paysans, qui s'agenouillent à cru sur la pierre, auprès d'un pilier, leur casquette sous le bras, et roulent un gros chapelet entre leurs doigts, en remuant les lèvres et en levant les yeux vers les ogives, avec des physiologies de donataires de vitrail. Mais en semaine, plus personne. Les jeudis d'hiver, les bas-côtés résonnent un instant d'un clapotis de gaïoches quand arrivent et s'en vont les élèves du catéchisme ; quelquefois encore, une pauvre à madras traînant après elle un ou deux enfants et portant un nourrisson sur les bras, vient faire brûler un petit cierge sur l'if de la chapelle de la Vierge ; ou bien c'est, du côté des fonts baptismaux, des hurlements de nouveau-né qu'on baptise ; ou plus souvent, l'enterrement d'un misérable, une bière en sapin, recouverte d'un drap noir et posée sur deux tréteaux, qu'un prêtre bénit à la hâte, devant un très petit groupe de femmes, les hommes étant libres-penseurs et attendant la fin de la cérémonie devant le comptoir d'en face, où ils jouent des litres au tourniquet.

Aussi le vieil abbé Faber, l'un des vicaires de la paroisse, est-il sûr de ne pas trouver de pénitents, deux fois sur trois, auprès de son confessionnal, et n'a, la plupart du temps, à entendre que les aveux peu intéressants de quelques bonnes femmes. Mais c'est un homme de devoir, et les mardis, jeudis et samedis, à sept heures précises, il se rend régulièrement à la chapelle Saint-Jean, sauf à dire un bout de prière et à s'en retourner s'il n'y a personne.

Un soir de l'hiver dernier, luttant contre une bourrasque avec son parapluie ouvert, l'abbé Faber remontait péniblement la rue Mouffetard pour aller à la paroisse, et, presque certain de se déranger inutilement, il regrettait, à part lui, le bon feu qu'il venait de quitter dans son petit logement de la rue Lhomond et le Bollandiste in-folio qu'il avait laissé ouvert sur la table, en posant dessus sa paire de lunettes. Mais c'était un samedi soir, jour où les vieilles veuves, qui grignotent leurs petites rentes dans les pensions bourgeoises d'alentour, viennent quelquefois chercher l'absolution, pour communier le lendemain. Le brave prêtre ne pou-

vait donc se dispenser de s'installer dans sa guérite de chêne et d'ouvrir, caissier plein d'exactitude, ce guichet où les dévotes, pour qui la confession est une sorte de caisse d'épargne du paradis, font leur versement hebdomadaire de péchés véniels.

L'abbé Faber était d'autant plus fâché de sortir, que ce samedi-là était un samedi de paye et qu'ordinairement alors la rue Mouffetard grouillait de monde, et d'un monde assez mal disposé pour sa soutane. On a beau être un saint homme, il est peu agréable d'être forcé de baisser les yeux devant les regards malveillants et de se boucher les oreilles aux paroles injurieuses saisies au passage. Il y avait une certaine boutique de liquoriste que l'abbé redoutait particulièrement, une boutique toute flamboyante de gaz et lançant une odeur alcoolique par sa porte ouverte, d'où l'on pouvait voir une perspective de tonneaux ornés d'étiquettes : *Absinthe, Bitter, Madère, Vermouth*, etc. Là, devant le zinc, se tenait toujours une bande de gaillards à longue blouse et à haute casquette, qui saluaient le pauvre abbé, filant vite sur le trottoir, d'un « croua ! croua ! » tout à fait offensant.

Pourtant, ce soir-là, le mauvais temps faisant le désert dans la rue, l'abbé Faber arriva sans encombre à son église. Il mouilla son index au bénitier, se signa, fit une brève révérence au maître-autel et se dirigea vers son confessionnal. Du moins, il n'était pas venu pour rien et un pénitent l'attendait.

Un pénitent mâle ! C'était une chose rare et exceptionnelle à Saint-Médard ; mais, en distinguant, à la lueur rouge de la lampe pendue à l'ogive de la chapelle, le court bourgeron blanc et les semelles à gros clous de l'homme agenouillé, l'abbé Faber songea que c'était quelque ouvrier ayant gardé sa foi de paysan et de bonnes habitudes de pratique religieuse. Sans doute la confession qu'il allait entendre serait aussi banale que celle de cette cuisinière de la rue Monge qui, après s'être accusée d'avoir fait danser l'anse du panier, se récriait toujours au seul mot de restitution. Le prêtre souriait même, en se souvenant de la formule sommaire employée par un faubourien qui venait lui demander un billet de confession pour se marier : « Je n'ai ni tué, ni volé. Fouillez dans le reste. » Aussi le vicaire entra-t-il très tranquillement dans son confessionnal et, après s'être accordé une copieuse prise de tabac, ouvrit-il sans aucune émotion le petit rideau de serge verte qui fermait le guichet.

— Monsieur le curé... balbutia une voix rude qui s'efforçait de parler bas.

— Je ne suis pas curé, mon ami... Dites votre Confiteor et appelez-moi mon père.

(Lire la suite page 34)

" D'un seul effort, je fis basculer l'échelle dans le vide. Philippe fut tué raide et l'on a cru à un accident. "



# Dans le Monde Sportif

Par OSCAR MAJOR

## A QUI LE GROS LOT ?

Les souverains du Moyen-Age organisaient des loteries pour prélever des fonds de guerre. La reine Elizabeth d'Angleterre donna naissance à la première loterie d'Etat, en 1569. Elle consacra ses produits à réparer les ports anglais qui menaçaient ruine. Un siècle plus tard, les pêcheries d'Angleterre reçurent un stimulant de la loterie établie à leur dessein. L'armée du général Wolfe qui assiégea Québec, en 1759, fut équipée de canons et de munitions au moyen d'une loterie d'Etat... Les courtiers en loteries virent le jour en Angleterre, au XVII<sup>e</sup> siècle. Ils firent des affaires d'or et versèrent leurs profits excessifs au fonds de la défense nationale... Les colonies américaines adoptèrent également le système de loteries pour organiser leur défense et asseoir les assises de leur gouvernement. Les présidents Georges Washington et Benjamin Franklin en étaient des partisans enthousiastes. L'Université de Harvard édifia un de ses immeubles fameux, grâce à une loterie. Et nous n'en finirions plus de citer des exemples du genre.

Vu les circonstances actuelles, la nécessité pour nos gouvernants fédéraux de trouver une source extraordinaire de revenus, nos édiles d'Ottawa, les vieilles barbes mises de côté, devraient organiser une loterie nationale mensuelle, qui leur rapporterait de 200 millions à 225 millions de dollars par année. On ne monte pas, il est vrai, un mécanisme aussi compliqué, aussi délicat sans que des grincements se produisent dans les engrenages. Les frais de cette société géante seraient peut-être élevés, mais les 15 millions de dollars prélevés, chaque mois, des parieurs feraient tomber annuellement dans les trésors de l'Etat plus de 200 millions de dollars.

En Suède, le pari mutuel sur les joutes de football rapporte au gouvernement, tous les ans, la jolie somme de 15 millions de dollars, dont un million sert à acheter des articles sportifs pour jeunes étoiles, à construire des terrains de jeux pour les jeunes, etc, etc.

Au Canada, plus de 800.000 personnes s'occupent de jeux de hasard de toutes sortes, courses de chevaux, cartes, barbot, de roulettes, et tutti quanti. Ils voient la perspective d'encaisser de \$200 à \$500 à la suite d'un risque de \$20 ou \$50, sans se troubler les méninges. Des croyants qui attendent longtemps ce miracle de demain ! Des génies méconnus qui essaient vainement, depuis plusieurs années, l'infaillible système, qui réussit toujours à leur faire perdre le superflu, quand ce n'est pas une partie du nécessaire.

Cette soif ardente du gain, ayant développé dans le public sportif le goût des jeux de hasard, existe depuis longtemps. Les parieurs ne sont pas nés d'hier. Le type du parieur remonte à la plus haute antiquité, puisque les prêtres de l'ancienne Egypte jouaient déjà... l'acite, historien

latin qui vécut de l'an 55 à 120 de notre ère, cite l'histoire de Germain (aujourd'hui, Allemands) qui, ayant perdu toutes leurs richesses aux jeux de hasard, engageaient leur propre liberté (sic...) et se jouaient eux-mêmes... Les Indiens jouaient parfois leurs doigts et les coupaient, la partie terminée, afin de s'acquitter de leur dette sacrée.

## CHOSSES ET AUTRES

■ Depuis quelque temps, Hollywood parle souvent de la production probable d'un film sur la vie du célèbre Howie Morenz, décédé en mars 1937, dans le genre de *Pride of the Yankees*, sur la vie de feu Lou Gehrig. Il est aussi question de remplacer Howie par son fils Howie, junior, âgé de 16 ans, à qui l'on ferait jouer certaines scènes. Comme acteur principal, on doit aussi choisir Richard Arlen, qui est un fervent partisan du hockey professionnel. Ce dernier ne manque pas d'assister aux joutes de la N.H.L. à chaque fois que l'occasion se présente, soit à Chicago, Détroit, Boston ou New-York... Nous croyions que tout avait été dit sur le sympathique acteur Dick Arlen. Voilà du nouveau sur son compte, puisé de la bouche même de son épouse : Richard est doué de la passion débordante des jeux de hasard, des paris aux courses de chevaux, aux joutes de baseball et aux parties de hockey de la N.H.L. Il a taquiné le dieu Hasard pour un montant de \$1000 sur les chances des Red Wings de Détroit qui, d'après lui, balayeront tout sur leur passage, d'ici la fin des éliminatoires... Le hockey est pour lui un sujet inépuisable et, à l'entendre, on pourrait croire qu'il coudoie à la journée les meilleurs joueurs de hockey de l'univers. Il est abonné aux meilleurs journaux, traitant de hockey, de New-York, Chicago, Boston, Détroit, Toronto et Montréal... Dick n'a aucun sens des affaires, aucune idée de la valeur de l'argent. Ce qui ne l'empêche pas de se croire un homme d'affaires de premier ordre. Il ne s'aperçoit de ses erreurs que lorsqu'il a été « soulagé » de quelques milliers de dollars. D'une candeur désarmante, il croit toutes les histoires qu'on lui raconte (il en guérira!) et c'est pourquoi il lui arrive de financer des gens les plus invraisemblables, qui l'entraîneraient aussi bien dans la fondation d'un jardin zoologique que dans une expédition au pôle nord ou une pêche à la baleine... Une autre de ses faiblesses est d'être persuadé qu'il est un des meilleurs joueurs de golf de Hollywood. Aussi, devine-t-on son désespoir, lorsqu'il est battu. Pourtant, comme il a un cœur d'or, il lui est arrivé plus d'une fois, jouant de l'argent contre quelqu'un qu'il savait dans une situation plus modeste que la sienne, de perdre volontairement, puis de revenir au foyer, de mauvaise humeur, en pensant que son ad-



ALMA HEFLIN, 111 livres, 5 pieds 3 pouces, 28 ans, est la première personne du beau sexe à obtenir un permis de pilote, dans l'aviation des Etats-Unis. Elle enseigne aux futurs As américains ce métier dangereux.

versaire pourra se vanter d'avoir vaincu Richard Arlen!... Peut-être le plus grave de ses défauts est sa manie de lancer des invitations à tort et à travers. S'il se trouve dans un groupe sympathique, il est parfaitement capable d'inviter tout le monde à venir passer la fin de semaine à la maison. Naturellement, avant la date fixée, Dick a complètement oublié son invitation. Il tombe positivement de la lune si, dans la bande d'invités, il s'est trouvé quelques personnes qui, ne le connaissant pas, l'ont pris au sérieux et arrivent le samedi midi pour passer le week-end. Ça doit être joliment embarrassant pour tout le monde!... Dick Arlen est têtue, et l'on perd son temps à vouloir lui faire changer d'avis. Ainsi, il monte merveilleusement à cheval. Pourtant, il refuse obstinément de mettre le pied à l'étrier et prétend avoir tourné tant de films du

Far West que la simple vue d'un cheval le rend malade. Comme un grand nombre d'hommes, Dick est un grand bébé par plus d'un côté. Sa garde-robe contient de quoi habiller tout un régiment. Si, au moment de s'habiller, il ne trouve pas ce qu'il veut, il ébranle la maison de ses imprécations. Et pour le mot de la fin, son épouse croit que Dick n'a que des qualités!

■ Chaque jour nous apporte quelque chose de bizarre. Le monde de la boxe n'est pas exempt de cette fantaisie du sort. Que pensez-vous de cette nouveauté? Les membres de la Commission Athlétique de la Californie, partisans enragés de la démocratie, supposons-nous, viennent de décréter que les gérants, les entraîneurs et les soigneurs des boxeurs

(Lire la suite page 51)

# L'Affaire de l'Obélisque

Récit policier complet

Par

**Pierre Blénod**

DESSIN DE DESY



La danseuse Fatma s'avance d'un pas ondulant, un sourire stylisé sur les lèvres rouges, et exécutant un pas de danse rythmée.

LA TROUVAILLE DE L'INSPECTEUR FUSIEN

C'ÉTAIT par une belle journée d'automne parisien, jaunissant à peine les feuilles retardataires des arbres du jardin des Tuileries, sur lequel régnait encore un délicat brouillard, une brume plutôt légère et diaprée des clairs matins d'octobre. L'été, comme à regret, s'éloignait et ne voulait pas mourir, dispensait encore un peu de sa gaieté finissante sur toute la nature.

Des souterrains du Métro et du Nord-Sud, la foule, par saccades, surgissait et s'égaillait, heureuse de respirer au grand air, de jouir du soleil.

Trottins, employés, commissionnaires, tout le petit peuple, laborieux et gai des premières heures se couvoyait, se dépassait au milieu du ba-

bil, des rires, des cris, sollicité par les marchands de journaux qui offraient leur marchandise à la sortie.

« Ouf ! » se dit à lui-même un grand jeune homme d'allure fine et dégagée, bien mis, mais cependant sans raffinement d'élégance, qui s'échappa du trou du Nord-Sud, regarda un instant le ciel d'azur laiteux, sourit au soleil, à la lumière, à tout le bonheur engageant d'une radieuse journée, puis s'arrêta au bord du trottoir de la place de la Concorde pour allumer une cigarette.

Voluptueusement, il lança une bouffée de fumée bleue, qui lentement monta pour se perdre dans l'air pur, puis il regarda son bracelet-montre, haussa les épaules et continua son monologue :

« Sept heures et demie, reprit-il, j'ai le temps, mon service ne commence qu'à huit heures, j'ai au moins vingt minutes de bon. »

Et flâneur, les mains dans les poches, il allait s'éloigner sur le trottoir, hésitant s'il entrerait dans le jardin ou s'il pousserait jusqu'aux quais de la Seine, lorsqu'il se retourna sur l'hôtel Crillon, dont la façade se dressait majestueuse là-bas, au coin de place, et sur le sommet duquel flottait un pavillon bariolé, plus semblable aux tapis que vendent les sidis sur les boulevards, qu'à un drapeau.

« Je verrai dans cette boîte-là », dit le jeune homme, et il partit à petits pas, optant décidément pour les

berges de la Seine vers lesquelles il se dirigea.

Léon Fusien, en effet, n'était autre qu'un brigadier de la Sûreté générale, attaché temporairement à la personne de S. A. le bey de Tunis, actuellement de passage à Paris et descendu à l'hôtel Crillon, ainsi qu'il en avait coutume à chacun de ses voyages. La personne du souverain, extrêmement sympathique à tous les Français et spécialement aux Parisiens, n'avait certes rien à redouter des spécialistes de chambardement international ou des anarchistes malgré tout, à qui la seule présence d'une tête couronnée produit le même effet qu'une cape rouge sur l'œil irrité d'un taureau andalou, mais le gouvernement de la République se

devait néanmoins à lui-même et aux règles les plus élémentaires du protocole d'assurer, même contre l'impossible, la sécurité de son auguste protégé et ami. C'est pourquoi un discret service avait été organisé tout autour du vieil hôtel, en dehors des gardes en grande tenue qui faisaient les trente pas réglementaires de chaque côté des portes, l'arme sur l'épaule et le plumet frémissant au shako.

Pour cette mission, M. le secrétaire général du ministère de l'Intérieur avait choisi lui-même, parmi les meilleurs inspecteurs de la Sûreté générale, ceux des limiers, que leur éducation, leurs aptitudes et leur bonne tenue pouvaient permettre d'affecter à un tel service. Et naturellement, Léon Fusien, tout le premier, avait été désigné par le grand chef.

Le jeune homme, sous ses dehors modestes, avec son air réservé, timide, un peu gauche au premier abord, était un as parmi les as. Entré dans les brigades de la police judiciaire, sitôt après la guerre, pendant laquelle il avait obtenu à la pointe de son sabre le grade de lieutenant, les plus belles citations et la Légion d'honneur, il s'était vite distingué au milieu de tous ses camarades, braves gens en général, mais d'un niveau social souvent inférieur au sien. C'est que Fusien avait le goût de l'intrigue, le sens des difficultés et qu'il apportait dans l'exercice de ses délicates fonctions un tact, un flair qui avaient fait dire de lui par un de ses patrons :

— Ce gaillard-là, en remonterait à Sherlock Holmes, si l'illustre détective eût réellement existé ailleurs que dans l'imagination d'un romancier.

Grand, brun, beau garçon, Fusien aurait pu comme tant d'autres jouir de sa jeunesse et user du charme véritable qu'exerçaient ses yeux bleus, tendres et pénétrants à la fois, mais il n'avait pas le temps de s'amuser et préférait réserver toute son activité intelligente à son service.

Ses succès ne se comptaient plus : c'est lui qui avait découvert les cambrioleurs de l'Élysée, ces fameux bandits internationaux qui n'avaient pas craint, se déguisant en gardes républicains, de pénétrer dans le palais du chef de l'État et de lui dérober son argenterie et une partie de sa garde-robe ; c'est lui encore qui avait retrouvé les traces et dirigé l'arrestation des assassins du rapide Paris-Bruxelles, lui encore, toujours lui, en véritable chien de chasse, qui avait identifié le voleur du diamant rose et lui avait passé le cabriolet avant que l'audacieux bandit pût se débarrasser chez quelques courtiers marrons de l'incalculable bijou dérobé au château de Chantilly.

Aussi, l'inspecteur ne resta pas longtemps à la police judiciaire. La Sûreté générale, dont la renommée avait quelque peu souffert vis-à-vis des polices de Scotland-Yard, de Berlin et même de Rome, à la suite de quelques échecs retentissants, ayant éprouvé le besoin de redorer son blason, tout naturellement, les grands patrons de la rue des Saussaies empruntèrent aux services de la Tour Pointue leurs meilleurs sujets, avec l'intention bien arrêtée d'ailleurs de ne jamais les rendre, et Fusien fut du nombre de ceux qui émigrèrent ; ce qui lui valut, d'ailleurs, le grade de brigadier. Ce n'était pas sans regret que le jeune homme avait quitté ses camarades et ses chefs auprès desquels il n'avait jamais trouvé que des marques de bienveillance et d'encouragement, pour entrer dans un service où la police, du moins le croyait-il, était

plus souvent employée à des besognes politiques qu'aux fonctions qui devaient être les siennes propres. Il s'était, d'ailleurs, rapidement rendu compte de son erreur et s'était pris d'ardeur pour les missions souvent fort délicates qu'il s'était vu confier.

Justement, comme il revenait d'une randonnée fort importante sur la Côte d'Azur, où il avait pleinement réussi, le secrétaire général l'avait appelé un beau matin pour lui annoncer qu'il serait attaché à la personne du bey de Tunis pendant son séjour à Paris. Sur le moment, le jeune homme avait fait la moue.

— Allons, allons, mon ami, lui avait dit le haut fonctionnaire, ne vous découragez pas ; c'est là encore un poste de confiance. Et puis, que diable ! Vous ne pouvez pas être tout le temps sur la brèche ; il vous faut un peu de repos et un petit séjour au milieu du confort d'un palace vous fera du bien.

— Dans ces conditions...

fut pas long à savoir que celle qui occupait si involontairement ses pensées, avait pour prénom Yaoula et qu'elle était la fille unique du médecin particulier du bey, Adib pacha, un grand homme maigre, aux attaches très fines avec des mains et des pieds de femme, qui passait silencieux et glabre dans le hall de l'hôtel pour se rendre dans les appartements privés de son seigneur et maître.

Il y a certainement de ces événements qui doivent arriver, de ces chocs en cristallisation, prévus par le destin de toute éternité, et que la volonté la plus arrêtée ne saurait éviter ou différer : c'est ainsi qu'il était écrit quelque part qu'un jour le brigadier Léon Fusien rencontrerait Mlle Yaoula, qu'elle produirait sur lui la plus profonde impression et que celle-ci, ignorant qui il était, et l'apercevant dans le salon de l'hôtel Crillon, lui demanderait le chemin le plus court pour gagner les Galeries

— Bon ! s'écria Fusien, tout à coup rembruni, malgré le soleil plus gai, plus éclatant que jamais, dans quel imbroglio me suis-je fourré ?

Il réfléchit un instant, s'arrêta, puis, une fois de plus, haussa les épaules :

— Après tout, je suis un imbécile, monologua-t-il, en voilà des histoires ! Et mon service ? Voilà ce que c'est de faire un métier de paresseux.

Et se penchant par-dessus le quai, il étendit le bras pour y lancer son bout de cigarette éteinte. Mais tout à coup, il arrêta son geste et une exclamation fusa entre ses lèvres.

— Sapristi !...

Il avança la tête pour mieux voir et au pas de course se dirigea vers l'escalier de pierre qui conduisait sur les bords du fleuve. Quatre à quatre il en descendit les marches, se lança à travers les tas de sable et de moellons, en contourna un, puis un autre et enfin s'arrêta essoufflé : à ses pieds, gisait le corps d'un homme, bien habillé, élégant, qui semblait endormi.

L'inspecteur s'approcha encore, son cœur battait à tout rompre ; il ne pouvait croire à la réalité de ce qu'il voyait, il venait de reconnaître le père de Yaoula, Adib pacha, médecin du bey.

Le jeune homme se pencha, prit dans les siennes une main du dormeur : elle était glacée ; il frissonna et chercha le pouls ; celui-ci ne battait plus : l'homme était mort !

## II

### ON A CAMBRIOLÉ L'OBÉLISQUE !

FUSIEN n'était pas homme à perdre la tête, malgré l'émotion qu'il en pouvait ressentir, devant un pareil spectacle ; ce n'était certes pas la première fois qu'au cours de sa carrière aventureuse il se trouvait en face d'une situation imprévue. Cependant, dans le cas présent, l'événement se doublait de circonstances un peu spéciales, bien capables d'éprouver sa curiosité et de mettre en éveil son zèle professionnel.

Le docteur Adib pacha, de par sa situation même de médecin particulier du bey, faisait un peu partie des personnes confiées à la surveillance du brigadier et sa mort ne pouvait manquer de causer une assez forte sensation dans l'entourage du souverain et même d'avoir une répercussion dans les milieux officiels français. Pas d'histoires ! Ces mots constituent toujours la vieille règle immuable de l'administration et plus que jamais elle s'imposait, car il ne manquerait pas de gouvernements étrangers intéressés à nous desservir auprès du monarque, notre protégé, pour faire ressortir à ses yeux, déjà trop prévenus, combien notre protection était illusoire et peu efficace. Et puis ! et puis... la victime, bien que presque totalement inconnue du policier, n'était-elle pas le père de cette charmante Yaoula dont il rêvait depuis la veille, qui avait fait sur lui une impression si profonde, qu'il songeait très sérieusement à la revoir le jour même ?

Fusien, aussitôt qu'il se fût assuré du décès du docteur, remonta et gagna, sans se presser, l'entrée du pont de la Concorde, encore peu fréquentée à cette heure matinale par les véhicules qu'on y rencontre en si grand nombre à midi ou vers le soir.

Stoïque, un agent de la circulation se tenait immobile au milieu de la chaussée, le bâton blanc inutile sous le bras, l'esprit ailleurs, heureux de vivre dans cette belle matinée d'arrière-été, le seul regret de ne pouvoir « en griller une ».

(Lire la suite page 14)



Or la nuit du sabbat faisait place au décor  
A peine dessiné de l'aube printanière,  
Tandis que le soleil, ruisselant de lumière,  
Lentement s'éveillait dans un poudroiement d'or.

Déjà Jésus avait triomphé de la mort.  
— Venant pour l'embaumer, et dès l'heure première,  
Les saintes femmes, Jean que le Maître aimait, Pierre  
Croyaient qu'Il reposait dans son sépulcre encor.

— Comment rouler la pierre et passer sous la voûte ?  
Se disaient-ils entre eux. Ils courent sur la route  
Jusqu'au caveau béant qu'ils trouvent déserté.

Mais un ange soudain, près du rocher aride  
Parut et proclama, montrant le tombeau vide :  
— "Ainsi qu'Il l'avait dit, Il est ressuscité."

1911

HONORE PARENT.

— Et n'oubliez pas que le bey ne manquera pas de vous manifester sa reconnaissance par l'attribution d'une croix du Nicham, ce qui, dans notre métier, n'est jamais à dédaigner.

Après tout, Fusien ne demandait pas mieux, et si le premier jour où il avait pris son service auprès de Son Altesse royale, il n'avait pu dissimuler quelques bâillements, il n'avait pas tardé à s'intéresser, presque malgré lui, aux allées et venues d'une jeune Tunisienne de la suite du souverain qu'il voyait passer dans les couloirs de l'hôtel ou sortir en ville, dans de ravissantes toilettes qu'il n'aurait jamais remarquées en autre temps, si, cette fois, il n'avait été condamné, de par l'ordre de ses chefs, à une inaction presque forcée.

Se renseigner sur le nom et la personne de la brune apparition qui l'intéressait était l'enfance de l'art pour un policier et le brigadier ne

Lafayette, où, accompagnée de sa camériste, elle devait faire quelques achats. C'était l'heure, où, justement, le jeune homme venait d'être relevé de sa faction par un de ses collègues, et n'ayant rien à faire, il avait offert ses services à sa charmante interlocutrice.

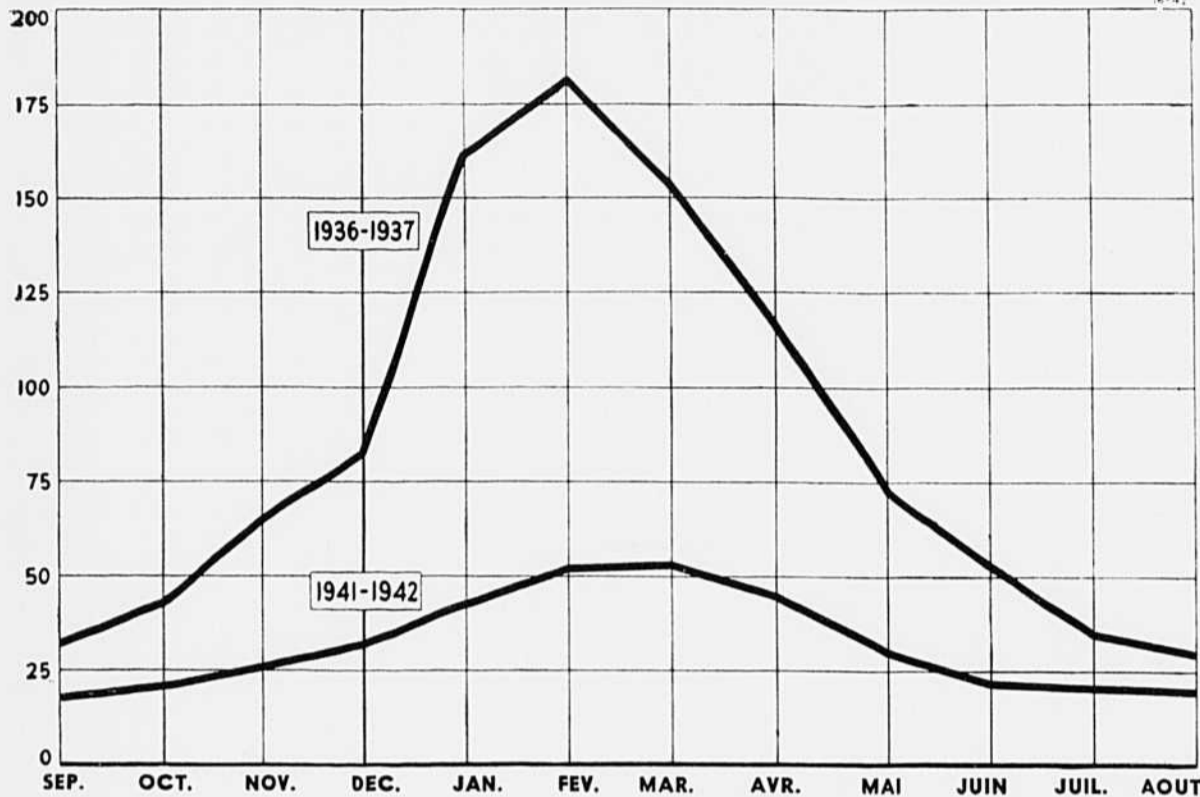
Léon pensait encore, ce matin-là, en descendant lentement vers les quais de la Seine, à l'enchantement de cette promenade à travers le grand Paris tumultueux, avec la jolie fille du sud, un peu effarouchée, mais si fine, si élégante, si désireuse de s'adapter, de comprendre.

Hélas ! elle n'était pas pour lui, policier, et, bien sûr, elle ne se doutait pas de la qualité de son guide de la veille. Aurait-elle encore consenti à le saluer si elle avait su ? Mais n'allait-elle pas tarder à savoir ? Comment expliquer sa présence aujourd'hui encore à l'hôtel ?

## MORTALITE DUE A LA PNEUMONIE ET A L'INFLUENZA

Taux de mortalité  
Par 100,000 personnes  
(Calcul annuel)

Metropolitan Life Insurance Company  
Branche Industrielle



## LA LUTTE CONTRE LA MORT

IL Y A vingt-cinq ans, un jeune étudiant autrichien découvrait un produit qu'il nomma « sulfanilamide ». Ni lui ni aucune autre personne ne savaient ce qu'était ce produit ou comment on pouvait l'utiliser. Aujourd'hui, ce produit chimique et ses dérivés conservent la vie de centaines de milliers de soldats et fournissent une nouvelle protection à nos combattants sur les champs de batailles de l'univers.

Le graphique qui paraît sur cette page fait un récit émouvant d'une partie des résultats fournis par cette merveilleuse découverte humaine. Il y a cinq ans, plus de 175 personnes par 100,000 mouraient de pneumonie ou d'influenza. Mais, aujourd'hui, les décès survenant par douze mois ont été réduits à 50. Ce sont surtout les médicaments de la classe sulfa qui ont conservé ces vies.

Bien plus, les médicaments de la classe sulfa promettent la santé et la guérison à une multitude de soldats et de marins alliés qui ont été ou seront blessés au combat. A son retour d'Honolulu où il était allé examiner les dommages causés à Pearl Harbor, le Docteur I. S. Radwin, de l'Université de la Pennsylvanie, s'exprimait en ces termes : « Des grands généraux ont répété, dans le passé, qu'une armée ne vaut pas mieux que ses chirurgiens. Si les événements qui se sont passés à Honolulu révèlent le genre de service médical dont nos armées sont l'objet, nous pouvons être assurés que, à la fin, nous remporterons la victoire. »

Plus des trois quarts des hommes qui furent blessés à l'abdomen, au cours de la première Guerre Mondiale, moururent des suites de l'infection. Après l'attaque contre Pearl Harbor, l'infection fut presque nulle. Aucune amputation ne fut nécessitée par des blessures infectées. Et pourtant, dans la première Guerre Mondiale, un hôpital rapporta que 47 pour 100 des amputations étaient attribuables à l'infection.

Bien que la présente guerre se déroule en des pays qui offrent des dangers tout particuliers au point de vue infection, les vies sont sauvées et l'invalidité est évitée.

Quelles que soient les autres merveilles qui aient été accomplies, nous sommes, ici, en présence d'un grand succès. Mais nous ne pouvons pas nous attribuer exclusivement le mérite de ce succès, bien que des médecins américains aient été et soient encore les pionniers dans cette voie.

Des chimistes, des médecins, des laboratoires industriels, en Allemagne, en France, en Angleterre et aux Etats-Unis, ont tous aidé à perfectionner les médicaments de la classe sulfa. Au Dr. Perrin H. Long, de l'Hôpital Johns Hopkins, revient surtout le mérite d'avoir révélé la sulfanilamide à l'Amérique.

### LES MEDICAMENTS DE LA CLASSE SULFA DANS LE TRAITEMENT DE DIVERSES MALADIES

Maladie Organisme	Médicament employé	Sinistre mortuaire		Taux de mortalité par 100,000*		Pour cent de diminution
		Avant chimio- thérapie	Avec chimio- thérapie	Avant chimio- thérapie	Avec chimio- thérapie	
Pneumonie — toutes formes				67.6	30.5	55
Pneumocoque	Sulfadiazine	25-30 %	7-12 %			
Streptocoque	Sulfadiazine		15-20 %			
Appendicite				11.3	7.4	35
Avec péritonite (Prédominance de coli-bacilles)	Sulfanilamide	20-30 %	5 %			
Septicémie puerpérale						
Streptocoque	Sulfadiazine	20-25 %	5-7 %	5.5**	3.8**	31
Méningite cérébrospinale						
Méningocoque	{ Sulfadiazine Sulfapyridine	20-75 %	5-15 %	1.8	.5	72
Autre méningite						
Streptocoque	Sulfadiazine	95 %	25-35 %	2.2	1.4	36
Pneumocoque	Sulfapyridine	98 %	70-80 %			
Septicémie (infection sanguine)				1.7	.9	47
Streptocoque	Sulfanilamide	75 %				
Staphylocoque	Sulfathiazole	80 %	35 %			
Erysipèle						
Streptocoque	Sulfadiazine	13-15 %	4 %	1.0	.2	80
Amygdalite et pharyngite						
Streptocoque	Sulfadiazine			3.7	1.3	65
Otite et mastoïdite						
Streptocoque	Sulfadiazine			3.2	2.0	38
Pneumocoque	Sulfapyridine					

\* Basé sur les constatations faites chez les détenteurs de polices industrielles de la Metropolitan Life Insurance Company. Avant chimiothérapie: 1935-1937; après chimiothérapie: 1940, sauf le cas de la pneumonie et de l'appendicite à propos desquelles sont donnés les taux de 1941.

\*\* Décès par 1000 naissances vivantes, aux Etats-Unis.

Courtoisie de Collier's Magazine

Après que l'Autrichien Gelmo eût découvert le médicament, les laboratoires I. G. Farbenindustrie le perfectionnèrent. C'est cette maison qui vendit plusieurs inventions à des sociétés américaines contre lesquelles Thurman Arnold, substitut du Procureur Général, suscita le mépris du public, à cause de leurs achats de brevets.

Les Allemands accomplirent de grands progrès, et les Anglais en firent autant en suivant les jalons découverts grâce aux travaux de l'étudiant autrichien. Un poupon de dix mois, qui se mourait de septicémie, fut sauvé, à Düsseldorf, en 1933. Ce cas acquit de la célébrité. Il en fut même de la guérison du jeune Franklin D. Roosevelt, que le sulfa guérit d'une infection streptococcique à la gorge.

Et maintenant, dans les laboratoires de l'Université Johns Hopkins et dans plusieurs autres laboratoires d'universités, de même que dans les laboratoires des pharmacies, on poursuit de nouvelles recherches. Au cours des dix dernières années, des progrès immenses ont été accomplis. On a découvert de nouveaux combinés de sulfa, et l'on fait de magnifiques recherches sur les méthodes à employer pour permettre aux médicaments d'accomplir leurs bienfaisants effets.

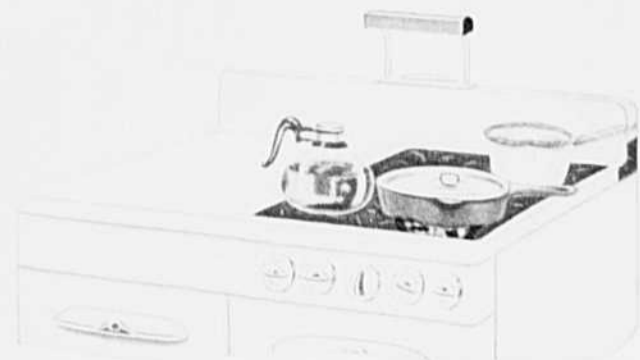
Les médicaments de la classe sulfa ne guérissent pas tous les maux. Ils évoluent dans des cadres strictement délimités. Cependant, le graphique publié par la Metropolitan Life Insurance Company révèle l'étendue de l'économie des vies humaines.

Aux Etats-Unis et partout où les soldats, les marins et l'infanterie de marine des Etats-Unis servent sous les drapeaux, les probabilités de guérir de blessures et d'un groupe considérable de maladies sont augmentées, grâce aux travaux exécutés par ces savants dans maints pays et dans un plus grand nombre de laboratoires.

Dans le tableau donné ci-dessous, on peut constater les résultats obtenus chez les détenteurs de polices industrielles consenties par la Metropolitan Life.

Littéralement, des centaines de mille personnes, et avant que les dernières recherches aient été faites, des millions de personnes, jouiront de la santé et n'auront pas été mutilées, grâce à des médicaments.

Les hommes qui ont pu accomplir tant de merveilles seront en mesure d'appliquer les mêmes qualités d'intelligence et de bonne volonté à la tâche, bien plus grande, consistant à établir un ordre social dans lequel les nations pourront vivre ensemble en paix.



## UN SOUPER QUI PEUT ATTENDRE

*l'ouvrier qui ne  
surveille pas les pendules*

Par ces jours affairés, l'on sert des repas à toute heure, à des heures indues, dans les foyers canadiens! Et la Soupe aux Légumes Campbell's convient parfaitement en ce temps de guerre. Elle est si bonne, si nourrissante, et se prépare si vite et si facilement. Vous la faites chauffer et vous la mangez. N'importe qui peut la préparer, et presque tout le monde aime sa saveur exquise et riche.

Ce copieux "repas-à-la-minute" est si bon pour les Canadiens qui travaillent dur. Dans du beau bouillon de boeuf, l'on fait cuire lentement, à la mode du bon vieux temps, du blé d'Inde doré, des petits pois, des carottes fraîches et d'autres légumes potagers.

Ayez donc de la Soupe aux Légumes Campbell's dans votre dépense, et vous aurez toujours sous la main ce qu'il faut pour servir de délicieux repas à n'importe quelle heure!



RECHERCHEZ L'ÉTIQUETTE ROUGE-ET-BLANC.



Puisque tout travailleur  
A besoin de vigueur,  
Servez Campbell's, soupe idéale,  
La soupe qui n'a pas d'égale!



PRÉPARÉE PAR CAMPBELL'S DANS SES CUISINES CANADIENNES MODERNES

# Délicieux macaroni au fromage en 7 minutes de cuisson



**P**OUR vous Mesdames, qui êtes si occupées surtout de ce temps-ci, le Kraft Dinner constitue un plat principal délicieux et économique. Et si vite préparé! En 7 minutes seulement, vous obtenez un macaroni au fromage tendre et léger dont toute la famille se réglera. Et le coût? A peine quelques sous par portion!

4 PORTIONS  
DANS CHAQUE  
BOÎTE

## AVEC VELVEETA, VOUS OBTENEZ UNE SAUCE AU FROMAGE LISSE ET EXQUISE *en vitesse!*



● Vous n'avez qu'à faire fondre au bain-marie  $\frac{1}{2}$  livre de ce délicieux fromage. Ensuite, ajoutez-y  $\frac{1}{3}$  de tasse de lait. Et voilà!... vous avez une sauce au fromage lisse et savoureuse qui rend vos légumes plus appétissants et qui "étire" vos restes de viande ou de poisson. Une sauce qui apporte à vos mets des éléments nutritifs du lait en plus d'une saveur de fromage Cheddar si riche et cependant si douce!

PASTEURISÉ...  
AUSSI DIGESTIBLE  
QUE LE LAIT LUI-MÊME

## Une bonne salade trouve place sur la table en tout temps de l'année

"Mangez des légumes tous les jours, souvent crus" nous recommandent les règles officielles de l'Alimentation canadienne. Dans une salade, on peut combiner les légumes les plus divers, crus et cuits. Le cresson et la salade chinoise sont d'excellents substituts de la laitue et coûtent moins cher.

Les règles officielles de l'Alimentation canadienne nous recommandent de servir fréquemment les légumes crus afin de conserver toutes les vitamines qu'ils contiennent.

On considérait autrefois les salades plus appropriées aux températures chaudes et les légumes qui entraient dans leur préparation étaient plutôt limités. Aujourd'hui, les salades font partie de notre alimentation en tout temps de l'année, et il n'est pas de fruits ou de légumes qui, tôt ou tard, n'entrent dans leur confection.

Une bonne salade doit être une fête pour les yeux autant que pour l'estomac. Les légumes qui la composent doivent être frais et croustillants. Ils doivent être préparés juste avant l'heure du repas et ceci est très important si l'on veut conserver toutes les vitamines qu'ils contiennent.

La Section du Consommateur du ministère fédéral de l'Agriculture nous suggère les combinaisons suivantes pour obtenir de bonnes salades nutritives :

*Chou, carottes, navets et betteraves hachés, avec un peu de céleri ou sel de céleri.*

*Céleri coupé en dés, pommes avec la pelure et chou hachés, mayonnaise.*

*Chou, carottes, navet finement hachés, petits carrés de fromage canadien.*

*Epinards crus, persil, ciboulette, piment vert et chou hachés.*

Ces salades auront meilleur goût si les ingrédients sont mêlés ensemble dans un bol au préalable frotté avec un peu d'ail ou d'oignon. On y ajoutera de la mayonnaise ou toute autre préparation à salade.

Les restes de légumes cuits ou de légumes en boîtes peuvent être ajoutés à n'importe quel mélange de légumes crus, et sont aussi bons avec n'importe laquelle de ces combinaisons.

Une bonne cuisinière, qui se sert de son imagination, peut réussir les meilleures salades, expérimenter avec de nouveaux ingrédients, différents assaisonnements et mayonnaises. Le mélange des ingrédients dans les recettes qui suivent vous en suggéreront sans doute d'autres :

### SALADE PATIO

- 1 cuil. à table de gras
- 1 t. de petits cubes de pain d'un  $\frac{1}{2}$  pouce
- 1 gousse d'ail ou 3 tranches d'oignon
- $\frac{1}{2}$  tasse de céleri, coupé en dés
- 1 tasse de pommes de terre cuites, coupées en dés
- $\frac{1}{2}$  tasse d'oignons finement hachés
- $\frac{1}{2}$  tasse de carottes
- 2 cuil. à table de piment vert haché
- $\frac{1}{2}$  tasse de fèves jaunes cuites
- 1 cuillerée à thé de sel
- 1 cuil. à thé de poudre de céleri ou de paprika
- 2 cuillerées à table de vinaigre
- 3 cuillerées à table d'huile à salade
- Feuilles de laitue, de cresson ou de salade chinoise

Faire fondre le gras dans une poêle. Faire revenir l'ail ou l'oignon. Enlever ensuite. Ajouter les cubes de pain et rôtir lentement jusqu'à ce qu'ils soient bruns et croustillants.

Combiner les légumes, les assaisonnements, l'huile et le vinaigre. Ajouter les cubes de pain, mêler et servir dans un bol dans lequel on aura déposé quelques feuilles de laitue ou des cressons. Servira six personnes.

### SALADE AUX FEVES

- 2 tasses de fèves cuites
- $\frac{1}{2}$  t. de betteraves cuites, coupées en dés
- 2 tiges de céleri haché
- 2 cuillerées à table de cornichons hachés
- 1 cuillerée à table de ketchup
- Mayonnaise pour humecter

Servir sur des feuilles de laitue. Pour 5 ou 6 personnes.

### SALADE AUX FRUITS

Le fromage « Cottage » accompagne très bien les salades faites avec des tranches de pêches en conserve, de poires, prunes et de pommes tranchées. Garnir avec des cerises confites ou en conserve ou avec de la gelée et servir avec une sauce mayonnaise. Si la sauce mayonnaise est épaisse, éclaircir avec un jus de fruit.

### SAUCE MAYONNAISE

- $1\frac{1}{2}$  tasse de lait échaudé
- 1 tasse de lait froid
- $\frac{1}{4}$  tasse de sucre
- 2 cuillerées à table de moutarde
- $1\frac{1}{2}$  cuillerée à thé de sel
- $\frac{1}{8}$  cuillerée à thé de poivre
- Quelques grains de cayenne
- $\frac{1}{2}$  tasse de farine
- 1 œuf
- $\frac{1}{4}$  de tasse de vinaigre
- $\frac{1}{4}$  de cuillerée à thé de sauce Worcestershire
- 1 cuillerée à table de beurre

Mêler les ingrédients secs et combiner avec le lait froid, en brassant bien. Ajouter lentement au lait bouillant, dans un bain-marie, et brasser constamment jusqu'à ce que le mélange soit épais. Cuire dix minutes en brassant bien. Batre les œufs, ajouter le vinaigre, la sauce Worcestershire. Ajouter au mélange de lait. Cuire trois minutes, y incorporer le beurre. Verser dans un bocal de verre, couvrir et serrer. Ceci donnera une chopine et demie de mayonnaise épaisse qui se conservera trois ou quatre semaines. On pourra l'employer telle sur les sandwiches ou l'éclaircir avec du lait ou un jus de fruit.

### SALADE DE HOMARD

- 1 tasse de homard défilé (boîte de 6 onces)
- 2 tasses de petits dés de pommes
- 1 tasse de céleri en dés
- $\frac{1}{2}$  tasse de filaments de carottes crues
- 2 œufs durs, hachés
- $\frac{1}{2}$  cuillerée à thé de sel
- $\frac{1}{2}$  tasse de mayonnaise

Mélanger tous les ingrédients à la fourchette. Déposer dans des nids de laitue. Garnir de roues de citron. Suffit pour 6 personnes.



## Georges avait pris sa retraite—

**Q**UARANTE-SEPT années à la même filature, cela représente déjà toute une vie de travail. Or, il y a quatre ans, Georges prit sa retraite pour aller cultiver des choux et des chrysanthèmes sur sa petite ferme. C'était en trente-neuf.

Le voici de retour à l'usine, devant le même métier qu'il manipula pendant près d'un demi-siècle, pour y remplacer un jeune en âge de servir et aider de ses conseils les nouveaux artisans moins expérimentés que lui.

Des exemples de ce genre sont courants dans l'industrie textile du Canada. Pour répondre à la demande toujours croissante de tissus militaires et civils, les filatures canadiennes ont activé la production de façon formidable. Et, malgré les difficultés de transport, la rareté de la main-d'oeuvre et très souvent des matières premières, le travail se fait . . . on en vient à bout !

Comme beaucoup d'autres produits réputés, une grande partie des tissus "Sanforized" est destinée à nos troupes. Ne vous étonnez donc pas outre-mesure de ne pas *toujours* obtenir des salopettes,

chemises, robes, pantalons ou pyjamas "Sanforized" quand vous en demandez. Nous n'ignorons pas d'ailleurs que vous saurez, à l'occasion, en faire le sacrifice, — avec le sourire !

"Sanforized" est le nom que recherchent les Canadiens et Canadiennes désireux d'obtenir un tissu lavable et irrétrécissable. En temps de guerre comme en temps de paix, exigez l'étiquette "Sanforized". Vous devez éviter aussi bien le gaspillage par le rétrécissement que l'accumulation des provisions.

### • SANFORIZED •

Marque déposée

Vérfié par le propriétaire de la marque déposée

La marque déposée "Sanforized" n'est usitée par les fabricants sur les tissus "Compressive Pre-Shrunk" que quand les épreuves de rétrécissement résiduel sont strictement vérifiées par l'entremise des propriétaires de la marque déposée, afin que les titulaires autorisés de cette marque respectent son standard établi.

Cluett, Peabody & Co., Inc.

## L'AFFAIRE DE ...

(Suite de la page 9)

Le brigadier s'approcha de son collègue en uniforme, d'un geste discret lui montra sa carte d'identité et lui dit :

— Le premier taxi libre, s'il vous plaît. Très urgent, j'attends au coin du pont.

— Compris, répondit l'autre, qui ne lui tint pas rigueur d'avoir troublé sa rêverie et assuré dans sa dextre son bâton dominateur.

Deux minutes plus tard, dûment stylé par le sergent de ville, un coupé s'arrêtait devant l'escalier conduisant à la berge de la Seine.

— Suivez-moi, dit encore Fusien au chauffeur et à l'agent qu'il avait distraît de son service de sa propre autorité.

Tous trois descendirent et s'étant saisi du corps du docteur Adib pacha, ils le remontèrent, le chargèrent dans la voiture, où Léon monta à côté du conducteur.

— Au commissariat de la rue Boissy-d'Anglas ! commanda-t-il.

Il savait bien, connaissait les règlements, que ce qu'il venait de faire était contraire à toutes les habitudes et à toute procédure, adoptées jusque-là ; mais il savait aussi qu'il ne pouvait manquer d'être félicité par ses chefs pour avoir fait tout son possible pour éviter une histoire embêtante.

En effet, laisser le cadavre sur le bord de la Seine, et y provoquer, après les constatations d'usage du commissaire du quartier, une descente du parquet, c'était non seulement déterminer des attroupements inutiles, des remarques désobligeantes, des réflexions désagréables, mais c'était fournir aux journaux d'opposition du gouvernement et aux petites feuilles à scandale des boulevards une bien trop belle matière à chronique, dont le seul résultat tangible serait de créer des difficultés avec l'hôte royal, mais parfois irritable de l'hôtel Crillon.

En somme, seul le chauffeur de taxi et l'agent 4775 — un numéro — savaient quelque chose : au premier, une bonne recommandation sévère et la menace de retrait de son permis de conduire achèteraient son silence ; à l'autre, un ordre de ses supérieurs clorait invinciblement sa bouche, au cas improbable où il serait tenté de sortir de la discrétion professionnelle.

Ce sont toutes ces idées que retournait l'inspecteur sur le siège de la voiture qui l'emportait à petite allure, à travers la place de la Concorde. De temps en temps, il se retournait pour surveiller le macabre voyageur qu'il convoyait ; le cadavre avait roulé dans le fond de l'automobile et là, recroquevillé sur lui-même, le docteur paraissait tout petit, tout fluet, à peine une ombre. Pauvre Yaoula ! Orpheline maintenant ! Et comment lui annoncer le malheur qui venait de la frapper ?

Fusien était si préoccupé qu'il ne remarqua pas un petit rassemblement de badauds qui s'étaient groupés autour de l'Obélisque et qui discutaient violemment entre eux.

— Qu'est-ce qu'ils ont ceux-là, bourgeois ? grasseya le chauffeur, un brave Auvergnat, soucieux de faire étalage de son parisianisme raffiné, on croirait qu'on a voulu barboter l'Obélisque !

Léon ne prêta aucune attention à ce bavardage stupide et ne tourna même pas les épaules. Peu lui importait l'Obélisque, gigantesque ai-



Le soldat FERNAND LAZURE, en service actif au pays. Envoi de sa sœur, Mme J. A. Pelosse, 4100, Côte-des-Neiges, Montréal, P. Q.



Le soldat RAOUL CASTONGUAY, en service actif outre-mer. Envoi de sa fiancée, Mlle Gabrielle Lefebvre, 28, rue Sainte-Marguerite, St-Jérôme, P. Q.



CLOVIS DUCHESNE, chef-mécanicien à la R.C.A.F., en service actif au pays. Envoi de Mme G. Lavoie, 4279, rue Bordeaux, Montréal, P. Q.



Le soldat ROBERT LATRAVERSE, en service actif outre-mer. Envoi de son frère, M. Alfred Latraverse, de Montréal, P. Q.



Le marin LUCIEN HEBERT, en service actif dans la marine royale canadienne. Envoi de M. Rolland Lemieux.



Le marin JEAN-MARC LADURANTAYE, en service actif dans la marine royale canadienne. Envoi de Mlle Y. D'Aoust, 52-A, rue Pinhey, Ottawa, Ont.

quille de pierre, qui dressait insolemment sa pointe triangulaire vers le ciel bleu ; ce n'était pas là qu'il regardait, mais vers l'hôtel Crillon où, dans l'air vif du matin, le pavillon bariolé de la Régence agitait mollement ses couleurs d'arc-en-ciel.

Certainement là-bas, on ne savait rien, car le grand caravansérail paraissait encore plongé dans le calme et le repos. Tant mieux ! s'il était encore possible d'arranger les choses.

Au moment où le taxi tournait le coin de la rue Boissy-d'Anglas, Fusien eut le temps d'apercevoir son collègue de garde la nuit, qui interrogeait anxieusement l'horizon pour en voir surgir la silhouette de son remplaçant.

« Pauvre Adolphe ! se dit Léon, il attendra. »

La voiture s'arrêta devant le commissariat, et l'inspecteur bondit de son siège pour entrer dans le poste. Mais là, une foule pressée, grouillante, l'empêcha d'avancer. Parmi les uniformes des agents et des brigadiers, il reconnut la silhouette de certains de ses anciens camarades en bourgeois de la judiciaire.

— Hé ! Fusien !

— Ah ! bien, tu tombes à pic.

Les dents serrées, le jeune homme ne répondit pas à ces boutades.

— Le commissaire ? interrogea-t-il bref.

— Il est occupé, lui répondit un secrétaire, dédaigneux, gourmé, important et d'autant plus stupide.

— Bien, dit simplement le brigadier et sans plus s'occuper de l'olibrius que s'il n'existait pas, il tourna la poignée du bureau de M. le commissaire et pénétra délibérément.

— Ah ! mon cher ami, s'écria ce fonctionnaire, en le voyant entrer, comme c'est gentil à vous d'être venu. Je n'en attendais pas moins de la rue des Saussaies. Vraiment ils sont chics, rien à dire ; ils m'envoient leur meilleur inspecteur ! Vous allez voir, à nous deux, si nous allons faire de la bonne besogne.

L'autre ne comprenait rien à cet accueil, et ces phrases restaient pour lui sibyllines.

— Mais, monsieur le commissaire, je ne sais pourquoi vous m'attendez : en tout cas, ce qu'il y a de certain, c'est que je vous amène un cadavre que je viens de trouver sur le bord de la Seine.

— Un cadavre ? ... Mon ami, mais que voulez-vous que j'en fasse ? Est-ce que je n'ai pas assez de travail comme cela ? D'où sortez-vous donc, insista-t-il en élevant la voix, que vous ignorez que cette nuit on a cambriolé l'Obélisque ?

## III

UN ÉLÉMENT D'ENQUÊTE  
QUI DISPARAIT

LES PAROLES produisirent à Fusien l'effet d'un coup de massue sur le crâne. Il s'écroula sur un siège qui se trouvait par hasard derrière lui, et se passa la main sur le front, où perlaient quelques gouttes de sueur. Ne devenait-il pas fou ? Ou alors, n'était-ce pas le commissaire qui avait perdu la raison ?

On avait cambriolé l'Obélisque !

Mais c'était grotesque, c'était stupide ; un monument pareil ne disparaît pas comme une boîte d'allumettes, et puis, enfin, tout à l'heure, il l'avait bien vu, le monolithe, sur lequel les signes hiéroglyphiques dorés brillaient au soleil... Tout à coup, la phrase de son chauffeur lui revint à la mémoire :

« Ils ne veulent pourtant pas barboter l'Obélisque ! ... »

(Lire la suite page 16)

# EN TEMPS DE GUERRE mangez une tranche de pain de plus par repas!



**QUOTE-PART D'ÉNERGIE  
EN TEMPS DE PAIX**  
Au moins 2 tranches  
de pain par repas



**QUOTE-PART D'ÉNERGIE  
EN TEMPS DE GUERRE**  
Au moins 3 tranches  
de pain par repas



**1/4 DE L'ÉNERGIE DU CANADA EN GUERRE PROVIENT DU PAIN**

**L'**AN dernier, vous travailliez "assise". Peut-être garnissiez-vous des chapeaux ou étiez-vous sténo dans un bureau. Six tranches de pain par jour vous suffisaient amplement.

Cette année, vous travaillez plus dur . . . vous êtes presque continuellement debout devant un tour ou une perceuse mécanique. A ce régime, six tranches de pain ne peuvent suffire.

Elles ne suffisent même pas si vous faites du temps supplémentaire à votre ancien emploi. Vous brûlez encore plus d'énergie donc il vous faut un surplus d'énergie à brûler.

Et le moyen le meilleur et le moins coûteux d'obtenir ce supplément d'énergie c'est de manger le pain délicieux et savoureux que

cuit votre boulanger. C'est l'aliment "moderne" fortifiant par excellence!

Il n'y a aucune perte de temps dans la préparation du pain, aucun perte dans son assimilation. Dans l'organisme, tout est utilisé jusqu'à la dernière parcelle . . . tout est vite converti en énergie physique.

Et contrairement aux autres hydrates de carbone, le pain produit une énergie *durable*, qui soutient efficacement pour l'accomplissement du travail à faire.

Chaque tranche de pain est une tranche d'énergie.

Veillez à obtenir votre quote-part d'énergie en temps de guerre—mangez au moins une tranche de pain de plus par repas.



**Achetez de l'énergie de votre boulanger**

Le pain que vous fournit votre boulanger local prend une importance nouvelle en temps de guerre. C'est l'aliment producteur d'énergie le plus riche et le moins coûteux. Fait avec du lait ou mangé avec du lait, c'est aussi une excellente source de protéines pour la reconstitution des tissus musculaires.

Préparée par les fabricants de la Levure Fleischmann comme contribution au progrès de la santé au Canada

Et il se prit à la répéter tout haut. Ah ça ! mais il déraisonnait ! Non, non, cette hallucination ne pouvait pas durer ; il se leva brusquement et vit, devant lui, le commissaire qui le regardait avec commisération.

— Eh ! oui, mon ami, lui dit ce dernier, c'est comme cela... J'ai attendu que votre excitation fût un peu tombée, que votre trouble soit dissipé, pour vous donner toutes les explications. Mais je vous comprends d'autant mieux que moi-même, quand on est venu m'apprendre la nouvelle, j'ai cru qu'on se moquait de moi, et puis j'ai dû, comme les autres, me rendre à l'évidence. Allons, asseyez-vous, je vais vous raconter ma petite histoire... après, vous m'exposerez la vôtre, et il se pourrera qu'elles aient quelque rapport entre elles. Quoique j'en doute un peu, mais on voit de si drôles de choses !

Fusien resta quelques secondes sans répondre ; puis il se décida à parler.

— Je vous écoute, monsieur le commissaire, dit-il enfin. Mais, tout de même, j'ai devant la porte un taxi qui m'attend, avec un mort dedans, ne l'oublions pas, et peut-être serait-il prudent...

— Fichtre, vous avez raison, ce n'est pas là un spectacle à laisser sur la voie publique. Etes-vous sûr du chauffeur ?

— Je m'en assurerai, répondit l'inspecteur avec un demi-sourire.

— Bon... dans ce cas, il vous attendra bien cinq minutes...

Le commissaire appuya sur un bouton électrique ; un agent apparut.

— Allez dire au conducteur de la voiture qui stationne dans la rue de baisser les stores et de ne pas s'impatienter.

« Voilà qui est fait... Ainsi donc, mon cher, à peine étais-je arrivé ici, il y a une demi-heure environ, — j'y viens très tôt, en ce moment, pour la raison que vous savez et qui est celle qui vous fait prendre votre service à vous-même dans ce quartier, — que je vois accourir un gardien de la paix, effaré, qui entre dans mon bureau et me dit la phrase qui vous a tant estomacé tout à l'heure. Je vous avoue que, sur le moment, j'ai failli envoyer ce brave garçon à l'infirmerie spéciale du dépôt... Et puis, j'ai réfléchi, à le voir et surtout à l'entendre, qu'il pouvait peut-être avoir raison. Effectivement, on a cambriolé l'obélisque ; je viens de m'en rendre compte par moi-même. On a creusé un trou à la base du monument, pour y chercher quoi?... Je l'ignore... Ce qui est certain, c'est que le terrassier occasionnel a dû être dérangé dans son travail, car il n'a pu l'achever et il a abandonné la place en oubliant de reboucher la fosse qu'il avait commencée. Peu de chose, me direz-vous, Fusien, mais, tout de même, qui dénote un certain toupet de la part de son auteur, qui a osé venir entreprendre ce travail sous le nez et à la barbe des nombreux agents de garde sur la place de la Concorde et aux environs de l'hôtel qu'habite le bey de Tunis.

« Et remarquez qu'il ne s'agit pas là de l'acte d'un fumiste ou d'un maboul... J'ai bien examiné ce qu'il a fait et le trou creusé, les dalles soulevées, tout indique que notre homme n'avait qu'un but : chercher quelque chose au-dessous de l'obélisque.

— Mais quoi ?

— Ah ! ça, je l'ignore !

— Mais le cadavre que j'ai trouvé ?

— Y a-t-il entre cette mort et la tentative qui nous occupe une corrélation ? ou bien un simple hasard ? Ce serait à vous, mon cher, vous, l'as des as, l'honneur de la préfecture, la

## L'AFFAIRE DE L'OBELISQUE

(Suite de la page 14)

gloire de la Sûreté générale, de démêler cette intrigue ténébreuse.

— Ne vous moquez pas de moi, je vous en prie. En attendant, vous allez m'aider à rapporter à S. A. le bey le corps de son médecin, et je crois que cela ne va pas être une petite affaire.

— Volontiers, mais que lui raconter, à ce brave prince ?

— Tout simplement ceci : que Adib pacha a eu une congestion dans la rue.

L'histoire, je l'espère, en restera là et de la sorte, je pourrai mener clandestinement ma petite enquête. Un seul nuage à ce programme, c'est que le défunt avait une fille charmante et que la pauvre enfant va éprouver bien de la peine...

— Eh ! eh ! Fusien ?

— Mon Dieu, oui, monsieur le commissaire, j'ai fait sa connaissance, presque malgré moi, et l'idée qu'elle va souffrir me torture.

— Allons ! allons ! mon vieux, une fois de plus, le commissaire sera bon enfant et je vous promets de me charger d'annoncer la triste nouvelle à l'orpheline avec tous les ménagements possibles et de vous éviter ainsi une pénible corvée.

— Oh ! merci, merci...

— C'est bon, c'est bon, je vous dois bien ce petit service-là, et puis, que diable ! à charge de revanche. Allons, en route !

En traversant le poste, les deux hommes s'arrêtèrent devant le bureau du secrétaire, de plus en plus important, mais qui, à la vue de son chef, devint plat comme la plus plate des punaises.

— Rien de nouveau, Duflot ? interrogea le magistrat.

L'autre, qui avait subitement perdu toute sa superbe et toute son arrogance, se leva, rougit, marmotta deux ou trois mots inintelligibles et se rassit.

Le commissaire était déjà loin, haussant les épaules.

— Et voilà la graine que la préfecture nous envoie, mon cher ; heureusement qu'ils ne sont pas tous pareils. Ah non ! sans cela, le public prendrait le poste d'assaut et il aurait raison !

Sur cette boutade, Fusien et son compagnon sortirent dans la rue.

— Je vous précède à l'hôtel, c'est à deux pas, dit le commissaire, rapidement ; je préparerai les voies auprès du personnel, afin que le débarquement se fasse sans douleur et le plus discrètement possible.

— Bien répondit l'inspecteur, qui parlementa un instant avec son chauffeur et monta à ses côtés, tandis que la voiture démarrait à toute petite allure.

Fusien était soucieux, malgré lui ; il sentait vaguement que la mort d'Adib pacha ne pouvait pas être étrangère à l'étrange histoire de l'obélisque ; sans qu'il pût toutefois arriver à discerner le bien qui unissait les deux choses. Il avait l'impression de vivre un de ces cauchemars comme ceux que provoquent parfois des troubles de digestion et où on s'évertue à entreprendre des travaux bien disproportionnés à ses propres forces, devant lesquels on échoue sans cesse et que sans cesse on recommence.

Et au-dessus de tout cela, planait, idéal et pur, le souvenir charmant de Yaoula, qu'il devinait triste maintenant et endeuillé... Yaoula, la petite exotique, la délicate fleur égarée sous le ciel parisien et qui avait fait une si forte impression sur son cœur. Pour éclaircir le mystère qui entourait la mort de son père, le brigadier se sentait en lui-même des forces inconnues ; il voulait dissiper ce nuage et quand il voulait quelque chose... Oui, mais cette fois, sans bien savoir pourquoi, il n'était pas dans la plénitude de ses moyens... Comment parler à la jeune fille, comment lui dire ?...

— Bourgeois, nous sommes arrivés ! claironna la voix de l'Auvergnat, en cache-poussière gris, qui lui servait de chauffeur.

C'était le vrai !... Le calvaire commençait.

Déjà, deux domestiques de l'hôtel, dûment stylés sans doute par le commissaire, s'avancèrent, portant une sorte de chaise longue, où l'on pourrait facilement étendre le cadavre. A cette heure matinale, il y avait peu de monde sur la place de la Concorde ; d'ailleurs, Fusien remarqua un agent planté au bout du trottoir qui, discrètement, faisait circuler les passants trop curieux et, d'autre part, le hall du palace était complètement désert. Le funèbre déchargement s'opéra en hâte et passa inaperçu. Adib pacha, étendu sur son rocking-chair, paraissait un malade que l'on transportait.

Comme l'inspecteur entra dans l'hôtel, un des gérants, l'air gourmé, plus digne et plus compassé qu'un secrétaire d'ambassade, vint à lui à pas feutrés et, s'inclinant légèrement,

lui confia à l'oreille, comme s'il s'agissait d'un secret d'Etat :

— M. le commissaire vous attend dans mon bureau.

Fusien le remercia, donna l'ordre aux deux larbins de monter le cadavre dans la chambre qu'occupait, vivant, le docteur, et alla rejoindre son collègue, qu'il trouva se promenant dans l'élégant et confortable bureau de l'hôtel d'un air préoccupé.

— Eh bien ! monsieur le commissaire, et Mlle Yaoula ?

— C'est justement d'elle qu'il s'agit, mon ami ; j'ai cherché vainement après votre dulcinée, et la femme de chambre m'a appris qu'elle a quitté l'hôtel hier soir, vers minuit et que, depuis ce moment, elle n'y est plus revenue !

### IV

SUR LE PARVIS DE LA MADELEINE

UN FRISSON, à ces mots, parcourut l'échine de Fusien, en même temps qu'il lui semblait qu'un voile se déchirait devant ses yeux et un instant, un seul, la vérité lui apparut, fulgurante : Yaoula disparue, la mort suspecte de son père, la tentative contre l'obélisque, tout cela n'était que les trois actes d'un même et unique drame. Il se dressa, comme mu par un ressort, mais déjà l'espèce d'inspiration de génie qui l'avait éclairé se dissipait et le lien qui unissait entre eux ces événements ne lui apparaissait déjà plus si clairement.

Il retomba lourdement sur son siège et passa la main sur son front.

— Eh bien ? demanda le commissaire, qui jusqu'alors avait gardé le silence, comment expliquez-vous cela ?

— Je ne l'explique pas, mais je sais une chose, c'est que je veux percer à jour cette énigme, qui semble s'embrouiller à plaisir autour de nous, et au sujet de laquelle surgit à chaque instant un nouveau drame. Je retrouverai Yaoula ou j'y perdrai mon nom. Sa présence ici, pendant que j'aurais enquêté sur le décès d'Adib pacha, m'aurait peut-être privé de mes moyens, sa disparition ne fait qu'exciter mon zèle. Mon cher commissaire, je vous laisse aussi le soin de prévenir le bey et d'arranger les choses au mieux ; moi, je cours à la Sûreté générale faire mon rapport, et obtenir qu'on me charge de cette affaire.

— Entendu, mon ami. Il ne me reste qu'à vous souhaiter bonne chance.

— Au revoir, alors !

L'après-midi de ce jour, dont la matinée avait été si tourmentée, vers trois heures, au moment où la circulation était la plus intense sur le pont et la passerelle de la Concorde, un taxi de la Compagnie Parisienne des Voitures vint stopper au bord du trottoir qui longe le quai des Tuileries et deux minutes après, son conducteur, un grand jeune homme à l'extérieur placide, en descendant, en tirant par le collier un chien jaune, qui se tenait assis sur la banquette à ses côtés.

— Viens, Porthos, dit-il à l'animal à haute voix, viens, mon vieux, nous allons profiter qu'il n'y a pas de clients pour faire prendre un bain à tes puces.

Une petite femme, qui passait le nez au vent, la frimousse éveillée, ne put contenir un sourire en entendant cette boutade et regarda d'un œil amusé l'homme et son chien, qui descendait lentement l'escalier menant sur la berge du fleuve. Arrivé

(Lire la suite page 18)

## NOTRE COUVERTURE

*Nous avons pour la CWAC une vive admiration que n'amoindrissent nullement les facéties douteuses et tout à fait injustes d'un revuiste de chez nous, toujours prêt à battre monnaie de l'actualité. S'il répugne à notre esprit chrétien d'assumer à la femme un rôle qui, en temps normal, revient logiquement à l'homme, rappelons-nous que nous le faisons afin d'éviter une perturbation sociale encore plus grande : l'esclavage, pur et simple. Si les femmes de Leningrad ne s'en étaient tenues qu'à leurs travaux d'aiguilles en attendant, telles autant de Pénélopes, le retour de leurs fiancés ou de leurs maris, on est en droit de se demander ce qu'elles deviendraient aujourd'hui dans leur ville, qui, sans elles, serait probablement occupée... Le même revuiste ne devrait pas oublier non plus que ces jeunes femmes qu'il raille et place, bien inconsidérément, au rang de catins en uniformes, contribuent à sauver ce régime qui, précisément, lui permet d'exercer à sa guise son talent indéniabile d'amuseur. Quant à nous, nous continuons de voir en la CWAC une aide précieuse, une collaboratrice admirable de notre mission, et nous formulons le vœu qu'au jour de la victoire, son apport sera apprécié à sa juste valeur.*

(Dessin en couleurs exécuté pour LE SAMEDI par Albert Chartier)



## “Jusqu’à moi qui travaille à faire des pneus”

“NOUS, LES CHEVAUX, avons bien tiré notre part de caissons en 1914-18. Et ne voilà-t-il pas que la guerre actuelle—toute motorisée qu’elle soit—nous retombe entre les pattes. Cette fois-ci l’on s’attend à ce que nous aidions à labourer, à semer, à récolter le grain qui sert à fabriquer l’alcool à haute preuve—cet alcool à haute preuve d’où provient le caoutchouc dont Hirohito croyait nous priver. Et, prenez-en ma parole, les Nations Unies n’en manquent pas de ce grain, de cet alcool, de ce caoutchouc.”

Le caoutchouc synthétique tiré de l’alcool à haute preuve, ne fait qu’un saut des éprouvettes jusqu’aux roues et aux chenilles des jeeps, des camions, des tanks, des caissons, des avions—rendu là il dure plus longtemps et donne plus

de rendement que le meilleur caoutchouc naturel. Comme l’huile et la gazoline n’ont pas d’effet sur lui, il sert à faire des réservoirs à essence à l’épreuve des fuites, des boyaux à gazoline et à l’huile combustible et des coudes à tuyaux. Il sert à fabriquer des radeaux, des scaphandres, des masques à oxygène et mille et un autres appareils de guerre.

L’alcool à haute preuve s’emploie non seulement dans la fabrication du caoutchouc synthétique mais encore dans la production d’explosifs, de produits chimiques, de produits pharmaceutiques, de laque, de verre qui n’éclate pas et de plusieurs autres produits. Aujourd’hui l’alcool à haute preuve coule de nos alambics en un flot sans cesse croissant... c’est un élément essentiel pour la Victoire!

## LA MAISON SEAGRAM

*Les distilleries Seagram au Canada et aux États-Unis consacrent 100% de leur production à l’alcool pour fins de guerre*

# "Habile - Confiant - Méritant!"

VOILÀ CE QU'ANNONCE UNE CHEVELURE BIEN SOIGNÉE !



Dans le monde et les affaires, la chevelure devient un atout, grâce à

## VITALIS

et le

"TRAITEMENT DE 60-SECONDES"

**50 Secondes** pour la Friction — Epreuvez ce stimulant "picotement" alors que la circulation du cuir chevelu est avivée — la sécrétion capillaire nécessaire est améliorée. Et, avec les huiles végétales pures de Vitalis s'incorporant aux huiles naturelles, votre chevelure s'enrichit d'un lustre naturel.

**10 Secondes** pour le Brosage — Vos cheveux restent en place sans avoir cet air "plaqué" dont on se moque. Et, en outre, le "traitement de 60-Secondes" de Vitalis aide à chasser les embarrassantes pellicules et à prévenir la chute excessive des cheveux.



Une chevelure bien soignée rehausse une belle apparence — laisse une impression favorable à ceux que vous rencontrez. Ainsi, faites en sorte que le "traitement de 60-Secondes" de Vitalis donne à votre personne l'apparence chic, l'attrait de l'homme d'affaires qui retiennent l'attention.

Dans le monde, également, les gens vous



estiment surtout à votre propre valeur. Alors, à vous de l'élever ! Paraissez toujours de votre mieux — avec une chevelure soignée, attestant la considération que vous avez de vous-même.

Procurez-vous aujourd'hui même une bouteille de Vitalis — et constatez comment, dès le début le "traitement de 60-Secondes" rehausse votre personnalité.

Un produit de Bristol-Myers — Fabrication canadienne

ADOPTÉZ VITALIS et le "TRAITEMENT DE 60-SECONDES"

## L'AFFAIRE DE L'OBELISQUE

(Suite de la page 16)

au bas des marches, le chauffeur s'arrêta, releva vivement la tête vers le parapet et, ayant constaté que personne ne l'observait, entraîna vivement son compagnon à quatre pattes vers le tas de sable derrière lequel se trouvait, le matin même, le cadavre du médecin particulier du bey Adib pacha.

Car ce n'était autre que le brigadier Léon Fusien, qui commençait son enquête, accompagné d'un des meilleurs chiens policiers de la préfecture, à la collaboration duquel il avait d'ailleurs eu bien souvent recours, et qui, plus d'une fois, avait aidé puissamment ses travaux par son flair sûr et infailible. Le jeune homme avait tenu sa parole, et c'est d'ailleurs avec plaisir qu'on l'avait vu, à la Sûreté générale, demander à être chargé du drame qu'on appelait déjà l'affaire de l'obélisque. Aussitôt nanti des pouvoirs officiels, il était revenu à l'hôtel Crillon, mais cette fois, camouflé en garçon livreur d'un grand magasin de nouveautés et en faisant habilement parler le portier, il n'avait pas été long à apprendre de lui que, dans l'entourage du bey, on déplorait, outre le décès du docteur et la disparition de sa fille, celle d'un officier de la suite du souverain, jeune major, répondant au nom de Mesrir pacha. Comme par hasard, le policier avait trouvé moyen de se faire conduire à l'appartement précédemment occupé par ce dernier, et là, il avait fait main basse sur une chemise de cellular, déjà portée, qui traînait dans un coin. Ce butin lui suffisait pour l'instant, et il se hâta de courir à la préfecture, où il se fit remettre le chien Porthos, vieux compagnon d'aventures à lui, et lui donna à renifler la chemise dont il s'était emparé dans la chambre de l'officier. Le docteur, qui était supérieurement dressé, tourna un instant autour du linge, vint promener son nez écrasé au-dessus et poussa un aboiement de bonne humeur.

— Eh bien ! mon vieux, lui dit le policier, tu es fixé, maintenant ?

Une sorte d'acquiescement passa dans les yeux verts de l'intelligente bête.

— Allons, en route.

Cette fois, pour éviter d'être reconnu, Fusien s'était transformé en chauffeur de taxi et il vint arrêter sa voiture à côté des autres, si nombreuses, qui stationnaient journellement devant l'hôtel Crillon. Là, d'un pas traînant, il emmena son chien devant le palace, et l'animal se mit aussitôt en quête. Au bout de quelques instants, le brave Porthos fit un saut de joie, courut vers l'obélisque, gardé encore par deux sergents de ville et devant qui stationnait, malgré tout, un groupe assez compact de curieux, et s'élança dans la direction des quais.

Le cœur du brigadier, qui, du trottoir, assistait à la scène, battait à tout rompre ; quand il vit son chien partir vers le fleuve, il le siffla. L'animal l'entendit et revint vers lui comme à regret.

— Bien, mon brave toutou, bien. Tu manœuvres mieux qu'une brigade centrale tout entière. Attends, je vais te conduire là-bas, moi.

Et c'est ainsi que le pseudo-chauffeur était descendu au bord de la Seine. Pour lui, maintenant, il n'y avait plus aucun doute. Mesrir pacha, puisque c'était lui qui jusqu'alors représentait l'inconnu dans ce problème, avait quitté l'hôtel pour se

rendre au pied de l'obélisque et, de là, avait gagné l'endroit où gisait le corps du docteur. Qu'y venait-il faire ? Serait-ce lui l'assassin ? Mais pourquoi ? Et Yaoula, que devenait-elle, dans tout cela ?

Ce sont ces pensées qu'agitait Fusien en suivant Porthos, le museau collé contre le tas de sable tragique, et qui ne cessait de faire entendre un grondement continu.

« Ah ! ça, se dit le brigadier, ce serait un peu fort ! »

Il se pencha vers le sol. L'endroit où gisait le cadavre était encore nettement marqué dans la poussière et le jeune homme vit, non loin de là, des empreintes d'un pied fin et bien chaussé qui contournaient le tas. Porthos les suivait avec l'application d'un Sioux sur le sentier de la guerre. Il n'y avait pas de doute, c'était encore les traces de Mesrir pacha.

« En voilà assez pour le moment, se dit Fusien, nous allons remonter ; je vais reconduire mon chien et me renseigner sur la personne de ce fameux officier, car, tout d'un coup, il prend une place trop grande dans mon enquête. »

— Allons, Porthos, arrive.

Et il tenta de le saisir par le collier. Mais l'animal ne l'entendait pas ainsi, et, d'un bond, il échappa à son maître et se précipita vers l'escalier, qu'il grimpa quatre à quatre. Intrigué, le brigadier le suivit ; déjà, le chien, qui avait pris le petit trot, traversait la place de la Concorde, se fauflant avec agilité entre les autobus et les taxis.

— La sale bête, jura Fusien, qui mit son moteur en marche et se lança à sa poursuite, il est capable de me faire attraper une histoire avec un agent cycliste. Porthos, viens ici.

Ouais !... le policier à quatre pattes continuait sa course, tout entier à ses fonctions.

Le brigadier, qui ne le perdait pas de vue, démarra à sa poursuite et l'aperçut qui dévalait la rue Royale. Sans souci des voitures, ni même du sifflet de l'agent à cheval, Fusien se lança, lui aussi, vers la Madeleine, devant laquelle Porthos s'était arrêté un instant avant d'en monter l'escalier monumental. Allait-il donc entrer dans l'église ? La façade du temple était en réparation, et le chien s'engagea entre les échafaudages avec le brigadier, essoufflé, à ses trousses. Tout à coup, l'animal s'arrêta devant un sac de plâtre à demi renversé et poussa deux aboiements de satisfaction.

Fusien, heureux lui aussi de pouvoir respirer, et après avoir failli vingt fois se rompre le cou à travers le dédale de poutres, de cordages s'approcha : Porthos était en arrêt devant une pioche, un soulier de satin et un collier, que le policier reconnut aussitôt pour être de fausses perles !

V

PATMA LA DANSEUSE

FUSIEN, intrigué au plus haut point, se baissa pour ramasser ces différents objets qu'avait approchés Mesrir, il n'y avait pas à en douter, le flair du chien en faisait foi. Une pioche ? Mais oui, c'était celle avec laquelle le terrassier de l'obélisque avait travaillé. Mais ce collier de perles, ce soulier de satin lamé d'argent, tout neuf et à la semelle presque sans tache ? Était-ce le hasard qui l'avait amené là, ou bien ?...

Une idée atroce traversa le cerveau du jeune homme : Yaoula ! La jeune fille était avec le Tunisien, mais comment, mais pourquoi ? Victime ou consentante ? Autant de questions qu'il importait de résoudre au plus tôt, et pour cela, avant tout, de voir où le flair merveilleux de Porthos allait l'entraîner.

— Cherche, mon vieux, cherche, lui dit le brigadier, plein d'anxiété.

L'animal leva vers lui ses bons yeux, poussa un petit jappement et revint sur ses pas, redescendit l'escalier de l'église et, cette fois, s'arrêta au bord du trottoir, fit deux ou trois petits sauts, en laissant entendre un léger cri plaintif.

— Eh bien, Porthos ?

Mais le chien montrant les marques de l'impuissance la plus comique, on eût dit qu'il voulait parler.

— Je comprends, s'écria tout à coup Fusien. Parbleu ! où avais-je la tête ? Mais c'est ici que mon bonhomme a pris le taxi qui l'a emmené ! Je comprends aussi que je suis joué et que, maintenant, tous les Porthos du monde ne me seraient plus d'aucun secours.

« Allons, cette fois, rentrons. Pour une demi-heure encore, je redeviens chauffeur.

Léon, ce disant, dissimula dans son cache-poussière gris la pioche, le petit soulier et le collier de perles, qu'il tenait toujours à la main, et retourna vers sa voiture. Comme à regret, son chien l'y suivit et reprit sa place sur le siège, puis l'automobile démarra.

Quelques heures plus tard, Fusien, abandonnant provisoirement tout déguisement, revenait à l'hôtel Crillon, où, faisant état de sa qualité d'inspecteur chargé tout spécialement du service de sécurité auprès de S. A. le bey, il demandait à être reçu par le chambellan de service, auprès duquel il fut assez rapidement admis.

Là, il se trouva en présence d'un petit vieillard tout ratatiné, sec comme un citron desséché, le chef tout branlant, recouvert d'un fez rouge, et revêtu d'un habit sur le plastron duquel scintillait une plaque en brillants de grand-officier du Nicham Iftikar.

— Que me voulez-vous, monsieur ? dit-il à l'inspecteur d'une voix de tête, grinçante et autoritaire à la fois.

L'autre n'était pas pour se laisser intimider pour si peu. Il déclina ses nom et qualités et précisa :

— Je tiens à obtenir de vous, et le plus rapidement possible, tous renseignements sur la personne du major Mesrir pacha.

A ces mots, l'attitude du Chambellan changea aussitôt, sa pauvre vieille figure se rida encore plus, une larme perla au coin de sa paupière.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-il, pourquoi me parlez-vous encore de mon fils ?

Son fils ? Un éclair de joie passa dans le regard du policier. Allons, la chance le protégéait, qui, après les découvertes intéressantes de la journée, venait de le mettre en présence du père de celui sur lequel tous ses soupçons se portaient. De cet entretien, qui devait être décisif, sortirait pour lui la conviction de la culpabilité ou de l'innocence de l'officier tunisien dans l'affaire qui l'occupait et dans laquelle, outre son zèle professionnel, un autre sentiment plus fort, plus intime, le poussait à tout mettre en œuvre pour retrouver Yaoula et découvrir l'assassin de son père.

— J'ignorais, monsieur, reprit-il en s'adressant au vieillard, que j'avais l'honneur de me trouver devant le

père du Mesrir, mais puisque le hasard m'a guidé, je me permets...

— A quoi bon m'interroger ? Ayez pitié de moi, c'est tout ce que je vous demande. J'ai déjà eu assez de malheurs comme cela ! Mon fils m'a déjà assez causé de peines dans mon existence et non content de me faire mourir à petit feu, voilà qu'il va encore recommencer ses bêtises.

Malgré son désir d'en finir au plus vite, Fusien ne put se dispenser de prêter une oreille complaisante, encore qu'agacée, aux doléances du malheureux père, au milieu desquelles il pu démêler que Mesrir avait mené jusqu'alors une existence joyeuse et dissipée, ne réussissant à conserver son poste d'officier dans l'état-major beylical que grâce à l'extrême bienveillance du souverain, qui ne voulait pas peiner son vieux chambellan. Le jeune homme, perpétuellement à court d'argent, vivait d'expédients qui, plus d'une fois, frisaient l'escroquerie, et son père avait dû, en maintes occasions, engager sa parole pour lui.

Ces indications suffisaient pour le moment à l'inspecteur, qui promit au vieillard la plus entière discrétion et se retira après l'avoir assuré qu'il apporterait toute diligence à résoudre le problème à la solution duquel il s'était attaché.

Les jours passèrent, mais l'affaire n'avancait pas. Malgré les efforts de la police, la presse parisienne avait parlé du mystère de l'obélisque ; certaines feuilles avaient signalé, dans la communique, la mort singulière du médecin du bey Adib pacha, la disparition de sa fille, puis, comme il arrive dans l'immense tourbillon de la capitale, un autre scandale, un nouveau crime, la chute d'un ministre, toutes affaires courantes, en somme, étaient venues se substituer à celle de l'obélisque dans l'imagination du public et le drame était retombé dans l'indifférence et dans l'oubli.

Le bey de Tunis avait regagné sa capitale ensoleillée pour fuir les brouillards de la Seine, et sa suite, diminuée de trois personnes, l'avait accompagné, sans que le vieux chambellan, père de Mesrir, ait pu obtenir le moindre nouvelle de son fils.

Léon Fusien, cependant, n'abandonnait pas la tâche qui lui avait été confiée. Il voulait réussir, et il réussirait. Il n'y avait pas d'exemple, dans sa carrière, qu'une énigme policière l'ait mis en défaut et il continuait à consacrer toute son activité et son attention aux recherches qu'il avait entreprises. Ses supérieurs, qui les affaires tunisiennes intéressaient peu, maintenant que le bey était rentré dans ses États, lui avaient conseillé de classer l'affaire, mais le jeune homme n'avait rien voulu entendre : il n'oubliait pas Yaoula, et la charmante jeune fille avait produit sur lui une trop profonde impression pour que, de gaieté de cœur, il pût se résigner à ne jamais la revoir.

Mettant en route les policiers les plus habiles brigades de Paris, il leur avait demandé de visiter tous les bouges de la capitale, tous les garnis, tous les hôtels meublés, il avait eu recours aux services de la Sûreté des grandes villes, des stations thermales de la Côte d'Azur, nulle part on n'avait retrouvé de traces du couple dont il avait à l'infini répété le signalement.

## VI

### LES HASARDS DE LA POSTE

LÉON FUSIEN n'était pas homme à se laisser abattre par les difficultés de l'existence. Il tendait tous les ressorts de sa volonté pour atteindre le but qu'il s'était fixé.

# ATTENTION!

## La Tuberculose augmente généralement en temps de guerre



POUR LES MÉDECINS, c'est un fait qu'en temps de guerre, lorsque la situation se prolonge, la tuberculose augmente généralement. On a vu le fait se produire, lors de la Grande Guerre, et l'on signale déjà une recrudescence des cas chez certaines nations qui prennent part au conflit actuel.

*Etant prévenu, le public canadien, en s'inspirant des connaissances acquises sur la tuberculose, pourra contribuer à la lutte contre cette dangereuse maladie.*

Dépitée de façon précoce, la tuberculose est rarement difficile à guérir. Malheureusement, dans ses phases de début, il est rare que la maladie se manifeste d'une manière visible et tangible. Il peut se passer des semaines, des mois même, avant que se montrent des symptômes vagues, tels que : "légères attaques d'indigestion", sentiment de fatigue générale que rien n'explique, ou perte de poids persistante.

Lorsque les symptômes plus précis commencent à se manifester — rhume qui traîne, douleurs persistantes dans la poitrine, ou crachats striés de sang — il y a des chances pour que les dégâts commis soient graves. La guérison sera, alors, plus longue et plus difficile.

En outre, pendant cette période d'incubation, la personne atteinte peut avoir répandu les germes de la maladie autour d'elle, dans sa famille, parmi ses amis et ses camarades de travail. Car la tuberculose est une maladie microbienne, et elle "s'attrape". Il arrive souvent que des germes que l'on a absorbés dans le jeune âge demeurent en sommeil pendant des années, jusqu'au jour où, la résistance de l'organisme se trouvant diminuée par la maladie, par la malnutrition, ou par un surmenage physique exceptionnel, ils se réveillent à l'activité. La guerre impose à notre énergie un surcroît d'effort; aussi

est-il doublement nécessaire de nous protéger contre cet état de choses.

### Prévention de la tuberculose

Si vous avez la moindre raison de soupçonner qu'un membre de votre famille est atteint de la tuberculose, ou si une personne de votre entourage a été en contact avec un tuberculeux à la phase active, faites examiner immédiatement cette personne par le médecin. Grâce à un examen physique minutieux, comportant l'emploi des rayons X, le médecin est généralement à même de déterminer la présence de la maladie. Il faudra suivre à la lettre les conseils au sujet du traitement à suivre ou des examens périodiques.

Le traitement moderne de la tuberculose fait un large emploi du repos — repos complet de 24 heures par jour. Cela fournit au poumon malade la possibilité de guérir. On augmente la résistance de l'organisme par un régime alimentaire bien compris, et composé d'aliments nutritifs. Quoiqu'il ne soit pas nécessaire de changer de lieu pour se guérir, il pourra arriver que le médecin conseille un séjour au sanatorium. Cela assurera au malade un traitement rationnel, lui enseignera à se soigner lui-même, et protégera les membres de sa famille contre une infection toujours possible.

Par temps de paix comme par temps de guerre, le meilleur moyen de se préserver de la tuberculose, c'est de se maintenir en bonne condition. Suffisamment de sommeil, de repos et d'exercice, et une alimentation bien comprise, augmentent la résistance de l'organisme contre la plupart des maladies.

La Metropolitan enverra sur demande un exemplaire de son utile petite brochure, intitulée : "La Tuberculose".

## Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

NEW-YORK

Frederick H. Ecker, PRÉSIDENT DU CONSEIL

Leroy A. Lincoln, PRÉSIDENT

DIRECTION GÉNÉRALE AU CANADA : OTTAWA

**Cours de la Croix-Rouge pour soins d'infirmière au foyer.** Les différentes agences de la Croix-Rouge offrent aux femmes des cours d'enseignement pratique pour les soins d'infirmière au foyer. En apprenant à soigner les malades dans votre propre foyer, et à maintenir en bonne santé les membres de votre famille, vous ferez œuvre de patriote, et grâce à vous, nos forces armées disposeront d'un plus grand nombre de médecins et d'infirmières. Si la question vous intéresse, adressez-vous directement à l'agence de la Croix-Rouge qui se trouve dans votre localité.

Metropolitan Life Insurance Company  
Direction Générale au Canada, Ottawa.

Veuillez m'envoyer un exemplaire de votre brochure, 4-S-43, "La Tuberculose".

Nom \_\_\_\_\_

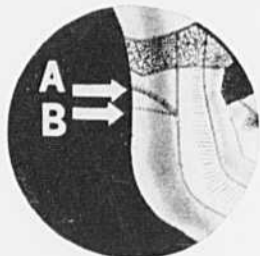
Rue \_\_\_\_\_

Localité \_\_\_\_\_ Prov. \_\_\_\_\_

SOYEZ *Elegante*  
TRAVAILLEZ pour la VICTOIRE



**V**OUS ne pouvez paraître jeune sans que vous vous sentiez jeune. Que vous soyez une ouvrière de guerre ou une femme d'affaires, c'est votre jeunesse et votre vigueur qui vous sont indispensables. Le corset NU-BACK profile votre taille en une ligne si jeune! Son dos caractéristique breveté (voyez A et B dans le cercle) vous soulage de la fatigue en l'empêchant de remonter et en supprimant la tension des bretelles et des jarretelles.



NM-43-2F

**NuBack**  
UN ESSAI VAUT LES MEILLEURES DESCRIPTIONS

mais malgré les déboires qu'il éprouvait, malgré les déceptions qui s'abattaient sur lui, il ne se laissait pas démonter.

D'ailleurs, son service toujours supérieur réclamait de lui une activité sans relâche. Malgré les instances de ses chefs, il n'avait rien voulu entendre pour abandonner l'affaire. Mais comme, de toutes façons, la Sûreté générale ne pouvait immobiliser indéfiniment un de ses limiers, les meilleurs et les plus fins sur ce problème qui paraissait sans solution, et comme l'inspecteur semblait s'hypnotiser sur cette recherche dont, raisonnablement, on n'espérait plus rien, le secrétaire général du ministère de l'Intérieur avait fait appeler son subordonné dans son cabinet et lui avait carrément signifié la volonté des autorités de voir l'histoire du médecin du bey et de la fille prendre place parmi les causes célèbres demeurées mystérieuses.

— Mais monsieur... avait protesté Fusien.

— Mais, mon cher ami, avait répondu le grand chef, non, croyez-moi, et permettez-moi de croire que nous avons raison. Cette affaire ne nous intéresse plus, de trop fortes parties sont engagées contre nous et, véritablement, le jeu n'en vaut point la chandelle... Y a-t-il eu vol?... Non, n'est-ce pas? Une fugue, simplement; personne ne porte plainte. Alors, ne nous en occupons plus.

Ce n'était pas tout à fait l'avis, tant s'en faut, de Léon Fusien, mais, malgré ses sentiments intimes, il ne pouvait nier que son chef n'eût raison, et ce n'est pas parce que lui, Fusien, était amoureux d'une jeune Tunisienne disparue que la machine policière française devait s'arrêter de fonctionner.

— Bien, je m'incline devant vos arguments, monsieur le secrétaire général, et je suis à vos ordres, avait alors dit l'inspecteur, faisant preuve, au moins en apparence, d'une conviction qu'il ne partageait peut-être pas entièrement dans son fort intérieur.

— Bravo! mon cher, et vous pouvez être certain que c'est beaucoup mieux ainsi. Pour vous dédommager de vos déboires et compenser le dernier échec que vous venez de subir, je vais vous confier une affaire spécialement intéressante que vous ne pouvez pas manquer de mener à bien. Dois-je vous dire que si vous réussissez, c'est pour vous l'avancement assuré et je m'en porte garant, la croix de la Légion d'honneur à la prochaine promotion.

— Oh! monsieur le secrétaire général.

— Si, si, si, laissez-moi faire. Je vous porte trop d'intérêt pour ne pas vouloir votre réussite. Voici ce dont il s'agit. Nos agents diplomatiques à l'étranger nous ont signalé, dans divers points de l'Europe centrale, l'existence d'officines louches, où se fabriquaient en grandes quantités de faux billets de la banque de France; ces papiers sont transportés clandestinement, rassemblés à Paris et lancés sur le marché. Par qui? C'est ce que nous voudrions savoir.

— Je comprends, monsieur le secrétaire général, mais ce n'est pas une petite affaire.

— Non, il y faut un doigté comme le vôtre pour réussir et...

— Je réussirai, monsieur le secrétaire.

— Je n'en attendais pas moins de vous!

— Ne me félicitez pas encore et ne vendons pas la peau de l'ours. Mais, à mon tour, je vais me permettre de vous demander quelque chose.

— Faites donc, mon ami, ma sympathie vous est acquise, et si je puis vous être utile...

— Je vous promets de m'attacher corps et âme aux recherches que vous voulez bien me confier, mais si je réussis, promettez-moi, de votre côté, de m'accorder un congé de trois mois...

— Très volontiers!

— ... pendant lequel je reprendrai alors l'affaire de l'obélisque.

— Sacrée tête de Breton, va! Eh bien, Fusien, vous pouvez vous vanter d'être têtue. Enfin, soit, votre marché me plaît et je l'accepte. Trouvez-moi nos faux monnayeurs, et moi, je vous autorise à courir après vos Tunisiens.

— Merci, oh! merci!...

— Il n'y a pas de quoi, car c'est nous qui faisons la bonne affaire.

— Dès ce soir, je me mets en campagne.

— Il va sans dire, mon ami, que tous crédits vous sont ouverts et que, en sortant de mon bureau, vous passerez chez mon secrétaire, qui vous remettra les fonds nécessaires à vos premières dépenses.

— Merci encore, monsieur...

— Bonne chance, mon cher, et revenez vite me trouver avec un bulletin de victoire.

Fusien sortit d'un pied léger de chez son patron. En somme, l'affaire était bonne et tournait tout à son avantage. Il les trouverait, les fabricants de faux billets de banque, certes oui, il les trouverait, puisque c'était la condition essentielle pour qu'il puisse se livrer à ses recherches après Yaoula.

Yaoula! La radieuse vision que la jeune fille superba dans sa splendeur d'Orientale repassa encore devant ses yeux, et il en eut comme un étourdissement. Il titubait presque en sortant du bâtiment de la rue des Saussaies, où la Sûreté générale a établi ses services. Machinalement, il remonta la rue du Faubourg Saint-Honoré, songeur et combinant déjà dans ses grandes lignes le plan de la campagne qu'il allait entreprendre.

Perdu dans ses calculs et sa rêverie, il ne remarqua pas un individu de petite taille, un peu bossu, pauvrement vêtu, qui l'avait pris en « filature » dès la sortie des bureaux et s'arrêta au coin de la rue Boissyd'Anglas en le suivant un moment du regard, puis se dirigea au pas de course vers le bureau du poste qui se trouve presque au coin de la place de la Concorde.

Fusien réfléchissait. Par où commencer?

« D'abord, se dit-il, choisir mes collaborateurs. C'est là une question essentielle et dont dépend peut-être toute la réussite de l'affaire. »

Parmi de nombreux auxiliaires excellents, l'inspecteur en connaissait trois, dont il avait pu déjà, de longue date, juger et apprécier l'intelligence et les qualités professionnelles. C'étaient les agents Lemaire, Gaviot et Bonfils.

Incontinent, il prit un autobus pour se rendre à la préfecture de police et y laisser un mot à l'adresse de ces trois hommes. Là, on lui dit que Lemaire était en banlieue pour une petite affaire qui durerait deux ou trois jours et qu'à son retour, il se mettrait, avec ses deux collègues, à son entière disposition.

Satisfait de ce côté, Fusien songea à rentrer chez lui. D'ailleurs, la journée finissait, il lui fallait se changer et faire divers préparatifs importants pour l'opération de grande envergure qu'il allait entreprendre.

Allons! décidément, tout allait bien! La chance ne l'abandonnait pas. Les éloges du secrétaire général lui avaient vraiment fait plaisir et il se sentait un courage et une force insoupçonnés pour aborder les problèmes les plus délicats.

La vie était belle! Yaoula! Mais il la retrouverait, il en était sûr maintenant. Léger, heureux, le jeune homme traversa le pont Saint-Michel tout quillèret.

Il faisait un temps idéal, un soleil radieux, presque à son déclin cependant, éclairait tout le panorama de la Seine et des quais, déversant sa lumière joyeuse sur les vieux bâtiments qui les bordent; sur la rivière, quelques mouettes voletaient, effarées au passage des chalands, qui montaient et descendaient le cours du fleuve.

Par les rues étroites et tortueuses de Saint-André-des-Arts, Bucy, l'inspecteur, gagna la rue de Seine, où il avait son petit appartement au n° 52, dans une vieille maison calme et vénérable.

Au moment où il pénétrait sous le porche en sifflotant, il vit, du fond de sa loge, sa concierge, une brave femme dont il avait déjà pu maintes fois apprécier tout le dévouement, qui lui faisait un signe qu'il prit pour un bonjour déférent et amical. Il répondit à la bonne vieille et passa, se dirigeant vers l'escalier.

Mais, derrière lui, une voix l'appela.

— M'sieu Fusien! Eh! m'sieu Fusien!

Léon se retourna.

— Qu'y a-t-il donc, madame Patou?

— Tenez, c'est un pneumatique pour vous, que le petit télégraphiste vient d'apporter il y a à peine dix minutes.

— Un pneumatique?

— Tenez, m'sieu, et même que le v'là!

Le jeune homme déchira nerveusement le petit papier bleu, et son visage s'épanouit: il avait reconnu l'écriture de l'inspecteur Lemaire.

« Suis à Bécon-les-Bruyères, écrit le policier, et vous attendez pour affaire très importante, 13, rue du 22-septembre. »

## VII

## GUET-APENS

**B**ÉCON-LES-BRUYÈRES est à dix minutes de Paris, grâce aux trains électriques, mis à la disposition du public par la Compagnie des Chemins de fer de l'Etat. Aussi, Fusien n'hésita-t-il pas un instant.

Un de ses sous-ordres, qui était en même temps un de ses amis, désirait le voir, il n'y avait pas à attendre; d'ailleurs, ce ne pouvait être que pour une affaire de service. Le temps, simplement, de faire un peu de toilette, et peut-être de manger rapidement une légère collation à la pension de famille de la rue de Furstemberg, dont il était un des habitués, et il partait.

Pour que Lemaire lui demandât de se déranger, il fallait réellement que l'affaire fût grave et intéressante.

Une heure plus tard, l'inspecteur gravissait les degrés de la gare Saint-Lazare et montait dans un convoi qui, après un rapide trajet, le déposait à la station de la petite ville banlieusarde. Le soir tombait et la place de la gare était complètement déserte. Une vieille habitude de policier avait appris au jeune homme que, pour des explications du genre de celle qui motivait sa présence à Bécon, il est préférable de ne se renseigner auprès des badauds que le moins possible, et encore dans des cas d'extrême nécessité. Il n'est pas utile d'attirer sur soi l'attention des curieux.

La rue du 22-Septembre, encore que cette date eût quelque chose d'un peu mystérieux et de sibyllin, ne de-

vait pas être bien difficile à trouver et c'est l'enfance de l'art pour un détective en exercice que de se débrouiller.

Fusien enfila la première rue qui se présentait à lui, baptisée du nom d'un savant illustre, en suivit une autre, puis une troisième, revint sur ses pas, et commença à douter de lui-même lorsque, dans la pénombre, il lut en blanc, sur une plaque d'émail bleu, les mots fatidiques :

« Rue du 22-Septembre »

« M'y voilà ! pensa-t-il, et maintenant, au n° 13. »

Mais cette voie, dont le nom évoquait sans doute un souvenir cher à un Béconnien, courait en majeure partie entre des terrains vagues, bordée de rares maisons, dont quelques-unes étaient en construction, véritables chantiers très peu avancés, malgré les affiches prometteuses que les architectes avaient fait pendre à l'extérieur sur d'énormes calicots, jadis blancs et délavés par les pluies.

L'inspecteur découvrit facilement le n° 13, qui était celui d'une vaste bâtisse, caserne moderne, ouverte à tous les vents, sans portes ni fenêtres, qui se dressait, isolée, au bord de la rue défoncée par les charrois.

« Que diable Lemaire peut-il bien faire là-dedans ? » se demanda Fusien avant de s'engager dans l'immeuble, dont l'entrée semblait un trou noir et sans fond.

Le jeune homme n'était pas peureux, et il avait fait ses preuves. Néanmoins, avant de pénétrer dans l'inconnu, il assura dans sa main droite son revolver, qui ne le quittait jamais, et avec le secours moral — et éventuellement matériel — de cet ami fidèle, il s'engagea dans l'inconnu.

Ses pas résonnaient étrangement dans le petit escalier qu'il monta pour déboucher dans une cour encaissée et où l'obscurité était maintenant complète.

— Lemaire ! Hé ! Lemaire ! cria-t-il.

Seul, l'écho de sa voix lui répondit, mais il lui sembla cependant que ses appels avaient réveillé la maison silencieuse, car, derrière lui, il entendit un craquement.

Brusquement, l'inspecteur se retourna, mais en même temps, et sans qu'il pût élever la moindre protestation ni esquiver le plus petit geste de défense, des mains brutales s'abattirent sur ses épaules ; il fut renversé, un bâillon fut noué sur sa bouche et un choc d'une violence inouïe vint l'assommer.

Quand Fusien reprit connaissance, il eut un instant d'hésitation, il étendit un bras, celui-ci était libre, le bandeau qu'il se souvenait d'avoir senti sur ses lèvres avait disparu, il respirait normalement.

Il voulut se lever, mais sa tête heurta un plafond en même temps qu'un mouvement de secousses et de chaos le balançait de droite et de gauche.

Ah ça ! mais où était-il donc ?

Un bruit de moteur parvint à ses oreilles et le renseigna.

Dans une voiture automobile !

En effet, il était enfermé dans une sorte de boîte complètement close, qui l'emmenait à toute vitesse. Il essaya de se remémorer les événements de la journée et leur succession rapide : d'abord sa visite au secrétaire général, puis le pneumatique de Lemaire, son voyage à Bécon-les-Bruyères, la mystérieuse maison de la rue du 22-Septembre... et là, ses souvenirs disparaissaient, il y avait comme un trou dans sa mémoire,

mais que signifiait tout cela ? Pour Dieu ! que lui voulait-on ?

Il n'arrivait pas à croire que ce fût lui qui pût être visé dans cet attentat et se croyait l'objet d'une erreur de la part de ses ravisseurs.

Et maintenant, où l'emmenait-on ? Car il n'y avait pas de doute possible à avoir, le véhicule où il était prisonnier dévorait l'espace. Depuis combien de temps ?

Le jeune homme appela, mais ses chauffeurs inconnus se gardèrent bien de répondre, l'entendaient-ils, seulement ?

Il donna de grands coups de pied, à droite, à gauche, devant, derrière, sur les parois de sa prison : celles-ci, fortement capitonnées, ne résonnaient même pas. Dans ces circonstances, il n'y avait qu'à attendre ; c'est ce que fit Fusien, qui ne se démontait pas pour si peu et n'était pas homme à perdre son courage et sa présence d'esprit dans les pires événements.

Il lui fallait, pour l'émouvoir, la forte impression qu'avaient produite sur lui Yaoula et sa beauté, mais en d'autres temps, jamais il n'avait abandonné son contrôle sur lui-même.

Il fouilla ses poches ; son revolver, ses papiers, tout avait disparu et cela lui donna à réfléchir.

Décidément, les bandits aux mains desquels il venait de tomber si stupidement n'étaient pas les premiers venus.

Cependant, l'écriture de Lemaire ? Car il n'y avait pas à dire, il l'avait formellement reconnue, ainsi que le signe de convention que celui-ci avait ajouté à sa signature et qui prouvait bien son identité.

Alors ? Pour l'instant, le jeune homme en était réduit aux hypothèses et c'étaient autant de questions dont la solution ne viendrait que plus tard.

Plus tard !

Un instant, rapide, le souvenir de Yaoula revint devant lui, fulgurant dans la nuit sombre, où il était enfermé ; puis, l'image de la jeune fille s'estompa, s'éteignit peu à peu.

A ce moment, Fusien sursauta. Le moteur de l'automobile, qui venait de l'entraîner, venait de s'arrêter subitement de tourner, la voiture stoppait.

Aussitôt, il se mit sur ses gardes, les poings en avant, prêt à bondir sur le premier individu, quel qu'il soit, qui se présenterait à lui.

Lentement, une des parois de la prison mobile s'abattit et Fusien sentit un petit courant d'air le frapper au visage.

Il attendit, mais personne ne vint. Cependant... Puisque la porte de la voiture était ouverte ?

Il s'engagea dans l'issue qui venait de s'ouvrir, fit quelques pas, éternua, et il lui sembla que le bruit résonnait comme sous une voûte, puis s'arrêta.

Comme à un signal, la lumière se fit autour de lui, il entendit le claquement d'une porte qui se refermait et parcourut du regard le lieu où il se trouvait : il se rendit compte qu'il était dans une pièce spacieuse, assez luxueusement meublée, très haute de plafond, et où, seules, de petites lueurs, soigneusement grillagées, devaient donner de la clarté durant le jour.

Pour le moment, un lustre électrique répandait sa lumière fraîche dans la salle, dont un des coins était garni d'un bureau, tandis que dans l'autre se dressait un lit confortable et bas.

— Ah ! mais que signifie tout cela ? s'exclama à haute voix Fusien, me voilà bel et bien prisonnier sans que je puisse encore m'en expliquer la raison.



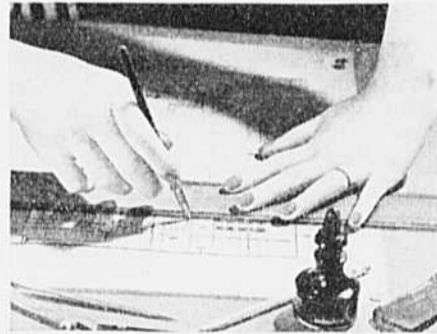
## ELLES SERVENT AUSSI L'AMOUR

.. ces mains de femmes au travail

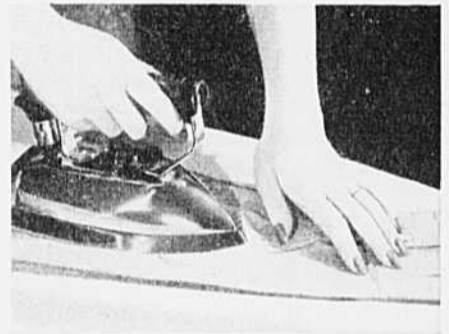
UN HOMME EST FIER si celle qu'il aime a les mains douces au toucher malgré son travail. Et c'est facile en se servant de la Lotion Jergens.

C'est donner aux mains des soins quasi-professionnels — mais d'une façon simple, rapide — et agréable.

Dites-vous gaiement en mettant la Lotion Jergens — "Je donne à mes mains 2 ingrédients qu'emploient bien des docteurs pour guérir une peau rêche, mal tenue, et la rendre plus jeune, plus lisse, plus douce." C'est très chic d'employer Jergens.



L'emploi d'encre de Chine à l'usine et un papier carbone épais veut dire des mains souvent à l'eau. La Lotion Jergens empêche la sécheresse, les mains rêches et gercées.



A la maison aussi, on travaille dur. Jergens protège l'aspect jeune et doux de vos mains. Elle leur donne cette moiteur lénitive si nécessaire pour embellir.



Nécessaire — parce que les lavages constants privent les mains de leur moiteur

naturelle. Jergens est si facile. Ne colle pas. La première application adoucit les gercures.



Faites reluire votre maison avec les vadrouilles profilées Glossy-Glo— et avec moins d'effort! Car ces nouvelles vadrouilles Glossy-Glo, à manche léger, ont de nombreuses caractéristiques pour alléger la tâche du ménage... surface de nettoyage amovible et lavable... têtes faciles à détacher...

adaptabilité totale. Pour faire reluire la maison et faciliter la tâche du ménage, employez une Glossy-Glo!

### ✓ Voyez ces caractéristiques!

- Le manche léger, nouveau genre, est profilé pour faciliter et alléger la tâche du ménage.
- La surface de nettoyage renouvelable est plus durable. Aptaible au nettoyage sous meubles bas... ne peut égratigner le plancher ni écorner les meubles.
- La tête facile à détacher est lavable. Attrayantes couleurs pastel.



**T.S. Simms and Co. Limited**

SAINT JOHN, N. B.

Fabricants de vadrouilles, brosses de ménage et pinceaux de haute qualité depuis plus de 75 ans.

Délibérément, il se dirigea vers une porte pratiquée dans le mur et tenta d'en tourner la fermeture. Celle-ci résista.

Comme un juron s'échappait des lèvres du jeune homme, une sorte de qu'chet, qu'il n'avait pas vu, tout près de la porte, s'ouvrit, comme s'il eût été automatique, et un repas froid apparut.

— C'est un peu fort, par exemple, dit Léon, qui se précipita par l'ouverture qui, déjà, s'était refermée.

« Ma foi, réfléchit-il, au bout d'un instant, le mieux que j'ai à faire, en attendant les événements, est de me restaurer et de dormir. Les gens qui m'ont séquestré n'en veulent pas à mon existence, sans quoi ils n'auraient point pris tant de précautions, et m'auraient déjà proprement zigouillé. La table est mise, profitons-en; après quoi, un petit somme ne me fera pas de mal; le voyage m'a creusé. »

Joignant les actes aux paroles, le prisonnier se mit en devoir de satisfaire sa fringale; après quoi, il s'étendit sur la couche, qui semblait l'attendre, et s'y endormit du sommeil de l'innocence.

## VIII

### UN REVENANT

**L**AS, les traits très poussiéreux, un homme arriva à la barrière de Saint-Cloud, s'arrêta un instant et hêla un taxi qui se trouvait en station non loin du poste d'octroi.

— A la Sûreté générale, ordonna-t-il au chauffeur, d'un ton tellement sec et impératif que celui-ci le regarda curieusement avant de se décider à obéir: le client ne lui disait rien qui vaille.

Enfin, la voiture démarra.

« Ouf! se dit à lui-même Léon Fusien, car c'était lui, ouf! c'est tout de même bon de reprendre contact avec la civilisation, encore que sous les aspects d'un vieux tacot et d'un chauffeur rébarbatif, elle ne soit pas spécialement attrayante. »

Il semblait au jeune homme qu'il sortait d'un cauchemar, ou qu'il entraînait en convalescence après une longue et très dangereuse maladie; il regardait anxieusement autour de lui les gens et les choses que dépassait sa voiture dans sa course rapide et il s'étonnait de reconnaître les rues de Paris qu'il avait presque complètement oubliées.

Trois semaines, il avait vécu, enfermé, privé de toute communication. Trois semaines qui lui avaient paru trois années!

Il ne s'expliquait pas encore son extraordinaire aventure et manifestait, malgré sa fatigue, une hâte fébrile de se trouver en face de ses chefs, qui pourraient peut-être lui donner la clef du mystère dont il avait été un des acteurs involontaires et la victime surtout.

Le taxi arrivait en ce moment à la Seine, qu'il franchit sur le pont de l'Alma pour s'engager sur le Cours-la-Reine, puis tourna les Champs-Élysées.

Comme tout ce spectacle de la grande ville paraissait beau et lointain à la fois au jeune homme!

Tout à coup, à ses yeux, l'obélisque se dressa devant lui, dans le clair soleil du matin.

L'obélisque! Yaoula, tous ces souvenirs revinrent en foule à la mémoire de l'inspecteur. A vrai dire, il avait pensé bien souvent à la jeune Tunisienne pendant sa captivité inexplicable et maintenant, après plus de trois semaines, il supposait bien que toutes traces de la jeune fille devaient être définitivement effacées, qu'il ne la retrouverait plus. Tout

son bonheur était brisé, tous ses espoirs détruits.

— Hé là! nous sommes arrivés!

Fusien sursauta, c'était son chauffeur qui, sans égard pour un client aussi purotin d'apparence, le rappelait à la réalité.

Le jeune homme descendit de la voiture, il n'avait pas un sou sur lui et dit au conducteur d'attendre, puis il pénétra sous le porche et grimpa tout droit au cabinet du secrétaire général, où il entra aussitôt.

Ce haut fonctionnaire, qui était assis à sa table de travail, à la vue de l'inspecteur, poussa un cri d'effroi et se leva si vivement que son siège fut précipité à terre.

— Bonjour, monsieur le secrétaire général, dit Léon, étonné de cet accueil.

— C'est... c'est vous, Fusien?

— Si c'est moi? mais bien sûr, monsieur, mais qu'y a-t-il, pourquoi me questionnez-vous ainsi?

— Mais alors, reprit l'autre, vous... vous n'êtes pas mort?

Cette fois, le jeune homme partit d'un franc éclat de rire. Que signifiait cette mauvaise plaisanterie? Son interlocuteur, cependant, se remettait peu à peu et reprenait son assurance.

— Excusez-moi, Fusien, dit-il au bout d'un instant, mais je n'y comprends plus rien. Tous, ici, nous vous croyions mort.

— Tout de même, vous ne m'avez pas enterré?

— Non, il est vrai, mais il y a trois semaines, tous les journaux ont raconté que vous vous étiez noyé dans la Marne. On a retrouvé sur la berge de la rivière votre chapeau et vos papiers... et, malgré les recherches, votre cadavre...

— Naturellement! monsieur le secrétaire général. Vous allez comprendre tout.

Et Fusien fit à son chef le récit des événements où il avait été précipité. L'autre n'en revenait pas.

— Pendant trois semaines, monsieur, trois semaines, je suis resté enfermé dans cette chambre, sans voir personne, sans rien entendre; matin et soir, une main inconnue m'apportait mes repas, je n'avais même pas la distraction d'un livre à lire.

« Un soir, c'était hier, pris d'une sorte de rage furieuse, je me précipite, comme je l'avais fait plusieurs fois, sur la porte de ma prison; à mon grand étonnement, la clenche tourne, le lourd vantail de bois s'ouvre et j'aperçois une cour complètement déserte, je m'y engage; personne, la maison que je quittais semblait inhabitée; j'appelai, pas de réponse, je sortis dans la campagne complètement sauvage, et je marchai jusqu'à ce que je rencontre un paysan, qui m'apprit que j'étais en Seine-et-Oise, non loin de Saint-Germain. Il fallait bien me rendre à l'évidence, ma captivité était finie. Mes geôliers, qui n'avaient plus besoin de moi, sans doute, me rendaient à la liberté. »

« Comme je ne tenais pas spécialement à attirer l'attention sur moi, et que, d'autre part, je n'avais pas un sou en poche, je décidai, malgré mon état de faiblesse, de revenir à Paris à pied et me voici! »

— Mon pauvre ami, dit le secrétaire général, par quelles angoisses n'avez-vous pas dû passer et comme je partage votre détresse. Si nous avions su!

— Hélas! monsieur, j'ai bien cherché tous les moyens de faire parvenir un avis quelconque au dehors, mais sans aucun résultat.

— Tout de même, il faudra aller perquisitionner dans cette maison où vous avez été retenu prisonnier.

— Inutile! j'ai bien regardé partout avant de partir, mes agresseurs n'ont laissé aucune trace.

« Ils avaient bien choisi l'endroit et je suis certain que cette villa est inhabitée depuis fort longtemps, le paysan que j'ai interrogé m'a affirmé n'en avoir jamais connu les occupants. »

— Mais enfin, une séquestration possible en plein vingtième siècle, Fusien! réfléchissez-y! c'est à peine admissible! Nous sommes en plein roman-feuilleton.

— Eh! oui, monsieur le secrétaire général; mais vous ferez comme moi, vous vous inclinerez devant l'évidence. Moi, à qui on voulait bien reconnaître un certain talent de policier, je me suis laissé rouler comme un bleu, comme le premier venu.

— Oui, et, pendant votre décès supposé, savez-vous, mon pauvre ami, que la bande des faux monnayeurs, sur la piste de laquelle je vous avais embarqué, a été découverte et arrêtée?

— Non, naturellement, je l'ignorais. Mais, comme cela, j'ai tout perdu! Et l'avancement que vous m'aviez fait espérer et la croix à laquelle j'étais en droit de pouvoir atteindre si je réussissais dans la mission que vous aviez bien voulu me fixer.

Le grand chef, en entendant ces paroles de son subordonné, qu'il estimait d'ailleurs au plus haut point, s'était levé de son siège, très ému, et tendait ses deux mains à l'inspecteur, par-dessus son bureau:

— Mon cher Fusien, mon brave ami, lui dit-il, d'une voix affectueuse, ne vous frappez pas, je vous en prie, une occasion de perdue, dix de retrouvées. Cette fois, vous avez joué de malheur; mais, la première occasion intéressante qui se présentera, je vous la réserve; comptez sur moi, comptez sur mon amitié.

— Merci, monsieur, merci encore.

— J'allais vous reparler de l'affaire de l'Obélisque. Naturellement, vous n'avez plus rien entendu à ce sujet?

Léon esquissa un geste vague, sans réponse.

— Comment, reprit le secrétaire général, vous auriez conservé quelque espoir?

— Sait-on jamais? Pendant ma captivité, j'ai eu le temps de réfléchir à tout cela, et, malgré tout, je ne veux pas perdre confiance dans l'avenir.

— Tous mes vœux vous accompagnent, mon ami, et, quoi qu'il arrive, vous pourrez compter sur moi.

## IX

### AU MOULIN ROUGE

**C'**EST À CE MOMENT, c'est-à-dire après la captivité inespérée de Fusien, dans les semaines qui suivirent son retour à Paris qui s'amuse, que les revues et les journaux commencèrent à citer et à vanter la grâce et les succès d'une nouvelle étoile exotique qui scintillait sur les planches du Moulin Rouge, dans la tradition des Joséphine Baker, Raquel Meller, Argentina et de tant d'autres.

Partout, sur tous les murs, dans tous les magazines, dans toutes les devantures, le portrait de Fatma, la danseuse, devint bien vite familier aux Parisiens qui se pressaient au grand music-hall de la place Blanche pour y applaudir la « star » en vogue.

Fusien, qui, comme tout le monde, avait vu les affiches, fut, malgré lui, frappé par la ressemblance vague, mais certaine cependant, des traits de la danseuse avec ceux de la femme à laquelle il pensait toujours.

Tout d'abord, il avait haussé les épaules à l'idée seule qu'il pût y avoir la moindre analogie entre Yaoula, la fine, l'élégante Tunisienne aux yeux de pervenche, et cette danseuse, une fille quelconque, qui exhibait ses charmes sur les planches. Allons donc ! mais ces images, ces photographies, tout cela c'était truqué, et, seul, le hasard était la cause de cette ressemblance.

D'autre part, depuis qu'il avait repris son activité policière, l'enquête sur l'affaire de l'Obélisque stagnait toujours. L'inspecteur avait gardé chez lui, comme un fétiche, comme un talisman qui peut-être, un jour, lui porterait bonheur, le petit soulier de satin qu'il avait trouvé sur le parvis de la Madeleine. L'avait-elle seulement porté ? Était-ce le sien ? Le jeune homme ne voulait pas admettre le contraire, et, pour lui, le sort de Yaoula était intimement mêlé à celui de l'officier tunisien, encore qu'il fût bien certain que si le tendre objet de ses pensées avait dû suivre ce sinistre individu, ce ne pouvait être que sous l'effet de la menace et de la contrainte.

Un après-midi que, pour la dixième fois depuis le retour de sa séquestration, il faisait le chemin de l'hôtel Crillon à la Madeleine, en essayant de reconstituer dans sa mémoire les phases du drame, en passant à la hauteur de la rue Saint-Honoré, il se sentit frapper sur l'épaule. Il se retourna vivement.

— Tiens ! Fusien. En promenade, alors, vieux camarade ?

C'était un de ses bons amis de régiment, lieutenant au front en même temps que lui, journaliste, attaché à une grande feuille d'informations du soir et qu'il n'avait pas vu depuis l'armistice :

— Par exemple ! Dufieux ! En voilà une rencontre !

Les deux amis, heureux de se retrouver, s'étreignirent cordialement et le reporter entraîna son copain vers la terrasse de Weber. Là, assis devant un apéritif de marque, ils échangèrent leurs souvenirs depuis l'époque de leur séparation et Fusien en vint naturellement à conter ses derniers exploits et son aventure de Bécon-les-Bruyères, surtout ses déceptions.

— Allons ! allons ! mon cher vieux, ne te démonte pas, que diable ! lui dit son camarade, et, tu sais, si je peux t'être utile...

— Merci, merci, mon bon Jacques ; mais, tu sais que, dans la police, l'ennemi, c'est le journaliste !

— Hélas ! Pourtant, plus d'un de nous en remontrerait à vos limiers, exception faite pour toi, bien entendu.

— Ne te moque pas, je t'en prie ! Pour l'instant, l'as est en échec.

— Eclipse passagère, *cheer up!* vieux boy, comme disait ce phénomène de major anglais de liaison à notre brigade, tu te souviens, dis ?

— Si je me le rappelle !

— Eh bien ! dans ce cas, je ne te quitte plus, nous ferons un bon dîner, et, ce soir, je t'emmène au Moulin Rouge. J'ai une loge que m'a offerte mon patron, nous irons applaudir Fatma ; la connais-tu ?

L'inspecteur hésita un instant. Allait-il avouer à son camarade les idées qu'avait évoquées dans son cerveau le portrait de la danseuse ? Il se jugea ridicule et se retint.

— Ma foi, volontiers, et cette distraction me changera les idées.

— Bravo ! dans ce cas, retourne chez toi, passe un smoking et viens me retrouver chez Larue, j'y serai à sept heures et demie.

Le programme fixé par Dufieux s'exécuta point par point et c'est dans un état de bien-être fort agréa-

ble, causé par un bon repas et des crûs généreux que les deux camarades, le journaliste et l'inspecteur, se dirigèrent à pied vers le grand music-hall de Montmartre, dont ils apercevaient de loin l'enseigne lumineuse.

Sans rien vouloir en laisser paraître, Fusien était un peu nerveux et se gourmandait intérieurement, il cherchait à calmer son excitation qui avait échappé à son ami, perdu dans les nuages d'un bon cigare de choix.

Ils pénétrèrent dans l'immense salle au moment où l'orchestre, pour la dixième fois peut-être, reprenait la scie de *Valencia*, que tous les spectateurs applaudissaient à tout rompre, et accompagnaient en chœur au refrain.

Un instant, l'inspecteur fut comme abasourdi par cette débauche de sons, de lumière, de couleurs, et, comme à travers un brouillard, il aperçut sur la vaste scène tout un peloton de girls qui évoluaient. Il sentit qu'on le saisissait par le bras. C'était Dufieux.

— Eh bien ! mon vieux, lui dit celui-ci, vas-tu rester-là indéfiniment ? Viens, notre loge nous attend.

— Et où ça ?

— Une avant-scène, la première à gauche, nous serons tout près des artistes.

Le jeune homme se laissa emmener en silence et installer dans le confortable fauteuil qui lui était réservé.

La revue à grand spectacle se continuait suivant le programme prévu. A un certain moment, toute une théorie de jeunes hommes d'équipe, aux frais minois, bruns ou blonds, court vêtus, traversa la scène, chacun d'eux poussant devant soi un chariot de carton surmonté d'une énorme malle qui portait en gros caractères le nom tant attendu :

#### FATMA

Toute la salle éclata en applaudissements répétés, l'orchestre entama une symphonie orientalo-américaine, qui tenait le milieu entre la danse du ventre et le tango, et le rideau se leva sur un décor des *Mille et une Nuits*.

Sous une arcade qui semblait de cristal, inondé des rayons des projecteurs, un homme, un Turc paraissait dormir. Tout autour de lui, dans des vasques, des jets d'eau égrenaient leurs perles. Un roulement de tambour, d'harmonie, gronda et, frémissante, applaudie de toute la salle, Fatma la danseuse apparut en scène.

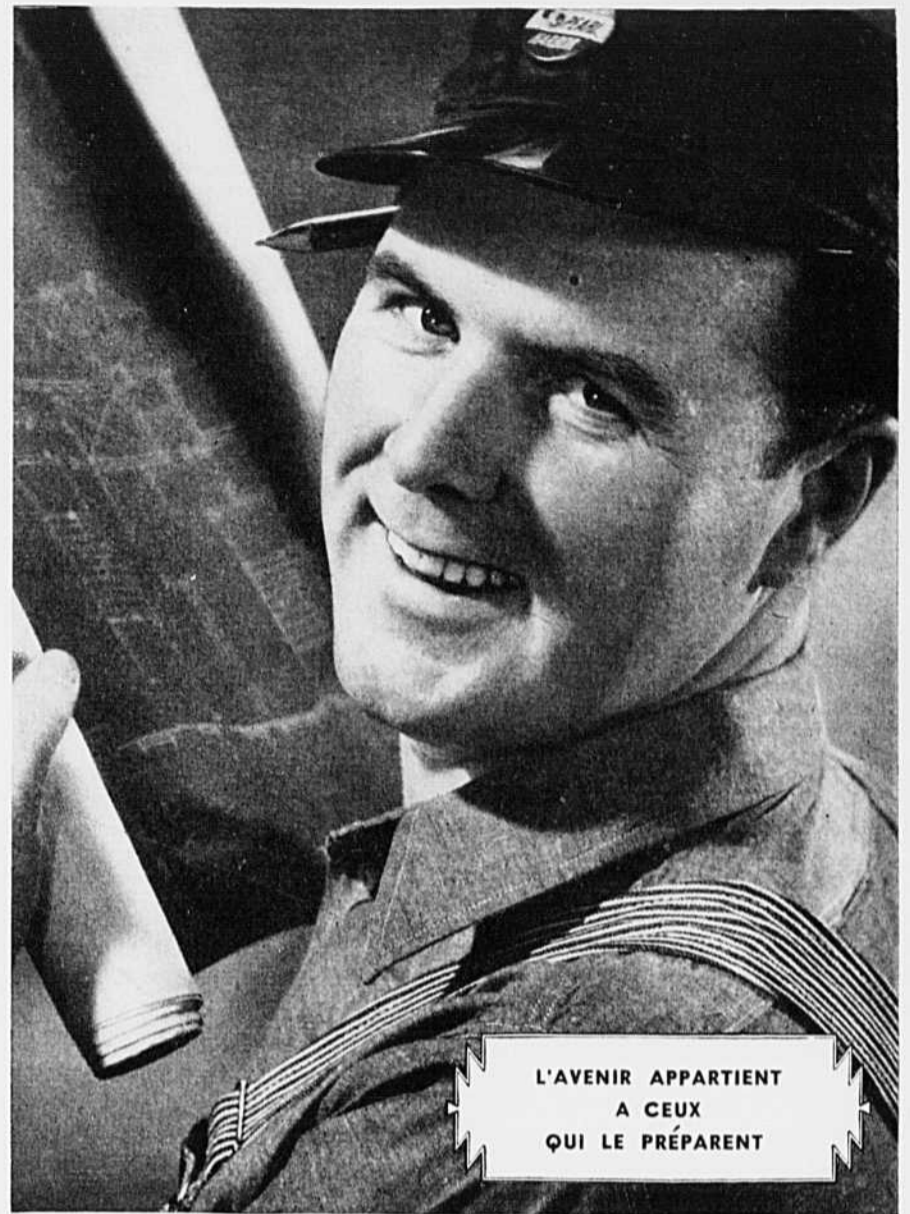
#### X

#### HAUT LES MAINS !

ELLE S'AVANÇAIT d'un pas ondulant, un sourire stylisé sur les lèvres, et exécutant une danse rythmée au son d'un orchestre qui jouait en sourdine. Manifestement, la scène évoquait une vision d'Orient, l'entrée de l'esclave favorite dans l'appartement du maître, pendant son sommeil.

Fusien écarquilla les yeux, le cœur battant ; pourquoi cette femme produisait-elle sur lui une si violente impression ? D'un geste nerveux, il remua son fauteuil et ce bruit attira sur lui les regards de la salle sous lesquels il se sentit rougir de confusion.

Certes, la danseuse, vêtue à l'orientale, couverte de perles, de bijoux, de clinquants qui chatoyaient au soleil des projecteurs, avait bien la taille de Yaoula, mais rien dans son allure ne rappelait la jeune Tunisienne, et puis la fille du docteur était brune, noire plutôt : un diadème de sombres cheveux couronnait son front, tandis que Fatma était blonde, d'un blond couleur de blé mûr, et puis, et puis... ce n'était pas possible, la



L'AVENIR APPARTIENT  
A CEUX  
QUI LE PRÉPARENT

## “J'obtiens une satisfaction qui me vaut un million de dollars... pour \$9 par mois !”

IL M'A DIT que je créerais un fonds de plusieurs milliers de dollars pour la famille — beaucoup plus que je pourrais épargner durant des années. Il m'a dit qu'avec mon assurance-vie, il serait possible à ma femme d'entretenir une maison pour nos enfants qui grandissent.

Il m'a dit que le fonds de sécurité que ma police d'assurance accumule continuerait de s'accroître en importance, d'année en année.

En bref, il m'a dit : “L'avenir appartient à ceux qui le préparent !”

Mais mon agent de la Prudential ne m'a pas dit — comment le pouvait-il ? — quelle merveilleuse sensation j'éprouverais en moi-même, sachant que ce que je venais de faire était pour le plus grand bien de ma famille. C'est, pour moi, une satisfaction absolue de savoir que, même n'étant plus là, ma famille est engagée sur une voie sûre vers un avenir de tout repos.

#### Et votre famille, quel avenir a-t-elle ?

C'est l'affaire de la Prudential de vous orienter vers un programme d'assurance-vie sagement étudié, de vous organiser un avenir plus sûr, à vous-même et à votre famille.

Car, aujourd'hui, comme ce le fut toujours depuis 1875, l'entreprise de la Prudential ne marche qu'avec l'avenir. Un représentant sympathique de la Prudential est à vos ordres pour vous aider à découvrir, tout comme le constatent actuellement 8,000,000 de familles, grâce à leur participation à la Prudential Life Insurance, cette vérité fondamentale que “L'avenir appartient à ceux qui le préparent.”

# The PRUDENTIAL

INSURANCE COMPANY OF AMERICA  
SIEGE SOCIAL, NEWARK, NEW-JERSEY

SUCCESSALES

DANS TOUTES LES GRANDES VILLES DU CANADA





## GARDEZ VOTRE BIG BEN!

Il est impossible d'exagérer l'importance de garder votre Big Ben! Car, jusqu'à nouvel ordre, nous ne fabriquerons plus de Big Ben ni autres Westclox. Nos facilités de production et l'habileté de nos artisans sont consacrées au travail de guerre. La Victoire n'attendra pas la nation en retard.



**La VICTOIRE  
N'ATTENDRA PAS LA  
NATION EN RETARD**

# BIG BEN

*Maintient L'Heure au Canada*

## WESTCLOX

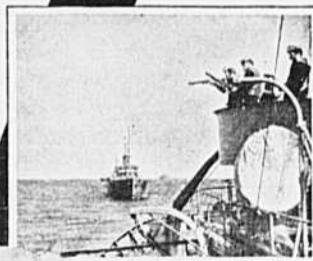
WESTERN CLOCK COMPANY LIMITED, PETERBOROUGH, ONT.

# CORVETTE

## CIGARETTES DE QUALITÉ



**CORVETTES  
DU CANADA**



**Plus d'agrément  
par cigarette**

**Plus de cigarettes  
par paquet**



Carreras Ltd., Londres, (Fondée 1788) 150 Ans de Réputation pour Qualité

jeune fille réservée, timide, qu'il avait connue, n'avait pu devenir en quelques semaines la danseuse à l'air débouché qu'il avait devant lui.

D'un pas glissant et léger, Fatma courut jusqu'à la couche du dormeur et se prosterna devant lui, sans qu'il interrompît son sommeil; puis, simulant une crainte imaginaire à un mouvement du bras qu'il avait fait, elle se recula vivement jusqu'au bord de la scène et vint s'arrêter, gracieuse, tout près de la loge qu'occupaient les deux amis, se présentant ainsi à eux de profil.

Fusien avait blêmi; ce nez délicat, ces lèvres, malgré le fard, il les reconnaissait. Il n'y avait pas de doute possible. Malgré sa volonté tendue pour ne rien laisser paraître de son émotion, il murmura :

— Yaoula!

Si bas qu'il eut parlé, la danseuse l'avait entendu, car ses épaules tressaillèrent.

Cette fois, il n'y tint plus.

— C'est elle! cria-t-il à Dufieux, indifférent à tout ce qui se passait autour de lui. C'est elle! te dis-je. Viens!

Et, saisissant, dans l'étau d'acier de ses doigts, le bras de son camarade, il l'entraîna sur la scène en sautant par-dessus le bord de la loge, tandis que, dans la salle, un tumulte indescriptible s'élevait.

— Haut les mains! hurla le policier en se lançant près du dormeur, qui, d'étonnement, s'était assis sur sa couche, auprès de laquelle Fatma s'était réfugiée.

XI

LE MYSTÈRE EN PLEINE LUMIÈRE

**A**LLONS! MESRIR, parlez vite, avouez tout, vous aggravez votre cas, en gardant un silence qui peut laisser le champ libre à toutes les suppositions.

Écroulé sur un sofa, dans un coin de la somptueuse loge qu'il occupait, l'homme, encore dans son costume d'Oriental de pacotille, se taisait, le menton dans la main, l'œil obstinément fixé sur un point du tapis de haute laine qui couvrait le sol de l'appartement. Sur un fauteuil, à l'autre bout de la pièce, une forme blanche entourée de voiles, s'agitait toute secouée de sanglots convulsifs.

Fusien, qui avait conservé son revolver à la main, essayait toujours de tirer un mot de l'homme qu'il venait d'arrêter. Avant de l'emmener quai des Orfèvres, tout au moins aurait-il voulu lui arracher un aveu.

Pendant ce temps, Dufieux, sur un coin de table, prenait quelques notes rapides pour l'article sensationnel qu'il allait rédiger : « Le scandale du Moulin Rouge. »

Le jeune homme revoyait toute la scène dont il venait de vivre avec intensité les quelques instants tragiques. Il avait encore dans l'oreille le cri, plutôt le hurlement de l'inspecteur : « Haut les mains! », quand il l'avait entraîné à sa suite avec une force irrésistible sur l'immense plateau du music-hall. Quel spectacle pour le public, qui avait d'abord cru que cette intervention faisait partie du programme. Mais il lui fallut bien vite déchanter, quand le dormeur, qui n'était autre que Mesrir pacha, tenta de fuir devant le revolver menaçant de Fusien, et la danseuse Fatma, en réalité Yaoula, s'évanouit dans les bras d'un machiniste. Puis le régisseur était survenu, on avait baissé le rideau de fer; l'orchestre, pour dédommager les spectateurs, avait égrené tout le chapelet des scies à la mode, et l'inspecteur, se prévalant de sa qualité, avait réquisitionné le poste de garde au théâtre et avait

fait conduire le Tunisien et la jeune fille dans leur loge pour les y interroger.

Il venait de retrouver, presque miraculeusement, celui qu'il recherchait et avait fait rechercher non seulement dans Paris, mais par toute la France. En même temps qu'il éprouvait une grande satisfaction de tenir enfin la solution d'un problème après laquelle il s'acharnait depuis si long temps, et où il avait risqué sa vie, il ressentait une peine profonde, intime, d'avoir acquis la conviction que Yaoula, qu'il portait si haut dans son cœur et dans son estime, pouvait être la complice d'un individu taré comme Mesrir. Car, malgré le mutisme obstiné de celui-ci, il ne doutait pas un instant de sa culpabilité dans toute l'histoire qualifiée par l'opinion publique : « Affaire de l'Obélisque ». Restait à connaître seulement les mobiles qui avaient pu pousser le major à agir, à s'attaquer au pacifique monument, symbole de l'époque de la monarchie bourgeoise, à assassiner le docteur Adib pacha et à s'enfuir avec sa fille.

Quelque répugnance qu'il en eût à avoir, Fusien, que le temps pressait et qui comprenait qu'il ne tirerait rien de Mesrir, se retourna alors vers Yaoula. Celle-ci, maintenant, ne pleurait plus. D'un œil sec, elle considérait le policier et sa prunelle verte sombre semblait lancer des éclairs.

« Elle doit me détester, » se dit Léon, qui la considéra un instant avant de la questionner.

— Mademoiselle, lui demanda-t-il enfin, d'une voix presque hésitante et timide, je ne peux vous laisser ignorer les graves présomptions qui pèsent sur vous.

— Sur moi! interrompit la jeune fille, qui se leva. Et pourquoi, je vous prie?

— Mon Dieu! le fait de vous trouver en compagnie de cet homme.

— Ah!...

Yaoula poussa un cri, et ce fut tout, elle s'éroula sur le parquet de la loge, tandis que Fusien et Dufieux se précipitaient pour la soutenir. Mesrir, comme indifférent, n'avait pas bougé. Il n'arrive que ce qu'il est écrit et le musulman fataliste ne se départissait pas de son calme.

Pendant ce temps, la jeune fille revenait peu à peu à la vie, et quand elle reprit ses sens, son premier mot à l'égard de Fusien, dont elle aperçut le fin visage tout anxieux au-dessus du sien :

— Pardon! oh! pardon!

— Remettez-vous, mademoiselle, il ne vous sera fait aucun mal.

— Je le sais, je le sais. Et je vous dirai tout. Cet homme, et elle désignait du menton Mesrir, toujours impassible, m'a fait trop souffrir et m'a trop humiliée. Ah! si vous saviez! Mais vous le saurez, je le veux, je veux venger mon père et mon honneur.

L'inspecteur et son ami laissaient couler ce flot de paroles devant que la confession allait être complète.

— Pour parler, reprit Yaoula, je veux être seule avec vous qui me défendez. Qu'on l'emmène, j'aurais trop peur en sa présence.

En ce moment, en effet, Mesrir fixait la jeune fille avec de véritables yeux d'hypnotiseur.

— Non, non, s'écria-t-elle, je ne veux plus le voir.

Le Tunisien avait fait un mouvement que Fusien arrêta aussitôt en braquant sur lui son revolver.

— Appelle les agents, dit-il simplement à son ami.

Dufieux s'exécuta et ouvrit la porte du couloir. Deux solides gail-  
(Lire la suite page 33)

# Toilettes de Pâques

Le temps de Pâques est l'époque idéale de l'année pour porter les créations nouvelles de chapeaux. Cette année comme par le passé, Hollywood nous fait des suggestions qui ne manqueront sûrement pas d'intéresser nos lectrices. On constatera, en même temps, une grande richesse d'invention, une surprenante et ravissante simplicité de moyens.



Un chapeau de paille est toujours dans le ton lorsqu'arrive le temps de Pâques. Ici, la délicieuse Julie Bishop qui nous ravit d'une création si remarquable à la fois par sa simplicité et son originalité. Remarquez la bande tissée également de paille, mais blanche, faisant un joyeux contraste sur le fond de paille d'un beau noir luisant. Le tout auréolé d'un voile noir tacheté de petits pois blancs.



Cette coiffure bordée tout le tour d'un gros rouleau circulaire confectionné d'un tissu noir, soyeux et luisant ne manque pas de produire un délicieux effet de chic et de bon goût. Une voilette, de couleur également noire, partant du centre de la calotte sur le côté droit, vers l'arrière, complète une séduisante impression de jeunesse et de beauté. Cette création est portée par Dolores Moran de Warner Bros. — Ci-contre, une forme à calotte élevée et gentiment ornée de motifs floraux, délicieusement agrémentée d'un voile ample léger et transparent, suggestion d'Anna Neagle de RKO Radio. Deux coiffures qui nous rappellent que le souci de l'élégance ne disparaît pas en temps de guerre.





# romanesque

Chronique  
documentaire

Par LOUIS ROLAND

**C**'EST une toute petite île ; elle n'a que quatre-vingts milles carrés de superficie et n'occuperait qu'une faible partie de l'île de Montréal, mais c'est une île riche en beauté comme en souvenirs où toute la végétation des tropiques semble s'être donnée rendez-vous.

Il y pousse à profusion cocotiers, palmiers, acajous, camphriers, lataniers, choux palmistes, arbres à pain, citronniers, aloès, grenadiers, bananiers, etc. Des fleurs multicolores embaument toute l'île et celle-ci, dans sa féérique ceinture de corail, pourrait revendiquer le titre de paradis terrestre.

Ce séjour aimable et pittoresque se nomme, depuis trente-cinq ans seulement l'île Maurice ; auparavant, son nom était l'île de France, et c'est dans ce pays de rêve que Bernardin de Saint-Pierre a fait évoluer les deux héros de son roman *Paul et Virginie*.

Ce petit coin de terre, perdu dans l'immensité de l'océan Indien, fut découvert en 1505 par les Portugais, occupé ensuite par les Hollandais, colonisé par la Compagnie française des Indes, enfin pris en 1810 par les Anglais qui se heurtèrent à une résistance opiniâtre qui avait de quoi surprendre, vu le peu d'importance de la garnison locale.

Napoléon, qui connaissait la valeur des mots et celle des hommes, dit que ce fut la plus belle capitulation du monde, et ceci ne fut pas dit dans un sens ironique, mais en témoignage de l'héroïsme des défenseurs.

L'île de France — ou plutôt l'île Maurice, comme on la nomme aujourd'hui — eut, au début, une population de race blanche de soixante-quinze mille âmes, à laquelle s'ajoutaient environ trois cent mille nègres, hindous, mongols et arabes ; c'est toujours la race blanche et, pour préciser, la française qui a dominé les autres.

Déjà, en 1878, lady Barker, femme du gouverneur anglais, écrivait : « Une chose dont je ne pense pas que vous vous fassiez une idée en Angleterre, c'est combien ce pays est complètement français ; c'est une surprise pour la plupart des nouveaux venus, de voir combien tout est français ici. Vous vous en apercevez facilement, surtout par les manières gracieuses et courtoises du peuple de tous rangs et de toutes classes. Vous n'entendez jamais parler anglais que parmi quelques fonctionnaires et la connaissance du français est ici la première nécessité de la vie. »

De fait, tout fonctionnaire anglais qui arrive là-bas, se « francise » par la force des choses, il lui faut apprendre le français s'il veut se faire comprendre, et ceci pourrait nous suggérer quelques réflexions d'un ordre tout différent au Canada où de jeunes snobs qui croient se rendre intéressants s'évertuent à mâcher en public la douzaine de mots anglais constituant leur répertoire pour se faire admirer.

Les Mauriciens ne parlant que le français, même s'ils savent l'anglais, sont quelque peu traités en étrangers dans les autres possessions britanniques ; cela les laisse indifférents et fortifie plutôt leur désir de se retrouver un jour sous la tutelle de la France, bien que l'administration anglaise soit d'une bienveillance toute spéciale à leur égard.

Ils méritent d'ailleurs amplement cette bienveillance, et en ont donné la preuve lors de la première guerre mondiale ; plus de cinq cents hommes se sont alors enrôlés dans l'armée anglaise ; il est vrai qu'un nombre à peu près égal s'est enrôlé dans l'armée française mais, au fond, cela revenait au même puisque c'était pour combattre le même ennemi.

Ceux qui avaient préféré l'armée française y avaient eu quelque mérite, car la paye y était beaucoup moins forte, et les chances de monter en grade infiniment moins grandes. Mais, pour eux, la France était toujours « leur » France. L'armistice y fut fêté dignement dès que la nouvelle en parvint, c'est-à-dire le 12 novembre. La *Marseillaise* retentit dans toute l'île et le consulat français fut l'objet de grandes démonstrations patriotiques.

Le premier janvier suivant, un banquet fut donné en l'Hôtel-de-Ville de Port-Louis en l'honneur de la France victorieuse où l'on pou-

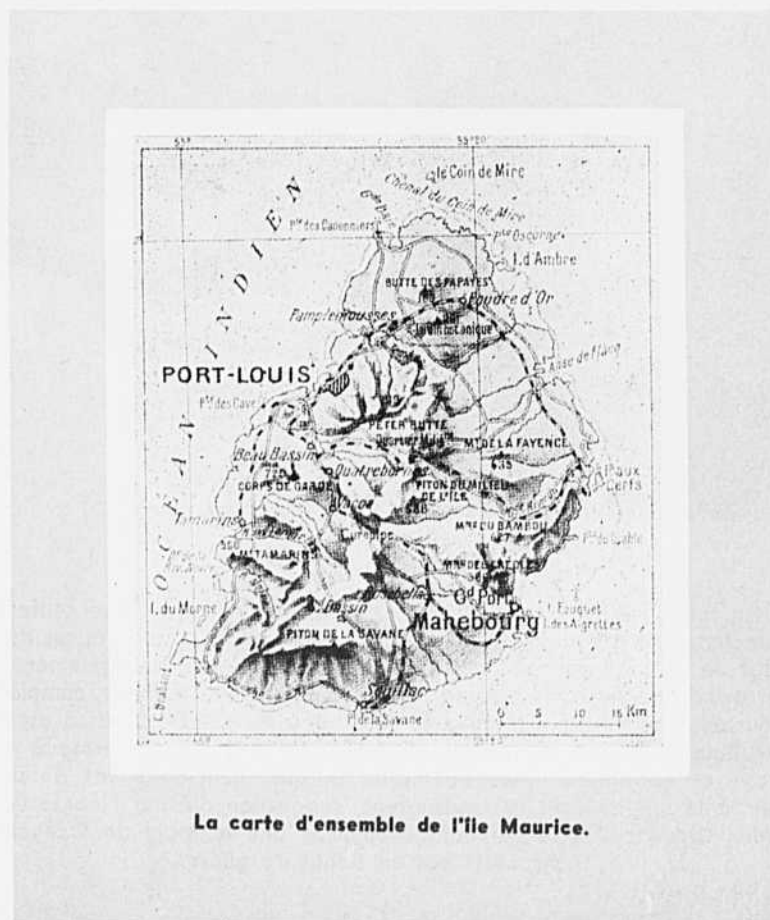
vait admirer le magnifique groupe en marbre de *Paul et Virginie*, œuvre de l'artiste mauricien Prosper d'Epinay, lequel groupe était drapé dans un grand drapeau tricolore. Beaux souvenirs qu'on a certainement rappelés, là-bas, en termes émus, à l'occasion des épreuves des présentes années !

Les Mauriciens souhaitent ardemment redevenir français ; ils ont fait, en ce sens, plusieurs pétitions dont la dernière en date, je crois, fut présentée à Lloyd George et à Clémenceau après l'autre guerre mondiale. Cette désannexion ne serait d'ailleurs pas une séparation en mauvais termes, loin de là, car l'Angleterre, je l'ai dit, fut toujours extrêmement bienveillante pour les Mauriciens. D'autre part, cette île n'a plus, pour les Anglais, la même signification stratégique qu'avant l'ouverture du canal de Suez, et son abandon ne serait réellement pas une perte pour eux.

Il semble, puisqu'il a été dit et répété, que les plus petites nations devront avoir le droit de disposer d'elles-mêmes après la présente guerre, que le sort de l'île Maurice soit décidé par les intéressés, quelque soit leur choix.

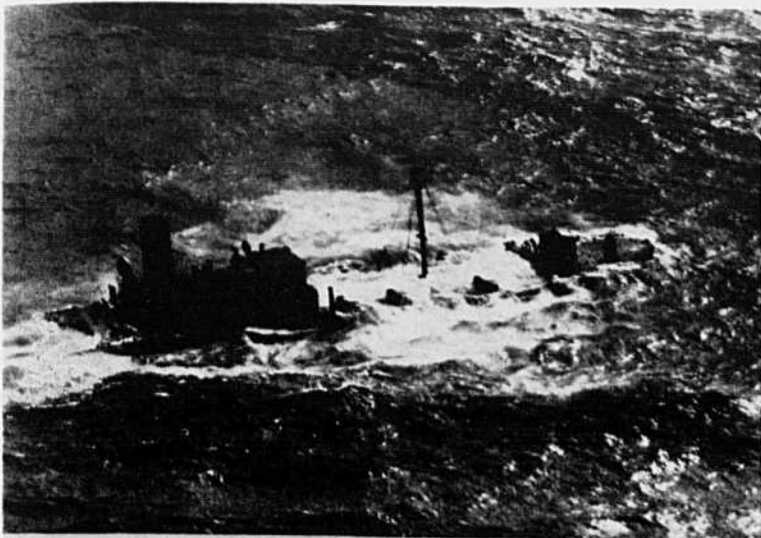
Si les choses doivent se passer ainsi, un jour, pourquoi les Mauriciens ne choisiraient-ils pas leur totale indépendance ? C'est un petit, tout petit pays, mais la république de Saint-Marin et quelques autres pays minuscules sont plus petits encore, ce qui ne les empêche nullement de vivre heureux.

C'est même peut-être ce qui les y aide.

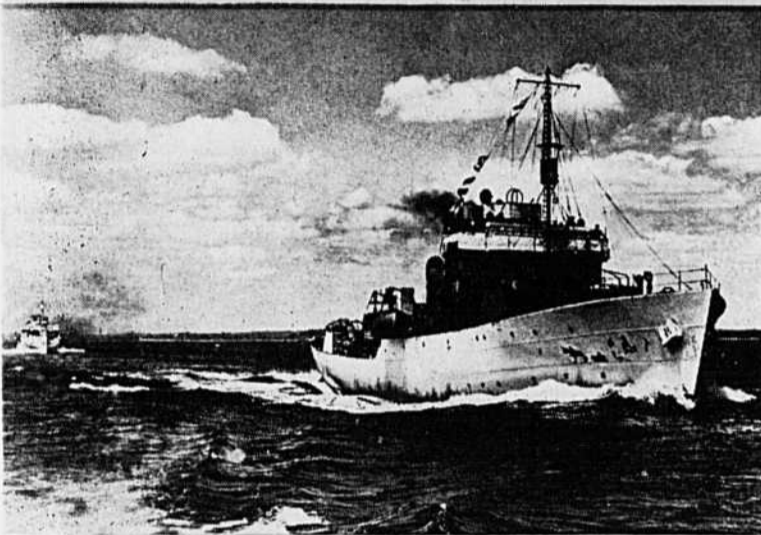


La carte d'ensemble de l'île Maurice.

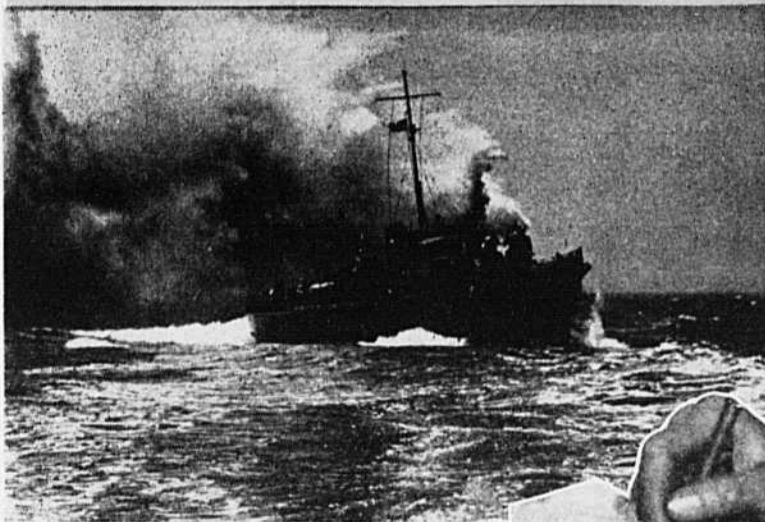
# La guerre



Cargo allié, à peine visible au-dessus des flots, reposant sur les hauts-fonds de l'île de Sable où il s'est échoué durant une tempête. Dix hommes de l'équipage ont péri.



Un nouveau modèle de corvette en usage dans la marine royale du Canada qui est sorti cette année des chantiers maritimes. Sa principale caractéristique est un gaillard d'avant qui se prolonge jusqu'au milieu du vaisseau.



Pour la chasse aux sous-marins dans les eaux intérieures et près des côtes, on se sert maintenant de petits vaisseaux rapides de la classe "Fairmile". Ces embarcations sont actionnées par de puissants moteurs à essence, et porteurs de charges de fond. — Ci-contre, Jacques Chevalier de Montréal, sans-filiste à bord d'un navire de guerre.

**A** DEUX ou trois reprises, Frank Knox, le secrétaire de la marine américaine mettait, récemment, la population de son pays en garde contre un optimisme exagéré, optimisme suscité par les éclatantes victoires remportées sur divers fronts par les Alliés.

Il faut bien retenir que l'Allemand, en raison même de ses derniers échecs, est déterminé, plus que jamais, à poursuivre sa guerre sous-marine. Malgré que l'aviation des nations unies bombarde sans répit les chantiers maritimes ainsi que les usines de moteurs Diesel du IIIème Reich, en dépit du fait que cette même aviation sème une dévastation systématique sur les principales bases nazies en France occupée, il n'en demeure pas moins que les requins d'acier sont toujours à l'affût, prêts à s'attaquer au premier cargo qui se présente, quand ce n'est pas un convoi tout entier.

Ceci ne veut pas dire qu'il faut être pessimiste, car la bataille de l'Atlantique se poursuit toujours, et plus souvent, à notre avantage. Les chantiers maritimes de l'Amérique du Nord produisent à un rythme toujours accéléré afin de pouvoir combler les pertes. L'aurore de la victoire se lève lentement sur nous, mais n'ayons de cesse dans notre ardeur que lorsque le soleil de la Victoire sera à son zénith.

(Photos Information Navale)



# Chacun sa bécane

**A** MOINS d'en avoir un strict besoin pour l'exercice de son travail, l'automobile est devenue maintenant une chose tout à fait prohibitive pour le commun des mortels. Il ne suffit d'ailleurs que de se rappeler les récentes restrictions concernant l'achat de l'essence, le renouvellement des pneus et des pièces de rechange pour se faire à l'idée que les longues randonnées de plaisance ne sont plus qu'à l'état de souvenir, du moins, pour la durée de la guerre.

Mais, fort heureusement, à l'approche des beaux jours, il y a la bicyclette sur laquelle on peut compter pour faire d'agréables excursions à la campagne en fin de semaine ou même pour se rendre à son travail tous les jours.

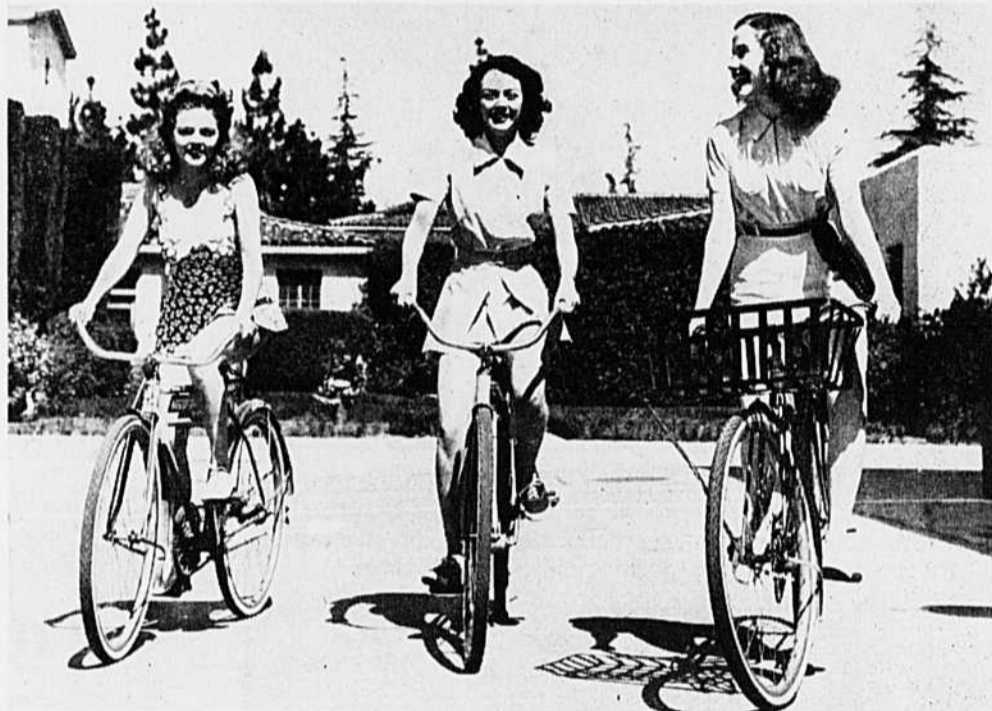
On peut encore, paraît-il, se procurer des bécane. Sans doute, le nombre dont on dispose encore dans les magasins est forcément limité, mais, supposant que le cyclisme prenne un essor prodigieux — ce qui est fort possible — ceux qui n'ont pas eu la prudence d'acheter une bécane, alors qu'il était encore possible de le faire, peuvent toujours compter sur la location, car il y a des bicyclettes de louage dans presque toutes les villes.

A ceux qui ne se sont jamais livré à ce sport et qui pourraient appréhender un fiasco dans leur tentative, l'auteur de ces lignes, qui a une certaine expérience en la matière, recommande plutôt le louage au début. Si l'expérience s'avère satisfaisante, il sera toujours temps de faire l'achat.

Mais il ne faut pas se faire d'un grain de sable une montagne. L'apprentissage du cyclisme n'est pas chose si ardue comme nombre de profanes le croient. Tout ce qu'il faut, c'est de la patience et de l'audace mesurée. Le reste vient par surcroît. Ce que le premier gamin venu peut faire, le monsieur ou la dame qui n'a plus sa souplesse d'autrefois ou qui est même un tantinet obèse, peut le faire également.

Pensons aux beaux jours d'été, et réfléchissons sur l'agrément qu'il y aurait de faire une randonnée à travers la campagne fleurie, cela achèvera de vous convaincre du rôle utile de la bécane en temps de guerre.

Hollywood va de l'avant dans le cyclisme. Ci-dessus à droite, RONALD REAGAN; ci-contre, les trois grâces en bécane: LORRAINE GETTMAN, — JUANITA STARK et JOYCE REYNOLDS. Ci-dessous, de gauche à droite: HUMPHREY BOGART, RAYMOND MASSEY et BETH DRAKE, tous des adeptes de la bicyclette.





### QUAND VOUS ARRIVEZ

Arrivez-vous quand vos hôtes ne sont pas encore levés ?  
 Si vous êtes invité pour plusieurs jours, venez-vous sans linge de rechange en vous disant qu'on en trouvera bien pour vous ?  
 Pour une visite de fin de semaine, apportez-vous, au contraire, du bagage comme pour six mois ?  
 Amenez-vous également votre chien, votre chat et votre canari ?  
 Passez-vous toute la maison à l'inspection pour vous choisir une chambre avant qu'on vous en désigne une ?  
 Si on vous attendait seul, faites-vous une entrée triomphale avec toute votre famille comme en pays conquis ?  
 Faites-vous, dès l'arrivée, cette réflexion pleine de tact : « Tiens ! je pensais que c'était mieux que ça, chez vous ! »

### DANS VOTRE CHAMBRE

Eparpillez-vous tous vos vêtements et bougez-vous les meubles de place, comme si un ouragan avait passé par là ?  
 Avant de vous coucher, roulez-vous le dessus de lit en boule pour le jeter ensuite dans un coin ?  
 Eclaboussez-vous le plancher et les meubles de blanc à chaussures, ou transformez-vous votre chambre en une véritable poubelle ?  
 Le matin, faites-vous de la culture physique de chambre avec un tel bruit que vous réveillez toute la maison ?

### VOTRE ATTITUDE GENERALE

Quand votre hôte vous demande si vous avez bien dormi, lui répondez-vous que les courants d'air ou la dureté du lit vous ont tenu éveillé la plus grande partie de la nuit ?  
 Le matin, sautez-vous sur le journal comme sur une proie, et le lisez-vous jusqu'à la dernière annonce sans penser que les autres voudraient bien le lire aussi ?  
 En furetant partout, découvrez-vous une chambre à débarras et faites-vous des réflexions drôlatiques sur tout ce qu'elle contient ?  
 Frottez-vous des allumettes sur les tables ou sur les meubles, ce qui les raye dans tous les sens ?  
 Jonglez-vous avec tous les bibelots qui vous tombent sous la main, au risque de les casser ?  
 Secouez-vous la cendre de votre cigarette dans les pots de fleurs, sur les tapis, bref un peu partout, sauf dans le cendrier ?  
 Claquez-vous les portes, ou prenez-vous un malin plaisir à toujours pincer la queue du chat dedans ?

### AU COURS DE REPAS

Racontez-vous des histoires de mauvais goût qui risquent de couper l'appétit des autres ?  
 Critiquez-vous tous les plats en affirmant que vous connaissez de bien meilleures recettes pour les préparer ?

# Quel genre d'invité faites-vous ?

Se rendre haïssable est un art dont certaines personnes semblent douées par la nature et qu'elles mettent en pratique quand elles vont en visite chez des amis. Etes-vous du nombre ? Lisez le petit formulaire ci-dessous et voyez si vous faites ce qu'il dit.

Si vous allumez une cigarette à la fin du repas, la déposez-vous sur la nappe qu'elle brûle infailliblement ?  
 Sous prétexte que vous êtes dans une période de relâchement et de liberté, vous présentez-vous à table en shorts ou en costume de bain ?

### AU DEHORS

Piétinez-vous dans les plates-bandes et les ronds de fleurs avec la délicatesse et la légèreté d'un pachyderme ?  
 Cueillez-vous toutes les plus belles fleurs sans vous inquiéter si cela ruine complètement l'aspect des plates-bandes ?  
 Confisquez-vous l'auto de la maison pour votre propre usage et selon vos caprices, puis faites-vous remarquer à votre hôte que son « bazou » aurait besoin de pas mal de réparations ?

### ET QUAND VOUS PARTEZ

Si, malgré tout cela, votre hôte vous invite, par politesse, à revenir, lui demandez-vous de vous en fixer la date afin que vous vous arrangiez pour passer quinze jours au lieu de huit ?  
 Mobilisez-vous toute la famille pour vous aider à faire vos paquets et les transporter à la gare ?  
 Aviez-vous laissé vos hôtes dans l'incertitude relative au jour de votre départ, et leur annoncez-vous juste un quart d'heure avant ?  
 Laissez-vous tant de débris de toutes sortes dans votre chambre qu'il faudra huit jours pour la remettre en bon état ?  
 Enfin, comble des combles, faites-vous cette aimable réflexion en vous en allant : « Ça va bien ici pour y passer quelques jours, mais j'y crèverais d'ennui s'il me fallait y demeurer tout le temps » ?  
 Il y a bien d'autres manières encore de se rendre désagréable, c'est-à-dire indésirable ; on ne s'en rend pas toujours bien compte soi-même et, pour les éviter, un excellent moyen est celui-ci : c'est de se dire de temps à autre : « Si j'avais un invité chez moi, est-ce que j'aimerais qu'il fasse telle ou telle chose que je me dispose à faire ? »



# Le Dîner de

# Pâques

Par Mme Rose LACROIX

**L**E RATIONNEMENT de certaines denrées qui figuraient en abondance dans nos menus de fêtes : le sucre, le beurre, ne doit pas nous empêcher de garnir notre table de mets joliment décorés. Les maîtresses de maison ingénieuses pourront sûrement prélever sur les rations quotidiennes du sucre et du beurre qui leur permettront de régaler leur famille au dîner de Pâques.

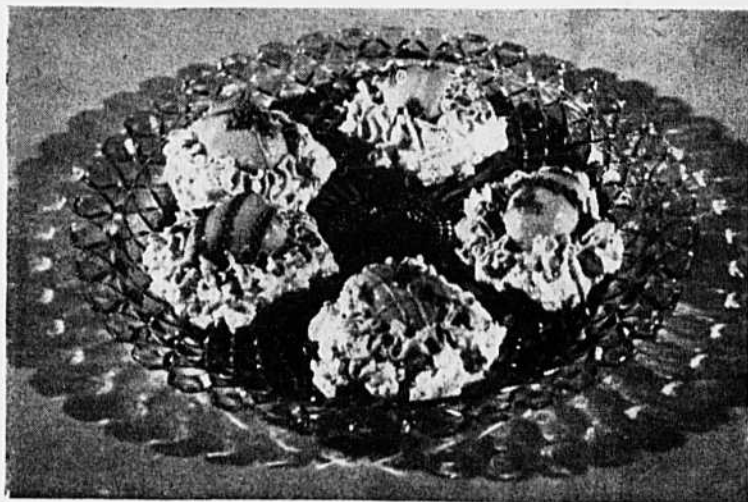
**MENU**

- La coupe aux fruits
- Les feuillantineaux au ris de veau
- La couronne d'agneau en papillotes
- Les pommes de terre rissolées
- La salade nénuphar
- Le jambon en chaud-froid
- Les œufs de Pâques
- Le gâteau en fleurs

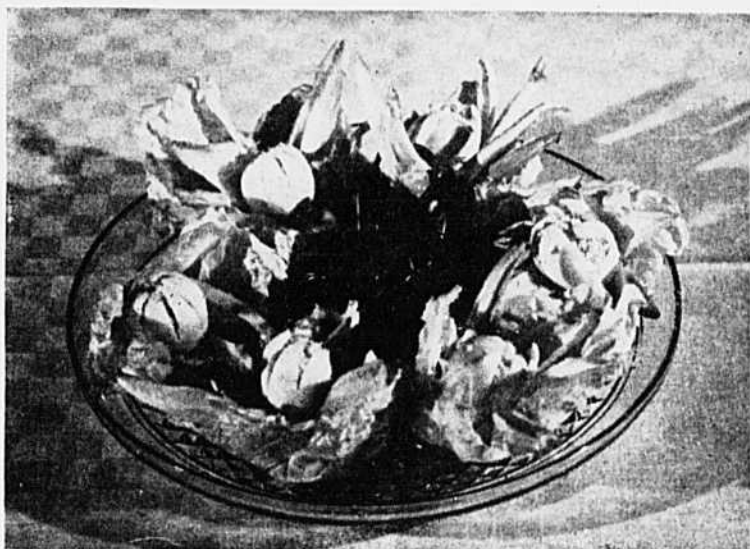
(On trouvera les recettes de ce menu en page ci-contre.)



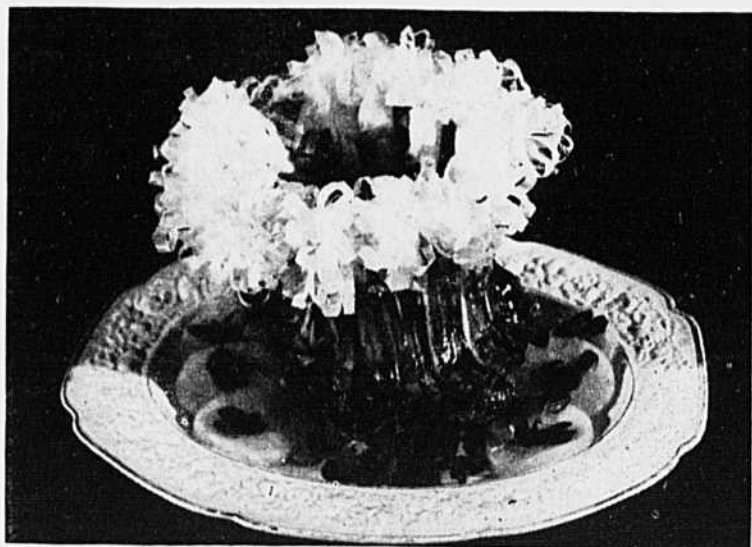
Les hors-d'œuvre.



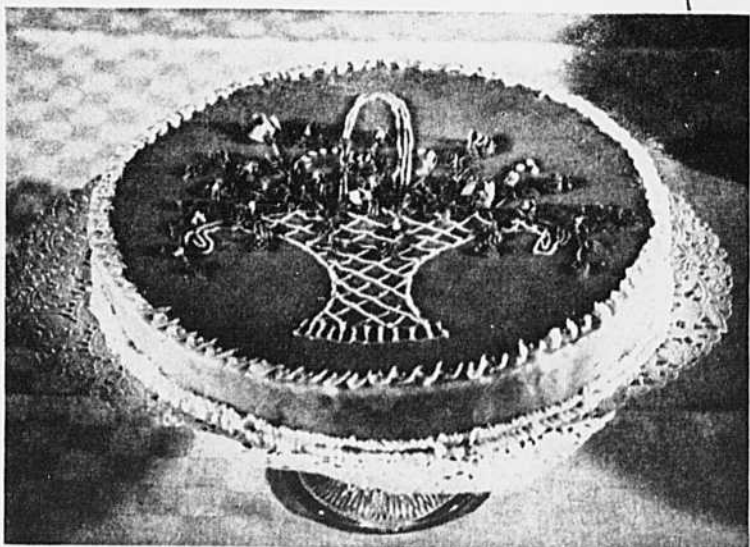
Les œufs de Pâques.



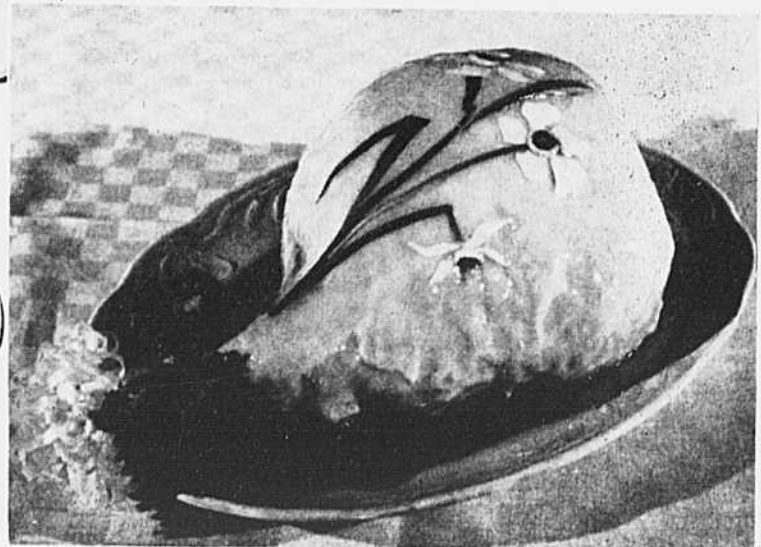
La salade "nénuphar".



La couronne d'agneau en papillotes.



Le gâteau en fleurs.



A droite : Le jambon en chaud-froid.

Photos LE SAMEDI, prises à l'Ecole Ménagère Provinciale.



## LE MENU DE PAQUES

(On trouvera les illustrations de ces recettes en page ci-contre.)

### LA COUPE AUX FRUITS

La coupe aux fruits est remplie d'un mélange de fruits : pêches, poires, pommes, oranges, raisin, le tout joliment disposé et garni d'une petite touffe de menthe fraîche ou de cresson.

### LES FEUILLANTINES AUX RIS DE VEAU

Tailler une rondelle de 4 à 5 pouces en pâte brisée, la tourner autour d'un cône en carton ou un moule spécial, de façon à imiter une corolle de lis, et faire cuire à four chaud (450° F.) jusqu'à ce que bien doré. Remplir de ris de veau aux champignons.

### RIS DE VEAU AUX CHAMPIGNONS

Faire dégorger dans l'eau froide vinaigrée (1 cuil. à thé de vinaigre par tasse d'eau) 1 ris de veau. Le faire cuire à l'eau bouillante salée 20 minutes, retirer de l'eau, enlever la peau qui le recouvre et les nervures sanguines, égoutter, couper en petits morceaux. D'autre part, laver ¼ de livre de champignons et les couper en tranches minces. Faire sauter à la poêle avec un peu de beurre, ajoutant 1 cuil. à thé d'échalotes finement hachées. Après 5 minutes de cuisson, y joindre le ris de veau et ½ tasse de lait riche. Laisser mijoter 10 minutes, en remplissant les cornets de pâte préalablement cuits et imitant des lis. Quand les lis seront remplis, on introduira un filet de carottes au centre.

### LA COURONNE D'AGNEAU EN PAPILOTES

Faire préparer chez le boucher une longe d'agneau dont tous les bouts des côtelettes auront été découverts. Tourner cette longe en forme de couronne. Faire cuire au four de 300° F. jusqu'à ce que la viande soit tendre, 2 heures environ. Cette longe sera mise à cuire sur un gril dans une lèche-frite et au fond de la lèche-frite on mettra 1 oignon émincé, 1 carotte tranchée, 1 feuille de laurier et ½ tasse d'eau chaude. Quand la longe est bien cuite, dresser sur un plat chaud et garnir chaque bout d'une papillote faite avec du papier paraffiné. Couler le fond de cuisson de la rôtissoire et servir en saucière. Garnir le tour de la couronne d'agneau de pommes de terre rissolées. On remplit le centre de la couronne avec des petits pois.

### LA SALADE "NENUPHAR"

Disposer dans un saladier des feuilles de laitue et d'endives, y mettre des demi-œufs cuits durs et découpés en nénuphars. Servir avec mayonnaise.

### LE JAMBON EN CHAUD-FROID

Faire cuire au four un jambon. Le mettre dans une lèche-frite sur un gril et laisser cuire 5 à 6 heures à 300° F. ou jusqu'à ce que la couenne s'enlève facilement. Laisser refroidir, couvrir de sauce chaud-froid. Faire une jolie décoration sur le dessus et glacer avec de la gelée de viande clarifiée.

### Sauce chaud-froid

Faire une sauce blanche avec 4 cuil. à table de beurre, 6 cuil. à table de farine, 2 tasses de lait et 1 tasse de bouillon. Brasser jusqu'à obtention d'une sauce bien lisse et laisser cuire 5 minutes, bien assaisonner et y ajouter 1 cuil. à table de gélatine préalablement gonflée dans 3 cuil. à table d'eau froide. Faire refroidir cette sauce légèrement et verser sur le jambon qui doit être bien froid. Quand le jambon est entièrement masqué de sauce et que celle-ci est légèrement prise, on met sur le dessus une jolie décoration de narcisses faite avec des blancs d'œufs cuits durs pour imiter la fleur et des feuilles de poireaux pour la tige et les feuilles. Recouvrir le tout de belle gelée de viande clarifiée.

### LES ŒUFS DE PAQUES

Vider des coquilles d'œufs par le bout en faisant une petite ouverture et faire tremper dans l'eau froide. Faire un blanc-manger avec 2 tasses de lait, ¼ de tasse de sucre, 4 cuil. à table d'amidon de maïs (cornstarch). Colorer ce blanc-manger en rose, vert et jaune, si possible. Remplir les coquilles et laisser prendre bien ferme. Dresser dans un plat et garnir de mousse à l'érable. On aura eu soin d'aromatiser avec 1 cuil. à thé de vanille avant de colorer.

### LE GATEAU EN FLEUR

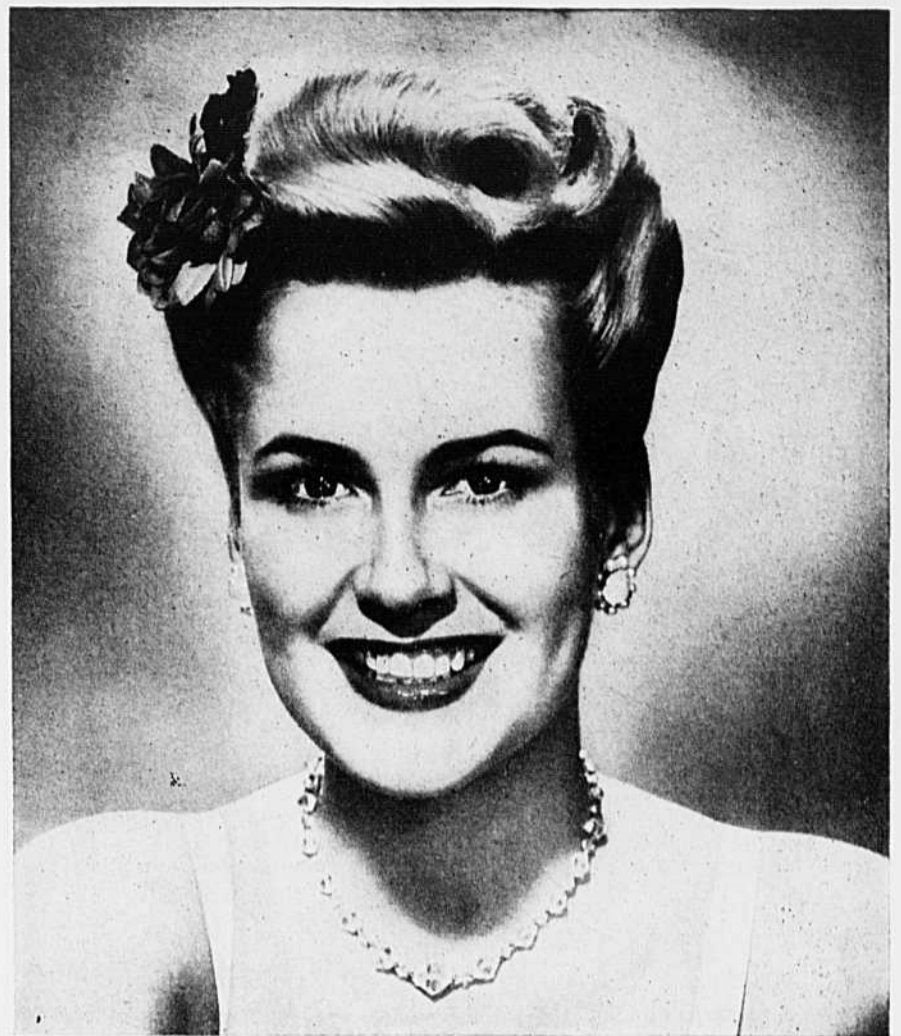
Défaire en crème ⅔ de tasse de végétaline, y ajouter graduellement 1 tasse de sucre puis 4 œufs préalablement battus et continuer de battre jusqu'à ce que le mélange soit bien moussieux et léger. Tamiser la farine, en mesurer 3 tasses et tamiser de nouveau avec 4 cuil. à thé de poudre à pâte, ¼ de cuil. à thé de sel. Ajouter au premier mélange alternant avec 1 tasse de lait. Aromatiser avec 1 cuil. à thé de vanille. Verser cette pâte dans un grand moule à gâteaux de 12 pouces de diamètre, si l'on en a, ou dans 2 assiettes à gâteaux ordinaires, et cuire à 350° F. 1 heure environ. Si l'on emploie des assiettes ordinaires, il faudra faire la moitié de la recette seulement. Démouler, refroidir, badigeonner de gelée. Couvrir de glace fondante, et à l'aide d'un cornet, décorer joliment d'une corbeille remplie de petites fleurs faites avec de la glace japonaise et colorées aux couleurs de Pâques.

### Glace fondante

Tamiser 2 tasses de sucre à glacer, ajouter 1 cuil. à table de jus de citron et du lait en quantité suffisante pour délayer le sucre et obtenir une glace assez épaisse pour couvrir le gâteau. Pour avoir de la glace japonaise, on n'a qu'à ajouter 1 blanc d'œuf battu à cette glace et plus de sucre à glacer. S'il est impossible de se procurer du sucre à glacer, on peut garnir le gâteau de mousse à l'érable.

### MOUSSE A L'ERABLE

Mettre dans un bain-marie 2 blancs d'œufs et 1 tasse de sirop d'érable. Batre avec un mousoir au-dessus de l'eau bouillante au bain-marie jusqu'à ce que la mousse soit bien ferme.



*De la poudre et de l'eau...*

voilà tout ce qu'il faut pour que vos dents aient PLUS D'ÉCLAT

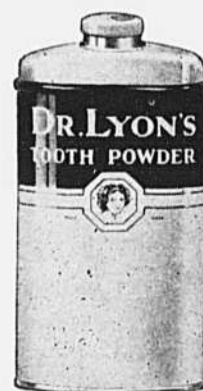
POUR que les dents soient vraiment propres, et conséquemment plus brillantes, il suffit d'un peu d'eau et d'une substance nettoyante. Or, rien ne nettoie plus efficacement que de la poudre.

Celles qui veulent être admirées pour leur sourire éblouissant feront bien de ne pas l'oublier. De plus, c'est une économie. De la poudre dentifrice du Dr Lyon, sur une brosse humectée au préalable... et le tour est joué! Et vous constaterez bientôt que la poudre Lyon,

à égalité de prix, dure deux fois plus longtemps qu'une pâte dentifrice.

Achetez-en dès aujourd'hui. Elle ne se compose que de poudre—elle nettoie intégralement—et ne renferme rien qui puisse abîmer la dentine (ni acides ni pierre ponce). Son efficacité sera prouvée par le premier brossage: vos dents auront plus d'éclat et votre bouche sera toute rafraîchie. Demandez au pharmacien de la Poudre Dentifrice du Dr Lyon.

*Pourquoi payer pour de l'eau dans un dentifrice?*



La plus populaire des poudres dentifrices canadiennes

SERVEZ-VOUS DE LA  
POUDRE DENTIFRICE  
du DR LYON  
... sur une brosse humide

EN BOÎTES MÉTALLIQUES... PAS DE TUBES VIDES À TROQUER

# Quelques petites robes pratiques



4596 — Autre robe pour dames, tout aussi agréable et pratique, dans les grandeurs 34 à 46. Tissu requis pour la grandeur 36 : 3 v.  $\frac{3}{8}$  de 39", 2 v.  $\frac{3}{8}$  de tissu de 54".  
Prix : 15 cents.

4612 — Robe pour dames et demoiselles, dans les grandeurs 34 à 44. Tissu requis pour la grandeur 38 : 3 v.  $\frac{3}{4}$  de 35" ou 3 v.  $\frac{3}{8}$  de 39".  
Prix : 25 cents.

4614 — Robe pour dames et demoiselles, dans les grandeurs 12 à 40. Tissu requis pour la grandeur 12 : 3 v.  $\frac{1}{8}$  de 39" ou 2 v.  $\frac{1}{4}$  de 54".  
Prix : 25 cents.

4593 — Robe pour dames, dans les grandeurs 34 à 44. Tissu requis pour la grandeur 34 : 3 verges de 39",  $2\frac{1}{4}$  verges de tissu de 54".  
Prix : 25 cents.



Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante :  
Patrons du "Samedi", Dominion Patterns, Ltd., 489 College St., Toronto, Ont.

## L'AFFAIRE DE L'OBELISQUE

(Suite de la page 24)

lards entrèrent, qui se découvrirent devant le brigadier.

— Les bracelets à ce citoyen-là, mes amis, leur ordonna-t-il en désignant Mesrir, qui, malgré son beau flegme affecté, avait tressailli légèrement. emmenez-le dehors et attendez-moi.

— Allons! ouste! dit l'un des agents en saisissant par le bras le Tunisien qui ne bougeait pas.

Enlevé par la poigne irrésistible des deux policiers, l'homme ne pesa plus qu'une plume, et toujours accouré de ses oripeaux de scène, il disparut par la porte de la loge, qui se referma sur lui.

Débarrassée de cette odieuse présence, Yaoula parut se transfigurer et renaître à la vie. A leur grande stupéfaction, Fusien et Dufieux la virent porter les deux mains à son front et se débarrasser avec difficulté de la perruque blonde qui la changeait si complètement. Les deux jeunes gens poussèrent un cri d'horreur et d'étonnement, car le crâne de la malheureuse leur apparut complètement rasé! Sa magnifique chevelure noire avait disparu, tranchée par un ciseau barbare. Elle eut un sourire désabusé.

— Hélas! oui, voilà ce qu'il avait fait de moi, ce bandit!

— Pauvre enfant!

— Oui, monsieur, pauvre, en effet! car, depuis la mort de mon malheureux père, je n'ai plus rien, pas même l'argent que je gagnais ici, puisque ce misérable...

— Allons, mademoiselle, je vous en prie, intervint Fusien, dont la voix se radoucit devant ce désespoir. Ne vous troublez pas ainsi: vos malheurs, quoi que vous pensiez, sont finis et nous ne sommes ici que pour vous aider. Racontez-nous tout ce que vous savez.

— Volontiers. D'abord, il faut que je vous renseigne sur Mesrir, un véritable escroc...

— Nous savons, nous savons.

— Bien. Or, ce misérable, toujours à court d'argent, avait reçu d'un vieux juif tunisien le secret qu'un véritable trésor avait dû être enfoui sous l'obélisque de Louqsor au moment de son érection sur la place de la Concorde. Ce trésor serait contenu dans un coffret scellé autrefois par les Egyptiens à la base du monolithe. Mesrir avait réussi à intéresser mon père à ses balivernes et Adib pacha avait obtenu du bey que l'officier fût attaché à sa suite pendant son voyage en France. Mon père comptait agir loyalement et avertir le gouvernement français, moyennant récompense, naturellement, du secret qu'il possédait. Mais le major ne l'entendit pas ainsi et, voyant qu'Adib pacha ne voulait pas le suivre dans ses machinations, une nuit, seul, armé d'une pioche, il entreprit de fouiller la base du monument. Mon père, qui se doutait que quelque chose se tramait, survint et le surprit en plein travail. D'une bourrade, Mesrir chassa le gène qui tomba à la renverse si malheureusement qu'il se tua et l'officier alla déposer son cadavre au bord de la Seine, où vous l'avez trouvé, monsieur Fusien; puis, pris soudain de peur, il abandonna son travail, vint me chercher à l'hôtel, il pouvait être une heure du matin, en me disant que mon père m'attendait avec des amis dans un dancing montmartrois. J'étais le seul témoin qui pût déposer contre lui et fût au courant de ses projets; aussi tenait-il à m'avoir à sa disposition.

— Mais les objets que j'ai trouvés à la Madeleine? demanda le brigadier, tandis que Dufieux prenait des notes.

— J'y arrive. Mesrir, en pleine nuit, m'entraîna, en tenue de soirée, par la rue Royale. Vaguement inquiète, je n'osais résister. Sur le parvis de la Madeleine, il s'arrêta et me fit endosser une robe sombre qu'il avait apportée; puis, hélant un taxi, il m'y fit monter de force, complètement terrorisée. J'ignore où il m'emmena, je connais si mal Paris! Mais c'est dans la chambre louche d'un hôtel borgne, qu'il me raconta toute l'affaire, me menaçant de mort si je parlais ou si j'essayais de fuir.

« C'est alors qu'il apprit les recherches auxquelles vous vous livriez pour le retrouver, ainsi que moi-même. Il vous fit pister et, pour cela, il n'eut qu'à faire appel à quelques-uns des malheureux Tunisiens qui se trouvent en si grand nombre, actuellement, sur le pavé de Paris: marchands de tapis, de colliers de perles ou de toutes autres marchandises exotiques.

« Il en avait pris un certain nombre à sa solde pour ses opérations louches et pour l'exécution de ses sombres projets.

« Comment sut-il que vous deviez entreprendre une expédition contre une bande de faux monnayeurs dont les agissements venaient d'être révélés à la Sûreté? je l'ignore exactement.

« Toujours est-il qu'il dut être renseigné par un de ses indicateurs de la police. C'est lui qui vous envoya un pneumatique vous appelant en toute hâte à Bécon-les-Bruyères, et c'est lui encore qui organisa dans une maison en construction un guet-apens où on vous enleva.

« Sa première idée était de vous tuer; mais, quand je connus ses sinistres projets, je réussis à obtenir la grâce de votre vie et il consentit à vous séquestrer seulement le temps nécessaire à notre complète disparition. Vous savez le reste...

— Oui! j'y ai perdu et de l'avancement et la croix.

— Oh! pauvre monsieur! Mais je continue mon histoire.

« Mesrir me rasa la tête, m'imposa cette perruque horrible et fit de moi Fatma la danseuse. Tremblante, désarmée, je devins un instrument entre ses mains; grâce à mes cachets, il espérait ramasser assez d'argent pour disparaître tout à fait; que serais-je devenue? je l'ignore, mais je n'attendais plus de secours que du ciel... quand vous êtes arrivés, messieurs! Quand je vous ai vus bondir sur la scène, j'ai cru que mon cœur allait cesser de battre, que, pour moi, une autre vie commençait... Merci, oh! merci!

On ne pouvait douter de la sincérité de la jeune fille, dont le récit cadrait trop bien avec les suppositions de Fusien. Une seule chose, cependant, ne paraissait pas très claire à celui-ci.

— Mais comment avez-vous pu, demanda-t-il, ou plutôt comment Mesrir a-t-il pu disparaître pendant un si long temps, sans laisser de traces?

— Ah! monsieur, vous l'avez vu, vous avez remarqué ses formes grêles, ses fines attaches. Eh bien! il s'était habillé en femme!

A ces mots, les deux amis, malgré eux, éclatèrent de rire. Vraiment, Fusien n'avait pas pensé à cela.

— Bien, dit-il. Maintenant, j'en sais assez. (Lire la suite page 35)



# L'heure H

**EST-CE POSSIBLE?** Voici le jour que vous attendiez avec tant d'impatience... et vous voudriez rester au lit... vous voudriez que ce soit déjà demain.

Ce devait être un si beau jour pour vous... l'inauguration de la salle de récréation que vous avez aménagée et décorée au camp. La danse ce soir avec Jean. Le corsage de timbres d'épargne de guerre... votre propre idée!

Et cependant, dans vos dispositions présentes, vous échangerez tout cela pour une once de confiance! Dire que d'autres jeunes filles ne se soucient même pas de ces vilains jours... pourquoi ne pouvez-vous faire comme elles?

Mais voici qu'une amie qui a passé la nuit chez vous... vous l'aviez oubliée... entre en coup de vent, et vous profitez de l'occasion pour "quêter un brin de sympathie". Elle devine votre secret et vous dit que la sympathie ne vous aidera pas... mais que les serviettes périodiques Kotex vous *aideront*!... parce qu'elles sont plus confortables...

### Levez-vous et soyez confiante!

Et c'est ainsi que vous avez appris que le confort, la confiance et Kotex vont ensemble!

Parce que la Kotex est conçue pour *rester molle* durant l'usage... très différente des serviettes qui ne sont molles qu'au premier contact. Ce n'est pas cette mollesse de neige qui disparaît sous la pression.

Et puis la Kotex assure votre tenue, votre maintien. Car de toutes les grandes marques, *seule cette serviette* a les bouts plats et pressés que nul ne soupçonne, parce qu'ils ne sont pas volumineux. Et pour plus de protection, la Kotex a un centre de sûreté à 4 plis — et pas de mauvais côtés pour causer des accidents!

Vous savez maintenant pourquoi la Kotex est plus en vogue que toutes les autres marques réunies! C'est le moyen moderne et *confortable* de rester active chaque jour!



Restez active, confortable

— avec la Kotex!\*



**VOUS NE SAURIEZ ETRE TROP PRUDENTE!**

Heureusement qu'il y a un moyen sûr de ne pas incommoder. Vous n'avez qu'à saupoudrer de la poudre désodorisante Quest de Kotex sur votre serviette périodique! Spécialement conçue pour cet usage, Quest détruit complètement toute odeur de la serviette et du corps!

\*Mar. dép. au bur. can. des brevets

**CE QUI EST PERMIS? CE QUI NE L'EST PAS?** Si vous voulez savoir exactement ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter aux jours difficiles, écrivez aujourd'hui pour avoir la nouvelle brochure "Entre femmes". Elle est écrite pour vous. Envoyez votre nom et votre adresse sur une carte postale à: Canadian Cellucotton Products Co. Ltd., Dépt. K3-3, 330 University Ave., Toronto, Ont.

# EN AVANT!



Pour la défense de la beauté  
faites usage du  
CRAYON À LÈVRES

## Rouge Patriote

DE LOUIS PHILIPPE

Ralliez-vous à la parade des femmes modernes qui suivent leur commandant en matière de beauté :



LOUIS PHILIPPE

Jeunes filles! Si vous cherchez une véritable sensation en fait de crayon à lèvres — essayez simplement le "Rouge Patriote" ANGELUS — l'un des rouges embellissants les plus extraordinairement revertsants de brillant et de jeunesse, jamais conçus par la maison Louis Philippe.

Crayon à lèvres \$1.09, Rechange, 60c, Rouge compact \$1.15, Rechange 60c, Rouge Crème, 69c, Demi-Deb Rouge 60c, Poudre faciale, 55c, Cologne \$1.15.



# Louis Philippe

DANS TOUTES LES PHARMACIES & COMPTOIRS DE MAGASINS À RAYONS

# UN ACCIDENT

(Suite de la page 6)

L'homme, dont l'abbé Faber ne pouvait pas voir le visage baigné d'ombre, annonça lentement la prière qu'il semblait se rappeler avec difficulté, puis il reprit sourdement :

— Monsieur le curé... non... mon père... Enfin excusez-moi si je ne parle pas comme il faut, mais je ne me suis pas confessé depuis vingt-cinq ans, oui, depuis que j'ai quitté le pays... Vous savez ce que c'est, un homme, à Paris... Et puis je n'étais pas plus mauvais qu'un autre et je me disais : « Le bon Dieu doit être un bon enfant... » Mais aujourd'hui, ce que j'ai sur la conscience est trop lourd à porter tout seul, et il faut que vous m'écoutez, monsieur le curé... j'ai tué un homme!

L'abbé sauta sur son banc. Un meurtrier! Il ne s'agissait plus ici des distractions à l'office, des mauvais propos contre le prochain et autres bavardages de vieilles femmes qu'il écoutait d'une oreille distraite et qu'il absolvait de confiance. Un meurtrier! Ce front qui était si près du sien avait conçu et porté la pensée d'un crime; ces mains jointes sur son confessionnal étaient peut-être encore souillées de sang! Dans son trouble, où il y avait un peu de terreur, l'abbé Faber ne trouva que des paroles machinales :

— Confessez-vous, mon fils... La miséricorde de Dieu est infinie.

— Ecoutez donc toute l'histoire, dit l'homme avec un accent où vibrait une profonde douleur. Je suis ouvrier maçon et je suis venu à Paris, il y a plus de vingt ans, avec un « pays », un camarade d'enfance... Nous avions déniché des nids et appris à lire à l'école ensemble... Quasiment un frère, quoi?... Il s'appelait Philippe... moi, je m'appelle Jacques. C'était un grand et beau garçon; j'ai toujours été lourd et mal bâti... Pas de meilleur ouvrier que lui, tandis que je ne suis qu'un « sabot »... et bon, et brave, et le cœur sur la main. J'étais fier d'être son ami, de marcher à côté de lui, fier qu'il me tapât dans le dos en m'appelant grosse bête... je l'aimais parce que je l'admirais, enfin! Une fois ici, quelle chance! on nous embauche tous les deux chez le même patron... mais le soir, il me laissait tout seul, les trois quarts du temps; il allait s'amuser avec les camarades... C'était bien naturel, à son âge... il aimait le plaisir, il était libre, il n'avait pas de charges, au lieu que moi, je ne pouvais pas... J'étais forcé d'épargner, car j'avais encore ma mère infirme au pays, à cette époque-là, et je lui envoyais mes économies... Pour lors, je prends mes habitudes chez une fruitière de la maison où je demeurais et qui mettait le pot-au-feu pour les maçons... Philippe ne dinait pas là, il s'était arrangé ailleurs, et pour dire le vrai, la cuisine n'était pas fameuse... Mais la fruitière était une veuve, point heureuse, à qui je voyais que ma pratique rendait service; et puis, il faut être franc, j'étais tout de suite tombé amoureux de sa fille...

Pauvre Catherine! Vous saurez tout à l'heure, monsieur le curé, ce qu'il en est advenu... Je suis resté trois ans sans pouvoir lui avouer que j'avais de l'amitié pour elle; je vous l'ai dit, je ne suis qu'un médiocre ouvrier, et le peu que je gagnais était à peine suffisant pour moi et pour ce que j'envoyais à la maman; pas moyen de songer à s'établir... Enfin ma brave femme de mère s'en alla au ciel, je fus un peu moins gêné, je mis quelque argent de côté et, quand

il me sembla qu'il y en avait assez pour me mettre en ménage, je parlai à Catherine de mon sentiment... Elle ne dit d'abord ni oui ni non. Parbleu! je savais bien qu'on ne me sauterait pas au cou; je n'avais rien d'un séducteur... Pourtant Catherine consulta sa mère, qui m'estimait comme ouvrier rangé, comme bon sujet, et le mariage fut convenu... Ah! j'ai eu quelques heures de semaines. Je voyais que Catherine ne faisait que m'accepter, qu'elle n'était pas entraînée vers moi; mais comme elle avait bon cœur, j'espérais bien me faire aimer d'elle un jour, à force, à force!... Bien entendu que j'avais tout raconté à Philippe, que je voyais chaque jour sur le chantier, et quand Catherine fut ma promise, je voulus la lui faire connaître. Vous avez peut-être déjà deviné la suite, monsieur le curé... Philippe était bel homme, très gai, très aimable, tout ce que je n'étais pas, et sans le faire exprès, bien innocemment, il rendit Catherine folle de lui... Ah! c'est un franc et honnête cœur que celui de Catherine, et dès qu'elle eut reconnu ce qu'elle éprouvait, elle me le dit tout de suite... Mais, là tout de même, je n'oublierai jamais ce moment-là! C'était le jour de la fête de Catherine et, pour la lui souhaiter, j'avais acheté une jeannette d'or que j'avais bien arrangée dans une boîte avec du coton... Nous étions seuls dans l'arrière-boutique et elle venait de me servir ma soupe. Je tirai ma boîte de ma poche, je l'ouvris et je lui montrai le bijou. Alors, elle fondit en larmes.

— Pardonnez-moi, Jacques, me dit-elle, et gardez cela pour celle que vous épouserez... Moi, je ne peux plus devenir votre femme. J'en aime un autre... J'aime Philippe.

« Certes, j'ai eu du chagrin alors, monsieur le curé, j'en ai eu tout mon souil. Mais que pouvais-je faire, puisque je les aimais tous les deux? Ce que je croyais être leur bonheur, pardi! les marier ensemble; et comme Philippe avait toujours fait un peu la fête et qu'il était près de ses pièces, je lui ai prêté mon magot pour s'acheter des meubles.

Donc ils se marièrent et tout alla bien dans les premiers temps, et ils eurent un petit garçon, dont je fus le parrain et que je nommai Camille, en souvenir de ma mère. C'est peu après sa naissance que Philippe commença à se déranger. Je m'étais trompé sur son compte; il n'était pas fait pour le mariage, il aimait trop le plaisir et la rigolade. Vous vivez dans un quartier de pauvres gens, monsieur le curé, vous devez connaître par cœur cette triste histoire-là... l'ouvrier qui glisse peu à peu dans la paresse et dans l'ivrognerie, qui tire des bordées de deux et trois jours, qui ne rapporte plus sa semaine et qui ne rentre au logis, tout vané par la noce, que pour faire des scènes et pour battre sa femme. Eh bien, en moins de deux ans, Philippe était devenu un de ces malheureux-là. Dans les commencements j'ai essayé de lui faire de la morale et quelquefois, rougissant de sa conduite, il a tâché de se corriger. Mais ça ne durait pas longtemps... et puis mes remontrances ont fini par l'agacer, et lorsque j'allais chez lui et qu'il surprenait mon regard triste sur la chambre démeublée par le Mont-de-Piété et sur la pauvre Catherine,

toute maigrie et pâle par le chagrin, il devenait furieux... Un jour, il eut l'audace de me faire, à propos de sa femme, qui est honnête comme la Bonne Vierge, une scène de jalousie, me rappelant que j'avais été amoureux d'elle autrefois, m'accusant de l'être encore, des bêtises et des infamies, quoi! que j'aurais honte de répéter... Ah! ce jour-là, nous avons failli nous sauter à la gorge! Je fis ce que je devais faire; je renonçai à voir Catherine et mon filleul, et quant à Philippe, je ne le rencontrai plus que par hasard, quand nous avions du travail sur le même chantier.

« Seulement vous comprenez bien, j'avais trop d'affection pour Catherine et pour le petit Camille; je ne pouvais pas les perdre de vue tout à fait. Le samedi soir, quand je savais que Philippe était parti avec des camarades pour boire sa paye, je rôdais dans le quartier, je rencontrais l'enfant, je le faisais causer et, s'il y avait trop de misère à la maison, il ne revenait pas les mains vides, vous sentez. Je crois que ce misérable Philippe savait que je venais en aide à sa femme, et qu'il fermait les yeux, et qu'il trouvait cela commode... Enfin j'abrège, car c'est trop affligeant. Des années ont passé, Philippe s'enfonçant toujours dans son vice; mais Catherine, que j'ai secondée autant que j'ai pu, a élevé son fils, et c'est maintenant un beau gars de vingt ans, bon et courageux comme elle... Il n'est pas ouvrier, lui; il s'est instruit, il a appris à dessiner dans les écoles du soir, et il est maintenant chez un architecte, où il gagne d'assez bons gages. Aussi, quoique l'intérieur soit toujours bien attristé par la présence de l'ivrogne, ça va déjà mieux, car Camille est excellent pour sa mère; et, depuis un an ou deux, quand je rencontrais Catherine, elle est bien changée, la pauvre femme! au bras de son garçon habillé en monsieur, cela me réchauffait le cœur.

« Mais, hier soir, en sortant de ma gargotte, je rencontre Camille et, en lui donnant une poignée de main, oh! il n'est pas fier et il ne rougit pas de ma blouse tachée de plâtre, je lui trouve l'air tout chose.

« — Voyons, qu'est-ce qu'il y a?

« — Il y a que j'ai tiré au sort, me répond-il, que j'ai amené le numéro 10, un de ceux qui vous envoient crever de la fièvre aux colonies avec les soldats de la marine; que, dans tous les cas, m'en voilà pour cinq ans, qu'il va falloir laisser maman seule, sans ressources, avec le père, et qu'il n'a jamais tant bu, qu'il n'a jamais été plus méchant, et qu'elle en mourra, mon parrain, et que les pauvres gens sont maudits!

« Ah! que j'ai passé une horrible nuit! Songez donc, monsieur le curé, les vingt ans d'efforts de cette pauvre femme détruits en une minute, par la bêtise du hasard, parce qu'un enfant a fouillé dans un sac et y a pris un mauvais dé de loto! Aussi, ce matin, j'étais voué comme un vieux par une nuit blanche en me rendant à la maison que nous sommes en train de construire sur le boulevard Arago. On a beau avoir du chagrin, il faut travailler tout de même, n'est-ce pas? Donc, je grimpe tout là-haut, sur l'échafaudage, nous avons déjà monté la maison jusqu'au troisième, et je commence à poser mes moellons. Tout à coup, je me sens frapper sur l'épaule. C'était Philippe!... Il ne travaillait plus maintenant que par caprice, et il venait faire une journée pour gagner de quoi boire, apparemment. Mais le patron, ayant un dédit à payer s'il ne finissait pas le bâtiment à une date fixe, acceptait le premier venu.

» Je n'avais pas vu Philippe depuis assez longtemps et j'eus peine à le reconnaître. Brûlé et séché par l'eau-de-vie, la barbe toute grise, les mains tremblantes, ce n'était plus qu'un vieillard, une ruine.

» — Eh bien, lui dis-je, l'enfant a donc tiré un mauvais numéro ?

» — Après ? me répondit-il d'une voix rauque, avec un méchant regard. Est-ce que tu vas aussi m'em-bêter avec ça, toi, comme Catherine et Camille ?... Le garçon fera comme les autres, il servira la patrie... Parbleu ! je sais bien ce qui les chiffonne, ma femme et mon fils... Si j'étais mort, il ne partirait pas... Mais, tant pis pour eux ! je suis encore solide au poste et Camille n'est pas fils de veuve.

» Fils de veuve !... Ah ! monsieur le curé, pourquoi a-t-il eu le malheur de dire ce mot-là ? La mauvaise pensée m'est venue tout de suite, et elle ne m'a pas quitté pendant toute cette matinée où j'ai travaillé côte à côte avec ce malheureux. J'ai imaginé ce qu'allait souffrir, la pauvre Catherine, quand elle n'aurait plus son garçon pour la nourrir et la protéger et qu'elle resterait toute seule avec ce misérable ivrogne, tout à fait abruti maintenant, devenu féroce, capable de tout... Onze heures sonnèrent à une horloge voisine, et les compagnons descendirent tous pour déjeuner. Nous étions restés les derniers, Philippe et moi ; mais, en s'engageant sur l'échelle pour descendre à son tour, ne voilà-t-il pas qu'il me regarde en ricanant et qu'il me dit avec sa voix éraillée par le fil-en-quatre :

» — Tu vois, on a toujours le pied marin... Camille n'est pas près d'être fils de veuve, va !

» Alors je reçus au cerveau comme un coup de sang et de colère ! Je saisis dans mes deux mains les montants de l'échelle à laquelle Philippe s'accrochait en criant : « A moi ! » et, d'un seul effort, je la fis basculer dans le vide !...

» Il a été tué raide et l'on a cru à un accident, mais maintenant Camille est fils de veuve et il ne partira pas !...

» Voilà ce que j'ai fait, monsieur le curé, et ce que j'avais besoin de dire à vous et au bon Dieu ! Je m'en repens et j'en demande pardon, c'est clair... mais il ne me faudrait pas voir passer Catherine, dans sa robe noire, toute heureuse au bras de son fils ; je serais capable de ne plus regretter mon crime... Pour éviter ça, j'émigrerai, je m'embaucherai pour l'Amérique. Quant à la pénitence... tenez, monsieur le curé, voilà la jeannette d'or que Catherine m'a refusée quand elle m'a avoué qu'elle était amoureuse de Philippe ; je l'avais gardée, en souvenir des seuls bons jours que j'aie eus dans ma vie... Prenez-la et vendez-la... l'argent sera pour les pauvres.

Jacques se releva-t-il absous par l'abbé Faber ? Ce qui est certain, c'est que le vieux prêtre n'a pas vendu la jeannette d'or. Après en avoir versé le prix ou à peu près dans le tronc de l'église, il a suspendu le bijou, comme un *ex-voto*, sur l'autel de la chapelle de la Vierge, où il va souvent prier pour le pauvre maçon.

FRANÇOIS COPPÉE

## L'AFFAIRE DE L'OBELISQUE

(Suite de la page 33)

Puis il sortit, revint au bout d'un instant en se frottant les mains.

— Le nommé Mesrir est en route pour le Dépôt, reprit-il, mais vous, mademoiselle, qu'allez-vous devenir ?

En prononçant ces paroles, l'inspecteur ressentit comme un petit pincement du côté gauche. Qu'allait-elle répondre ?

Yaoula hésita un instant, puis leva ses beaux yeux sur le jeune homme et rougit violemment.

— Retourner à Tunis, monsieur, si je puis. J'ai là-bas une tante, la sœur de mon père, qui possède de grands domaines dans le sud, peut-être voudra-t-elle me recevoir ?

### XII

#### VENT EN POUPE !

LA SIRÈNE du *Général-Chanzy*, paquebot des Messageries Maritimes, qui fait le service régulier de Marseille à Tunis, venait de siffler les derniers appels qui précèdent le départ. A ce moment, trois voyageurs, des retardataires, une jeune fille et deux jeunes gens, se précipitèrent sur la passerelle qu'un matelot retira derrière eux.

— Ouf ! dit l'un d'eux, nous arrivons à temps.

— Ma foi, reprit l'autre, depuis quinze jours, nous avons été tellement pressés et bousculés que je m'étonne que nous n'ayons pas manqué le bateau.

— Oh ! monsieur Dufieux, s'écria la jeune fille, quel pessimiste vous faites !

— Mademoiselle Yaoula, je vous avoue franchement que ce que m'étonne le plus ici, c'est de m'y voir.

Les trois compagnons éclatèrent de rire. Car c'était bien Fusien, son

ami le journaliste et la jeune Tunisienne, qui s'embarquaient vers la vieille terre de Carthage.

Tandis que le sinistre Mesrir gémissait sur la paille humide des cahots, Yaoula avait fait ses préparatifs de départ, aidée et conseillée par Léon Fusien, qui venait la voir chaque jour. A chacune de ses visites, les sentiments du jeune homme augmentaient et se précisaient à l'égard de celle à laquelle il avait si souvent pensé, si bien qu'un beau jour il lui avait avoué qu'il l'aimait.

Le soir même, on annonçait les fiançailles à Dufieux, en lui précisant que le mariage se ferait à Tunis le plus tôt possible.

Le brigadier avait sollicité et obtenu un congé illimité du ministère de l'intérieur, et le journaliste, qui tenait à être témoin de son ami, s'était fait donner par son directeur une mission spéciale pour étudier la culture du palmier dans l'oasis de Gabès !

— Cette fois, mon vieux, dit le reporter à son ami, ça y est, tu ne regrettes rien ?

Sans répondre, le jeune homme passa son bras sous celui de sa fiancée qu'il regarda tendrement.

— Vraiment, Léon, insista celle-ci, rien ? Votre métier ?

Le détective tressaillit. Pourrait-il jamais oublier les émotions violentes et captivantes à la fois qu'il avait parfois ressenties quand, sur une piste acharnée, il était près de découvrir les coupables qu'il recherchait.

— Allons ! mon ami, consolez-vous, reprit Yaoula, tendrement caressante, avec l'argent de la tante, nous fonderons à Tunis un cabinet modèle de police privée, et, moi, votre femme, je serai votre collaboratrice.

PIERRE BLÉNOD

LA *Farine*  
EST ABONDANTE



## Cuisez ce Roulé aux Oeufs "MAGIC" — il est délicieux !

2 tasses farine  
4 c. à thé Poudre à Pâte "Magic"  
1/2 c. à thé sel  
4 c. à soupe shortening  
1 oeuf  
1/2 tasse lait  
5 oeufs cuits dur

4 c. à soupe lait  
2 c. à thé jus de citron  
3 c. à thé oignon haché fin  
2 c. à soupe persil haché  
2 c. à soupe piment vert haché  
1 c. à thé moutarde en poudre  
Sel, poivre, paprika

Tamisez ensemble les 3 premiers ingrédients. Ajoutez le shortening; mélangez bien avec une fourchette. Battez l'oeuf légèrement dans une tasse à mesurer; ajoutez du lait aux 3/4 de la tasse et ajoutez au premier mélange. Roulez sur planche enfarinée en une feuille 8 pouces de long et 1/4 de pouce d'épais. Hachez les oeufs cuits dur et mélangez avec le reste des ingrédients. Étendez également sur la pâte. Roulez comme gâteau roulé à la gelée et cuisez à four chaud (425°F.) environ 30 minutes. Servez en tranches avec sauce béchamelle ou sauce au fromage.

### MENU-DU-JOUR "MAGIC"

Roulé aux Oeufs  
"Magic"  
Courge cuite au four  
Chou cru haché  
Poires au jus  
Biscuits  
4 à 5 portions  
Coûte environ: 82¢



VOICI un plat sans viande fait avec des ingrédients faciles à obtenir. Et si bien assaisonné, si délicieux que toute la famille s'en régale à tout coup!

Il est tendre et léger parce qu'il est fait avec la "Magic". Et avec la "Magic" vous obtenez toujours des plats cuits au four, des biscuits et des gâteaux à mie fine qui fondent dans la bouche. La "Magic" est une assurance de succès en cuisine; elle protège la saveur, sauvegarde les ingrédients précieux. Demandez la "Magic" aujourd'hui—c'est la préférée de 3 ménagères canadiennes sur 4!

FABRICATION CANADIENNE



# L'infâme Trahison

par VICTOR CHAUVET

**C**OMBIEN de fois, étonnée de ne plus la voir, ne l'ai-je pas surprise dans une des allées les plus désertes, dans un coin les plus isolés du jardin, les mains crispées sur ses yeux, l'œil fixe, plus pâle qu'une morte!

Combien de fois aussi, le matin, ne l'ai-je pas vue sortir de sa chambre les yeux encore tout rouges des larmes qu'elle avait versées!

Ah! elle m'inquiète bien... elle m'inquiète bien! soupira Gertrude. Elle m'inquiète même tant, que parfois je n'en dors pas...

— Comment?

— Elle m'inquiète tant que je n'oserais pas te faire connaître toute ma pensée...

— Que veux-tu dire? s'écria Nicole.

— J'ai peur! fit, la voix très sourde, la mère du petit Marcel.

— Peur?

— Est-ce que tu ne comprends pas?...

— Si, si... Oh! tu m'effraies!... Est-ce que tu crois qu'elle pourrait faire cette folie... aller jusque-là?

— Oui, je le crois, je le crois. Oui, je tremble qu'on ne vienne me dire un jour: "Vous n'avez plus de petite amie!..." Votre petite Antonine est morte!"

— Oh! fit Nicole avec un tressaillement.

— Est-ce la première qui mourrait de son amour?

— C'est vrai!

— La première qui irait chercher l'oubli dans la mort?... Et moi-même qui te parle, n'est-ce pas un miracle que je vive encore?... N'ai-je pas été ramassée ici sur la route, ici devant cette maison, râlant, agonisante... Mais parlons d'autre chose! s'interrompit vivement, brusquement la mère du petit Marcel qui venait d'avoir comme un frisson.

Et s'emparant des mains de son amie, les serrant avec force:

— Parlons de toi, ma chère Nicole, reprit-elle, de toi qui es heureuse!

— Oui, très heureuse! dit la jeune femme, dont le visage rayonna.

— De toi qui me manquais et dont j'attendais, avec une si grande impatience, le retour...

— Chère Gertrude!

— Tu n'en doutes pas, je pense?

— Comment en douterais-je quand je sais que tu as pour moi la même affection que j'ai pour toi... quand je sais que tu m'aimes comme je t'aime?... Oh! non, certes, je n'en doute pas!

— Merveilleux, votre voyage?

— Un rêve!... Je n'oublierai jamais les quelques semaines que je viens de vivre... des semaines dont chacun des jours me faisait l'effet d'une heure...

— Oui, les lettres que tu m'écrivais... ces longues lettres que j'ai si souvent relues que je les sais par cœur, débordaient d'enthousiasme.

— Et toi, quand vas-tu le faire, ce voyage enchanté? demanda Nicole.

Quand vas-tu devenir Mme Gilbert Darcourt?...

— Bientôt, répondit Gertrude avec un sourire, le moment approche, et cependant comme il me semble éloigné encore!

— Vraiment?

— Oui, vraiment. Oui, j'en suis arrivée à compter les jours, les heures... Car tu ne sais pas combien j'aime Gilbert... combien j'aime celui qui bientôt sera mon époux!... Car tu ne sais pas quelle place il tient maintenant dans ma vie!...

Quand, après avoir été abandonnée, délaissée par cet infâme d'Avray, je suis sortie toute brisée, toute anéantie, de l'horrible crise que je venais de traverser, de mon affreuse et épouvantable agonie, je croyais bien que dans mon cœur tout sentiment était éteint, que jamais plus je ne connaîtrais l'amour...

Je croyais bien que l'affection que j'ai pour mon petit Marcel suffirait à remplir toute ma vie!...

Et, soudain, voilà que ce cœur que je croyais mort se met à renaître, se met à revivre!...

Et soudain, voilà que je sens que l'amour de nouveau me reprend, que l'amour de nouveau s'empare de moi!...

Et c'est en vain que je cherche à lutter... en vain que je veux me défendre... en vain que je me crie:

— Non, tu te trompes!... Non, tu n'aimes pas!... Non, tu ne peux plus aimer!

Je me sens de plus en plus dominée, de plus en plus vaincue... de plus en plus forcée de me rendre...

— Et c'est tant mieux! dit vivement Nicole. Une vie sans amour doit être si triste!

— Oui, je suis parfaitement heureuse... aussi heureuse que toi, reprit Gertrude après un moment de silence. Et comment ne le serais-je pas quand je reviens de si loin, quand je compare le présent au passé, quand je remonte enfin d'un abîme d'où je n'espérais plus sortir?...

Comment ne le serais-je pas quand je ne vais plus être, comme dans ma petite chambrette de la rue du Bac, la pauvre femme qui n'avait plus en perspective que la pauvreté et la misère?... quand je vais me refaire un foyer et une famille, entre Mme de Vrignolles et Gilbert?...

Comment ne le serais-je pas quand je n'aurais plus à trembler pour mon enfant, pour mon cher petit Marcel dont l'avenir est assuré?

Et cependant, ajouta-t-elle, tandis que son front se couvrait d'un léger nuage, puisque je ne t'ai jamais rien caché de ce qui se passait en moi... puisque je t'ai toujours dit toutes mes pensées, comme tu me faisais connaître toutes les tiennes, il faut bien que je te fasse un aveu...

— Un aveu?... Quel aveu, Gertrude?

— C'est que j'ai quelquefois comme un remords qui gâte la joie que j'éprouve... qui met un peu d'ombre sur mon bonheur... Et ce remords...

— Achève?

— C'est d'avoir eu parfois une pensée que je me reproche amèrement... Ce remords, c'est d'avoir pu douter de Gilbert, douter de la noblesse de son cœur... C'est d'avoir pu croire qu'un jour pourrait venir où il souffrirait de mon passé... où il me le rappellerait peut-être...

Oh! Gertrude!

— Oh! je le calomniais... j'en suis sûre maintenant que je le connais, maintenant que je sais que je pourrais répondre de lui comme de moi-même...

Mais, enfin, dans les premiers temps de notre fréquentation, il m'est arrivé d'avoir cette crainte-là, cette appréhension-là, et voilà ce qui par moments me chagrine, ce qui par moments m'attriste...

— Tu exagères tes torts, dit Nicole. Laisse-toi donc vivre... Va donc en toute confiance vers l'avenir qui s'ouvre devant toi...

Mais, je crois que nous avons prolongé trop longtemps notre entretien et que Mme de Vrignolles nous cherche, fit-elle en se levant vivement du banc où elles étaient assises.

— Mme de Vrignolles? dit Gertrude en se levant à son tour.

— Tu ne la vois pas?

— Non. Où donc?

— Mais là-bas... au fond de cette allée qui s'ouvre en face de nous, répondit Nicole en étendant la main.

En effet, la tante du docteur Gilbert, immobile, semblait chercher fouiller du regard autour d'elle.

— Eh bien, viens vite... montrons-lui que nous ne sommes pas perdues! dit gaiement la mère du petit Marcel.

Mais les deux jeunes femmes n'avaient pas encore fait la moitié du chemin, que Mme de Vrignolles, qui les avait aperçues, s'avançait rapidement à leur rencontre.

Elle paraissait très inquiète, très émue.

— Vous n'avez pas vue Antonine? demanda-t-elle avec un regard anxieux.

— Antonine?... Elle doit être sans doute dans sa chambre, répondit Gertrude. Vous savez bien qu'elle y reste souvent des heures entières.

— J'en viens.

— Elle n'y est pas?

— Non.

— Elle doit être alors avec Marcel.

— Je sors aussi de la chambre du petit Marcel. L'enfant est seul...

— C'est extraordinaire! dit Gertrude que l'inquiétude commençait à gagner. Avez-vous cherché dans le jardin?

— J'ai cherché partout... Je l'ai même appelée à plusieurs reprises et elle ne m'a pas répondu. Je commence à être très surprise de cette disparition.

— Oui, c'est très étrange, dit Gertrude, la voix sourde, toute pâle.

— Oh! il ne faut pas vous alarmer ainsi, dit vivement Nicole. Elle est probablement sortie pour faire une course, et elle va rentrer d'un moment à l'autre.

— Elle ne sort jamais, dit Mme de Vrignolles.

— Non, jamais, appuya la mère du petit Marcel. Depuis qu'elle est ici, elle n'a pas franchi une seule fois la grille.

Puis faisant signe à Nicole:

— Viens... suis-moi... Nous finirons par la trouver, ajouta-t-elle.

Et, quand elles eurent fait quelques pas, quand elle se furent un peu

## RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

*Derrière les belles fiançailles de Marc d'Avray et de Nicole se cachait un secret et un mystère. Marc adorait sa future épouse. Mais pour Nicole ce n'était qu'un sacrifice librement consenti, qu'une héroïque immolation de tout son avenir et de tout son bonheur. Marc, dans sa joie et son orgueil, ne voyait que celle qu'il achetait avec l'or de son père, plusieurs fois millionnaire.*

*Rien n'a gêné Marc dans sa vie. Sans honte, il avait séduit la fille de M. le comte de Vauban, le protégé de son père, à qui il avait dû le commencement de sa fortune... de cette fortune qui lui a servi de prétexte pour renier Mlle Gertrude de Vauban, une amie de Nicole. Gertrude n'était pas la première venue. Marc s'était servi de son père pour confirmer sa trahison à Gertrude, réduite à la misère, trop punie pour avoir trop aimé.*

*Gertrude endura les plus grandes souffrances. Grâce à l'infatigable, à l'admirable dévouement avec lequel le docteur Darcourt, le neveu de Mme de Vrignolles, sa protectrice, l'avait soignée, la mère du petit Marcel n'avait pas payé de sa vie la trahison du misérable Marc d'Avray. Mme de Vrignolles aimait Gertrude comme si elle était sa fille, comme si elle était son enfant. Une ardente, une invincible sympathie l'avait tout de suite attirée vers Gertrude, dont le visage réveillait en elle des souvenirs qu'elle ne pouvait préciser... de très lointains, de très confus souvenirs...*

*Une histoire, où les deux d'Avray, le père et le fils, avait joué un rôle si méprisable, si odieux, vint mettre ombrage aux fiançailles de Nicole et de Fernand de Précourt. Marc d'Avray, à la suite d'un rendez-vous d'amoureux, reçut deux balles de revolver en pleine poitrine. Avant de rendre le dernier soupir, Marc jeta, au milieu de la stupeur générale, d'une voix rauque et sifflante, ces mots terribles à la face de Fernand: « Assassin, misérable, c'est toi qui m'as tué! » Ce crime bouleversa l'âme de la comtesse de Brest, une autre amie de Marc d'Avray. Les tribunaux accusèrent Fernand de cet assassinat. On chercha à éclaircir ce mystère. On tâcha de découvrir son meurtrier. La comtesse de Brest vivait donc avec tous les regrets et les remords du passé... et pleine d'angoisses, pleine de terreurs pour l'avenir...*

éloignées de Mme de Vrignolles :

— Je tremble! reprit-elle. Est-ce que les mauvais pressentiments dont je te parlais tout à l'heure seraient réalisés...

— Oh! quelle pensée! s'écria Nicole, toute saisie.

— Est-ce que cette pauvre enfant aurait eu un moment de vertige, un moment de folie!... Est-ce qu'elle se serait sauvée d'ici pour n'y plus revenir... pour aller mourir?...

Et devenant plus pâle encore, passant les mains sur son front :

— J'en ai de plus en plus peur! fit-elle avec un frisson.

En quelques minutes, elle avait parcouru, fouillé tout le jardin; elle avait visité tous les recoins déserts où la petite ouvrière avait l'habitude de se réfugier, de s'isoler quand elle se sentait un peu plus triste et comme elle ne l'avait trouvée nulle part, son angoisse grandissait, se changeait maintenant en épouvante.

— Viens! viens! dit-elle en entraînant toujours Nicole. Peut-être allons-nous connaître le motif de cette étrange absence?... Peut-être m'a-t-elle laissée dans sa chambre quelques lignes, quelques mots pour me rassurer!... Pourtant, pourquoi avait-elle fait tant de mystère?...

Nicole aussi sentait un effroi la prendre, mais elle s'efforçait de ne pas le montrer à Gertrude.

Ce fut presque en tremblant que celle-ci entra dans la chambre de sa petite amie.

Elle courut vers la table, mais elle était vide...

— Sur la cheminée peut-être... Elle s'en approcha et, soudain, poussa un cri.

Une enveloppe qui n'était pas fermée et sur laquelle étaient écrits ces mots: "Pour Mme Gertrude" venait de lui tomber sous les yeux.

La mère du petit Marcel chancela, son cœur cessa de battre.

Elle avait retiré le papier que contenait l'enveloppe, elle l'avait déplié, mais elle n'osait pas le lire.

— Donne! dit Nicole.

Et ce fut elle qui, très pâle aussi, toute tremblante aussi, lut d'une voix sourde :

Madame Gertrude,  
Pardonnez-moi la peine que je vais vous faire, le chagrin que je vais vous causer, mais malgré tous vos sages conseils je n'ai plus la force de vivre...

— Oh! la malheureuse! s'écria Gertrude, la malheureuse!

Il faut que mon désespoir soit bien grand, puisque votre amitié n'a pu m'en guérir, continua de lire Nicole. Et cependant, j'ai bien longtemps lutté contre moi-même, j'ai bien souvent voulu chasser la sinistre pensée qui de plus en plus m'obsédait, qui de plus en plus m'envahissait, mais aujourd'hui je suis à bout de forces, à bout de courage, il faut que ma destinée s'accomplisse...

Sans doute, il est bien triste de mourir à mon âge, quand on est presque encore une enfant... quand on s'était bercée, comme toutes les jeunes filles, de si beaux rêves et de si belles chimères. Mais la mort ne vaut-elle pas mieux qu'une existence qui serait désormais sans bonheur et sans joie!...

Tout à l'heure, quand Nicole et M. Fernand sont entrés chez Mme de Vrignolles, je les ai longtemps regardés de loin...

Comme ils avaient, elle et lui, le front rayonnant, resplendissant!... Comme ils avaient l'air heureux!... Et moi je n'ai pu m'empêcher de pleurer en pensant que je ne connaîtrais jamais le bonheur d'être aimée.

Non, ce bonheur-là, je ne l'aurais jamais connu, car une trop grande

distance me sépare de celui à qui mon cœur s'est donné... car j'ai été une folle enfant d'oser lever les yeux sur lui...

Quand je ne serai plus, peut-être me plaindra-t-il... peut-être dira-t-il: "Cette pauvre petite Antonine!..." Mais qu'il ne sache jamais le secret que je vous ai confié, mais qu'il ne sache jamais que c'est à cause de lui que je meurs, car cela pourrait peut-être mettre une ombre dans sa vie, et c'est ce que je ne veux pas...

La tête dans ses mains, Gertrude sanglotait, tout bas, et c'était le visage aussi tout inondé de larmes, que d'une voix de plus en plus sourde, que parfois brusquement s'éteignait, que Nicole continuait de lire ces lignes émouvantes.

Je viens de passer un long moment dans la chambre du petit Marcel, poursuivit-elle. Le pauvre enfant me souriait, me tendait les bras, était content que je sois près de lui. Il ne se doutait pas, lorsque je l'embrassais, que je lui faisais mes adieux, que bientôt il ne me reverrait plus!

Parlez-lui quelquefois de moi... Dites-lui que sa Nine l'aimait bien.

Adieu, madame Gertrude... Embrassez bien Nicole, et remerciez Mme de Vrignolles de toutes les bontés qu'elle a eues pour moi.

Adieu!

ANTONINE.

Et comme Gertrude faisait un mouvement pour reprendre la lettre :

— Attends, ce n'est pas tout... il y a un post-scriptum.

Et elle lut encore :

Je voudrais, madame Gertrude, vous demander un service.

Parmi les ouvrières qui travaillent pour mon magasin, il en est une qui s'appelle Mlle Leclerc.

Elle demeure rue Rodier, No. 12.

Cette dame m'avait donné un peu d'affection, parce qu'elle me savait orpheline et seule au monde, et moi aussi je m'étais un peu attachée à elle parce que je la savais pas très heureuse...

Je désirerais qu'on lui donne mon petit ménage, tout ce que je laisse dans ma chambre de la rue du Bac.

Permettez-moi, madame Gertrude, de compter sur vous pour cela.

Et Nicole rendit la lettre à la mère du petit Marcel.

— Surtout, dit vivement celle-ci, que Mme de Vrignolles ne sache rien... Cette nouvelle pourrait lui porter un coup terrible!... Et viens! Prévenons Gilbert... Peut-être pourra-t-on trouver cette enfant... l'empêcher de mourir!...

Et ce fut en courant qu'elles s'élançèrent hors de la chambre...

Fernand et le fiancé de Gertrude se promenaient lentement dans une allée assez écartée, et causaient aussi intimement, aussi familièrement que s'ils se fussent connus depuis vingt ans.

— Ainsi vous êtes revenu enchanté de votre voyage? disait le docteur.

— Dites que j'en suis revenu ébloui... oui, ébloui, c'est le mot! riposta Fernand. Je ne vous parle pas seulement de la beauté du pays, de la splendeur du ciel, mais ce qui me donnait le vertige, c'était la vue de tous ces chefs-d'œuvre entassés dans les musées, découverts dans les églises!... Ah! que l'on se sent petit en face de tous ces génies, de tous ces colosses de l'art!... Comme je me sentais humilié, désespéré, en me disant que je ne pourrais jamais atteindre à cette perfection!... J'ai vu des toiles devant lesquelles je me serais agenouillé... J'en ai vu d'autres...

Mais il s'interrompit brusquement.

Voyez comment, avec les  
USTENSILES EN PYREX  
vous pouvez faire de bons  
repas de temps de guerre



1. Le POULET AU FOUR cuit plus vite dans cette nouvelle et populaire assiette à tarte 'conservateur' en Pyrex! A 425°, 1 h. ¼ au four suffit. Ce plat, avec oreilles en verre, a de nombreux usages.

4. Dans ce Plat Utilitaire en Pyrex, faites du POISSON AU FOUR. 40 minutes de cuisson, à 350°. Faites-y aussi des côtelettes, petits pains et desserts.



2. Encore un plat économique dans un ustensile en Pyrex — du MACARONI AU FROMAGE! Sa cuisson, à 350°, ne demande que 25 minutes! Servez-le et gardez le reste dans le même Bol à Mélanger en Pyrex. Série de 3 Bols — peu encombrants.



5. Des PETITS PAINS EN FORME DE TRÉFLE, dorés et appétissants, dans des petits Pots à Cossetarde en Pyrex. Seulement 30 minutes dans un four à 350°. Pour desserts individuels aussi. Série de 6 petits Pots en Pyrex.



3. Votre Plat-casserole en Pyrex diminue le temps de cuisson et fait des FEVES À LA MODE DE BOSTON tendres et exquises! Dans un four à 350°. Le couvercle sert d'assiette à tarte.



6. Des POMMES CUITES bien juteuses, en 45 à 50 minutes, si vous employez un Plat à Gâteau en Pyrex. Convient aussi pour gâteaux étagés, petits pains, côtelettes, pommes de terre. Il vous en faudra probablement deux!

3 FAÇONS D'ÉPARGNER AVEC LES USTENSILES EN PYREX!



MAMAN DIT, "Les aliments y cuisent mieux et sont plus appétissants." Même les morceaux à meilleur marché et les restes sont beaux et bons lorsque cuits dans du Pyrex.



GRANDE SOEUR DIT, "Chouette! Moins de vaisselle à laver avec le Pyrex!" Le temps que l'on ne passe pas à la cuisine sert à faire autre chose. Faites cuire, servez, et gardez le reste dans le même plat.



PAPA DIT, "Nous pouvons certainement faire avec ces épargnes sur la nourriture et le combustible!" La cuisson au four se fait en ½ moins de temps dans les Ustensiles en Pyrex. Et, grâce aux côtés transparents, vous ne laissez pas brûler les mets!

ACHETEZ CES PLATS EN PYREX À VOTRE  
MAGASIN PRÉFÉRÉ — ILS FONT ÉPARGNER  
DU TEMPS ET DE L'ARGENT

Concessionnaires exclusifs pour le Canada  
JOHN A. HUSTON CO.  
LIMITED

USTENSILES DE MARQUE

**PYREX**  
ALLANT AU FOUR  
ALLANT AU FEU



## MÊME À LA "11ÈME HEURE" vous pouvez enlever les taches des cabinets avec la LESSIVE GILLETT

● Versez-y simplement de la Lessive Gillett et la chasse d'eau les fera disparaître à l'instant! La Gillett dégage aussi les renvois d'eau, facilite le nettoyage. Achetez-en!

Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive elle-même réchauffe l'eau.  
**BROCHURE GRATUITE:** Écrivez à Standard Brands Ltd., Fraser Ave. & Liberty St., Toronto, Ont., pour demander la brochure Gillett qui explique comment la Lessive Gillett facilite les travaux du ménage.



FABRICATION  
CANADIENNE



● Rappelez-vous que lorsque vous taillez vous-même vos cors vous n'en enlevez que le dessus—le cor reste dans l'orteil, prêt à repousser. Mais Blue-Jay médicament aide à soulager la douleur, à enlever le cor, ainsi qu'indiqué ci-contre. Blue-Jay coûte très peu—quelques sous seulement pour traiter chaque cor—à tous les comptoirs de pharmacie et d'articles de toilette.



Tailler les cors n'en enlève que le dessus—le cor reste à l'intérieur.



Le médicament Blue-Jay détache doucement le cor et permet de l'enlever facilement.\*

\* Dans les cas opiniâtres il faudra plusieurs applications.

## BLUE-JAY

EMPLÂTRES ANTICORS BAUER & BLACK

Lecteurs du "SAMEDI",

connaissez-vous...

## LE FILM

Si non, ne manquez pas de vous procurer le dernier numéro. Et, lorsque vous le connaîtrez, vous ne tarderez pas à vous y abonner. Il vous renseigne parfaitement sur le monde de la radio et du cinéma.

Gertrude et Nicole accouraient vers eux.

Les deux jeunes gens ne purent retenir un mouvement de saisissement en les voyant si pâles, si défaites...

— Qu'est-ce donc?... Que vient-il donc d'arriver? demanda vivement le docteur Gilbert...

— Oh! quelque chose d'affreux, de terrible... un grand malheur! répondit Gertrude.

— Un grand malheur!... Oh! vous me faites peur!... Est-ce que ma tante...

— Non, non!... Il ne s'agit pas de Mme de Vrignolles... Il s'agit d'Antonine...

— D'Antonine?

— Lisez!

Et elle lui tendait la lettre de la petite orpheline.

A peine en avait-il parcouru les premières lignes qu'il tressaillit.

— Oh! est-ce possible!... est-ce possible! s'écria-t-il en devenant tout pâle à son tour. Écoutez, Fernand!

Et il lut tout haut.

Puis, quand il eut achevé:

— Mais pourquoi ce désespoir?... pourquoi cette enfant veut-elle mourir? demanda le jeune artiste en proie à une violente émotion aussi.

— Pourquoi? dit vivement la mère du petit Marcel. Parce qu'elle aimait et qu'elle croyait n'être jamais aimée...

— Elle aimait?

Et savez-vous qui? dit le docteur Gilbert.

— Qui donc?

— Maxime Duroc! répondit Nicole...

— Elle aimait Maxime?

— Oui, elle l'aimait follement, éperdument, en voici la preuve! dit Gertrude. Depuis quelque temps déjà elle avait des allures qui m'étonnaient, qui m'inquiétaient. Je m'étais aperçue qu'elle devenait toute sombre, toute triste, elle si gaie autrefois... Puis, je ne la voyais plus...

— Ses visites ici, ses visites à Suresnes se faisaient de plus en plus rares...

Alors, comme elle ne venait plus vers moi, c'est moi qui suis allée vers elle.

Et je la vois encore devant mes yeux quand je suis arrivée rue du Bac...

Elle était si pâle, si dé faite, si changée que je ne la reconnaissais plus!

Et c'est alors qu'en cachant sa tête contre ma poitrine, elle m'a fait son aveu...

Son accent, ses sanglots me déchiraient l'âme...

Depuis je me suis efforcée chaque jour de lui remonter le moral, de lui rendre un peu de courage, de lui donner un peu d'espoir, mais cela n'a pas empêché le vertige de la prendre... et à cette heure où est-elle!... Morte déjà peut-être!... Ah! la pauvre enfant!... la pauvre enfant!...

— Depuis combien de temps est-elle partie? demanda Gilbert.

— Je ne sais rien... je ne puis rien dire, répondit Gertrude. C'est votre tante qui ne sait rien et à qui il ne faut rien apprendre...

— Ah! certes, non!

— C'est votre tante, qui, tout à l'heure, pendant que je causais avec Nicole, est venue nous demander tout émue si nous ne l'avions pas vue... c'est elle qui, la première, s'est aperçue de sa disparition...

Nous avons alors, Nicole et moi, parcouru tout le jardin... et comme elle n'y était pas, nous sommes alors montées dans sa chambre, car je pensais que peut-être elle avait pu y laisser un mot qui nous expliquerait son absence...

Et je ne m'étais pas trompée... Ce mot, le voilà!... c'est ce billet-là!...

Elle sera peut-être retournée à Paris... retournée rue du Bac?...

— Oh! non, j'ai le pressentiment que non! dit Gertrude. La Seine est si proche!

— Voulez-vous venir avec moi, Fernand? dit vivement le docteur Darcourt en saisissant le bras du jeune artiste...

— Oui, oui, je vous suis!

— Peut-être est-il encore temps de la ramener... encore temps de la sauver!... Venez, venez vite, mon ami!

Et ils s'élançèrent hors du jardin.

Gertrude et Nicole, après être demeurées un moment immobiles s'étaient remises à marcher côte à côte, si tristes, le cœur si lourd qu'elles n'échangeaient plus une parole.

Puis enfin, parlant très bas:

— Oh! ils ne la rattraperont pas... ils ne la rattraperont pas! murmura Gertrude. Elle doit être bien loin maintenant... peut-être la Seine roule-t-elle déjà son cadavre!... Car il est bien certain qu'elle n'a pas dû rentrer à Paris, retourner chez elle... Non, non, la Seine l'emporte, la Seine l'a prise... c'est vers elle que dans son vertige elle a dû courir... et c'est là-bas, sur la berge, que demain peut-être on retrouvera son cadavre!...

Puis après un silence:

— Je t'aime bien, Nicole, reprit-elle. Je t'aime tant, que depuis ma sortie du couvent j'ai toujours pensé à toi... que je n'ai jamais oublié un seul jour ton souvenir...

Eh bien, j'avais pour Antonine la même amitié, la même affection que j'ai pour toi, et si je devais la perdre, il y aurait dans mon cœur un vide que rien ne pourrait combler.

Et puis, ajouta-t-elle en s'arrêtant et en posant la main sur le bras de son amie, veux-tu que je te parle franchement?

— Oui, Gertrude.

— Que je te parle comme je me parle à moi-même?

— Oui, parle! parle!

— Que je te dise enfin le remords que j'ai... le remords qui me torture?...

— Toi?... Mais quel reproche peux-tu te faire? dit vivement Nicole. Quel remords peux-tu avoir?...

La mère du petit Marcel venait de hocher lentement la tête, puis la voix plus sourde, et avec un accent plein de tristesse:

— Oh! si! fit-elle. Si, il me semble que si je n'avais pas consenti à épouser Gilbert... si j'étais revenue près d'elle rue du Bac, Antonine aurait eu plus de force, plus de courage pour supporter son chagrin...

Mais elle s'est brusquement, subitement retrouvée seule dans la vie, quand elle avait cru s'être refait une famille avec moi et mon enfant... et c'est peut-être bien aussi cette déception qu'elle a éprouvée qui la tue... et c'est peut-être bien aussi à cause de cela, à cause de cet abandon où elle allait retomber qu'elle a voulu mourir...

— Allons donc! fit vivement Nicole. Il ne faut pas non plus exagérer les choses... Il ne faut pas non plus te donner des torts que tu n'as pas... Quand il a été question de ton mariage avec le docteur Gilbert, ne lui avez-vous pas proposé de venir vivre avec vous?...

— En effet.

— Elle ne retombait donc pas dans son ambition, et la famille qu'elle rêvait de se refaire ne lui aurait donc pas manqué... Oh! je comprends ton chagrin, puisque je le partage... puisque moi aussi j'avais une très sincère amitié pour cette enfant si bon-

ne et si pleine de cœur, mais ne parle donc pas de remords...

Et puis, qui sait? ajouta Nicole après une courte pause, elle a bien pu écrire cette lettre dans un moment de fièvre et de vertige, mais le sang-froid a pu lui revenir... mais à la dernière minute elle a pu faillir... oui, qui sait si nous n'aurons pas la joie de la voir revenir...

— Oh! que Dieu t'entende!... que Dieu exauce ma prière! s'écria Gertrude... Mais je connais son énergie et sa volonté, et quel espoir veux-tu qu'il me reste encore après avoir lu cette lettre?...

Pendant que les deux amies s'entretenaient ainsi, sentant à chaque minute augmenter leurs angoisses, que faisait Antonine? où était Antonine?

Il faut que nous disions d'abord que jamais comme ce matin-là elle ne s'était senti dans le cœur une semblable désespérance, que jamais elle n'avait été en proie à une tristesse aussi profonde...

Jamais non plus l'avenir qui s'ouvrait devant elle ne lui était apparu sous des couleurs plus sombres.

Assise à sa table, le front dans ses mains, elle était restée longtemps pensive, longtemps songeuse, parlant parfois tout haut, disant parfois tout haut ses désillusions.

Ah! oui, certes, l'amour qu'elle avait pour Maxime Duroc, cet amour qu'elle considérait comme impossible, aurait suffi à la désespérer, mais elle avait encore au fond de l'âme un autre chagrin, qu'elle ne disait pas, qu'elle n'avait pas... et ce chagrin c'était bien, comme l'avait deviné la mère du petit Marcel, d'être obligée de renoncer au rêve qu'elle avait fait autrefois, de ne plus avoir à elle seule Gertrude...

Car vivre avec celle-ci mariée, serait-ce la même chose?... Car pourrait-elle avoir encore la même intimité, le même abandon?... Car n'y aurait-il pas toujours entre elles le mari, le docteur Gilbert?... Car Antonine ne passerait-elle pas forcément au second plan, et Gertrude n'appartiendrait-elle pas davantage à son époux qu'à sa petite amie?

Et c'était cette pensée-là, disons le mot, cette jalousie-là, qui avait tenu pendant si longtemps la petite ouvrière éloignée de Suresnes, qui avait pendant si longtemps prolongé son absence de la maison de Mme de Vrignolles.

Possédée par un amour qui ne pouvait lui donner que des déceptions... n'ayant plus pour elle toute seule toute l'amitié, toute l'affection de Gertrude, elle s'était demandé quelle raison elle avait de vivre.

— S'il me faut toujours souffrir ce que je souffre!... S'il me faut toujours connaître le même chagrin, la même douleur! Si je dois toujours vivre sans espoir, sans bonheur et sans joie, mieux vaut cent fois mourir! s'écriait-elle, écrasée tout à coup.

Et c'est alors qu'elle avait écrit d'une main fiévreuse, d'une main rapide, cette lettre que Gertrude venait de trouver sur la cheminée de sa chambre.

Puis elle était retournée voir le petit Marcel.

L'enfant s'était endormi.

Doucement, s'avançant sur la pointe des pieds, elle s'était penchée encore une fois sur son lit et, très émue, des larmes dans les yeux, elle était restée un long moment à le contempler.

— Mon petit Marcel!... Mon petit Marcel! murmura-t-elle en étouffant un sanglot. Tout à l'heure, quand tu te réveilleras, c'est en vain que tu me chercheras, que tu m'appelleras... Je serai alors bien loin

de toi, si loin que je ne reviendrai plus!... Dors, cher petit ange, dors! Marchant toujours à pas de loup, elle s'approcha de la fenêtre, écarta très lentement le rideau, plongea son regard dans le jardin.

Gilbert et Fernand se promenaient tout au fond, près de la grille qui donnait sur la route.

Gertrude et Nicole étaient très loin aussi, là-bas, sur sa droite...

Quant à Mme de Vrignolles qu'elle cherchait aussi, mais qu'elle ne voyait pas, elle avait dû sans doute rester dans son petit salon.

Elle pouvait donc s'évader de la maison sans risquer d'être aperçue, puis sortir par une porte qui se trouvait à quelques pas de là et qui ouvrait sur une ruelle...

Elle attendait donc un instant, jeta un nouveau coup d'œil dans le jardin, puis, tout à coup :

— Allons! fit-elle.

Elle s'enfuit de la chambre, descendit rapidement l'escalier, tourna comme un éclair derrière la maison, puis en quelques secondes se trouva dehors.

Elle courut pendant un moment, puis, brusquement, s'arrêta, jeta un rapide coup d'œil derrière elle... Elle se figurait qu'on s'était aperçu de sa fuite et que quelqu'un cherchait à la rattraper...

Mais non, la ruelle était déserte...

Quand elle en déboucha, elle ralentit son allure, marcha très posément, car bien qu'elle ne sortit que très rarement de la maison de Mme de Vrignolles, bien qu'elle n'allât que très rarement faire une course dans le pays, cependant beaucoup de gens connaissaient celle qu'ils appelaient sympathiquement la "petite Parisienne", et elle ne voulait pas se faire remarquer...

A ce moment-là, deux hommes qu'elle ne vit pas étaient installés à la terrasse d'un petit café devant lequel elle passa... et ces deux hommes n'étaient autres que le Costaud et son inséparable compagnon Loupard, les deux agents de la Sûreté que nous connaissons déjà.

Le Costaud avait l'air plus grave que d'habitude et, penché sur la table, consultait très attentivement un carnet dont toutes les pages étaient noircies de notes prises au crayon.

Un crime avait été commis quelques jours auparavant rue des Bourets, un crime qui avait causé non seulement à Suresnes mais encore dans tous les environs une énorme émotion, et on les avait envoyés, comme cela arrivait souvent, recueillir les premiers renseignements.

Le Costaud consulta longtemps son carnet, et feuilleta longuement les pages, puis enfin relevant la tête et regardant Loupard :

— Il faudrait pourtant se résumer, dit-il, tâcher de faire à la "boîte" un rapport qui dise quelque chose. Voyons!... Nous disons que le crime a été commis?

— Dans la nuit de jeudi à vendredi, répondit Loupard.

— La victime?

— Une vieille femme de soixante-dix à soixante-douze ans.

— La veuve Jean Graubois, née Augustine-Honorine Charleron...

Loupard venait à son tour de sortir un calepin de sa poche.

Il le feuilleta, puis dit :

— Nous ne sommes pas tout à fait d'accord sur le nom de fille de la vieille...

— Ah!

— Moi, j'ai : Augustine - Pauline Charleron... Mais enfin, passons.

— Oui, passons, dit tranquillement le Costaud. Voyons maintenant son histoire, et tu me diras si tes renseignements concordent avec les miens. Tu me suis?

— Parfaitement.

— C'est que tu n'en as pas l'air.

— Marche toujours, dit Loupard, qui, renversé sur sa chaise et les jambes croisées, allumait sa pipe.

— Elle est née à Nîmes, reprit le Costaud.

— Où elle est restée jusqu'à l'âge de vingt ans...

— A cette époque, elle perd son père et va à Lyon où un de ses parents la recueille...

— Oui, à Lyon, dans le faubourg de la Guillotière, dit Loupard. Ce parent était, je crois son oncle...

— Un marchand de chiffons en gros?

— Moi, j'ai marchand de bric-à-brac, mais ça n'a pas d'importance. Passons.

— C'est là, chez son oncle, reprit le Costaud en consultant ses notes, qu'au moment de coiffer sainte Catherine, elle fait la connaissance de celui qui doit l'épouser, du sieur Jean Graubois, un jeune homme employé dans une compagnie d'assurance. Sommes-nous d'accord?

— Pas tout à fait, dit Loupard. Pour moi, le sieur Jean Graubois était un clerc d'huissier. Mais continue...

— Quelques années plus tard...

— Cinq ans plus tard...

— Le jeune ménage quitte Lyon et vient s'installer à Paris...

— Faubourg du Temple.

— Jean Graubois fonde là, dans ce quartier populaire, un bureau de placement...

— Oui, un bureau de placement qu'il garde très longtemps, jusqu'au moment où on retrouve Puteaux à la tête d'un cabinet d'affaires, dit Loupard... Et c'est là qu'un beau matin, il y a trois ans, il meurt d'une attaque d'apoplexie. Sa femme alors quitte Puteaux et vient vivre à Suresnes, dans la maison qu'ils possédaient rue des Bourets...

— La vieille mère Graubois était, dit-on, très riche, reprit le Costaud.

— Ou passait pour être très riche, rectifie Loupard. Mais peut-être exagérait-on. Quoi qu'il en soit, elle devait avoir certainement un joli bas de laine.

— Et elle était aussi, prétend-on, très avare...

— Sordidement avare. Si avare qu'elle n'était jamais vêtue que de guenilles, et qu'on lui aurait fait l'aumône quand on la rencontrait dans la rue...

C'était aussi une vieille très ombrageuse et très méfiante, qui ne se liait jamais avec personne, qui n'ouvrait jamais sa porte à personne... Un type enfin!

— Arrivons au crime, dit le Costaud.

— Si tu veux. Mais on aura du fil à retordre, fit Loupard, car jusqu'à présent tout reste très ténébreux, très obscur, aucun indice.

— Moi, voici ce que je sais. Comme la vieille mère Graubois vivait seule, n'avait pas même une femme de ménage, elle faisait elle-même ses commissions. Aussi avait-on l'habitude de la voir chaque matin et chaque après-midi chez divers marchands du quartier...

— Or, comme tout à coup elle était devenue invisible, les voisins s'étonnèrent, puis s'inquiétèrent...

On alla écouter à sa porte.

Aucun bruit.

On frappa.

Pas de réponse.

Et c'est alors que le commissaire de police fut prévenu...

— Oui, c'est alors qu'on trouva la vieille étendue sur le lit, étranglée avec un de ses mouchoirs. C'est alors qu'on trouva tous les tiroirs ouverts, tous les meubles fouillés... Quant à savoir quel a été le montant du vol

Qualité Première

# THÉ "SALADA"

La marque reconnue depuis 50 ans pour sa saveur délicieuse.

PASSEZ  
DE BELLES  
SOIREEES...



...mais ne commettez pas l'imprudence habituelle des gens qui oublient de s'emporter de quoi lire à la maison, les jours pluvieux ou les « mauvais soirs »... Mais, direz-vous, quelle matière à lire faut-il se procurer? Certes pas des bouquins sérieux, interminables et incommodes à transporter et que, finalement, on ne lit pas! Non, ce qu'il vous faut, c'est un choix de lectures variées, artistement illustrées et ornées de couleurs, traitant de mille choses d'actualité et répondant aux goûts du moment, instructives, distrayantes à la fois et dont on peut se procurer et disposer facilement et économiquement... Bref, ce qui, en matière de lecture, enjolivera vos soirées — ce moment béni de la journée — c'est LA REVUE POPULAIRE qui, depuis trente-cinq ans, n'a cessé de se faire des adeptes heureux et satisfaits

UN BEAU ROMAN D'AMOUR, COMPLET DANS  
LA REVUE POPULAIRE  
D'AVRIL

COEUR EN FETE  
Par JACQUES GRANDCHAMPS

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE.  
975, rue de Bullion,  
Montréal, P.Q., Canada.

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou \$2.00 pour 2 ans (Etats-Unis : \$1.75 pour 1 an ou \$2.50 pour 2 ans) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE. IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....  
Adresse .....  
Localité ..... Prov. ....



Coupon  
d'abonnement

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois. (Etats-Unis : \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois) d'abonnement au magazine

LE SAMEDI

Nom .....  
Adresse .....  
Ville ..... Prov. ....  
IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.



Poirier, Bessette & Cie, limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

# 5 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES 5 GAGNANTS — 5 JEUX DE CARTES Solution du Problème No 591  
Problème No 588

Mme J. N. Prud'homme, Thurso, comté Papi-neau, P. Q. ; Mlle Lucie Pauzé, 191, rue Mont-calm, Joliette, P. Q. ; M. Nérée Thêberge, St-Charles, comté Bellechasse, P. Q. ; M. Fernand Bussière, 99, rue Châteauguay, Québec, P. Q. ; Mlle Aline Legault, 8328, rue Drolet (Ville-ray), Montréal, P. Q.

**A V I S**

Le rationnement des jeux de cartes nous oblige à n'offrir que cinq jeux par semaine.

S	O	U	T	A	N	E	S	U	R	P	L	I	S
E	N	R	A	G	E	T	S	E	R	I	N	E	
R	I	C	A	C	O	L	Z	O	N	N			
V	U	T	M	A	L	I	N	U	E	T			
A	N	T	M	O	D	E	R	E	R	A	G	E	
N	T	E	L	T	E	R	E	E	L	I	O	N	
T	O	T	S	T	E	S	U	S	U	C			
E	N	C	E	P	R	E	T	A	T	E			
S	B	R	I	O	N	E	G	O	T	S			
Z	O	O	G	E	O	G	R	A	P	H	I	E	
G	L	I	L	L	E	E	L	I	E	R	G		
U	N	T	E	E	C	E	E	E	M	U			
E	U	T	S	P	A	R	S	F	O	I			
P	I	O	N	F	I	L	O	N	R	O	N		
E	T	I	E	R	S	E	C	C	A	R	T	E	

**LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 591**

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

(Les réponses doivent nous parvenir le jeudi soir, au plus tard.)

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Localité \_\_\_\_\_ Province \_\_\_\_\_

Adresser : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

**HORIZONTALLEMENT**

- Planète. — Confesseur de Henri IV. — Golfe de la mer de Chine.
- Salutation angélique. — Cri sourd d'un homme qui frappe un coup. — Manguier du Gabon.
- Démonstratif. — Appareil pour soutenir un navire. — Roue à gorge. — Aviateur célèbre.
- Petit couteau de poche. — Genre dramatique des XIVe et XVe siècles.
- Préfixe. — Petit voyant pour régler la pente d'une chaussée. — A moi.
- Rivière de Bavière. — Trois fois. — Oiseau passereau. — Personnage de la féerie anglaise.
- Manière d'être. — Epouse d'Abraham.
- Associer. — Reine d'une œuvre de Shakespeare. — Cercle lumineux.
- Nom donné à la Perse. — S'affaiblir. — Grand violon.
- Substance friable. — Dépôt de marchandises. — Saison.
- Lui. — Rétractation de ce qu'on a dit. — Posséda.
- Archipel danois. — Sans surcharge.
- Interjection. — Démonstratif. — Partie de la charrue servant à ouvrir le sol. — Métal.
- Opéra-comique en trois actes. — A moi. — Pommade de blanc de plomb.
- Montant de la carte à payer. — Galerie d'exposition. — Présentement.

**VERTICALEMENT**

- Appareil combiné pour produire certains effets. — Evêque de Séville, né à Carthagène.
- Prière. — Conforme à l'usage. — Principale difficulté.
- Dans la gamme. — A l'usage de tous. — L'Eridan des Anciens.
- Ordre notifié. — Pièce pour soutenir les tonneaux. — Hareng en caque.
- Consacra. — Mouvement alternatif des eaux de la mer.
- Sorte de clou. — Bêche étroite pour retirer les poissons.
- Interjection. — Métal d'un gris bleuâtre. — Art bizarre, contraire aux lois naturelles. — A moi.
- Grand nombre. — Assemblage de poulies et de cordages. — Terrain.
- Pronom indéfini. — Pièce de la char-rue. — Bœuf sauvage de l'Amérique. — Affluent du Nil.
- Branche de rotang. — Plis du vi-sage.
- Ensemble des engagements à la charge d'un Etat. — Elément gazeux.
- Exprime une douleur physique. — Mesure algérienne. — Et le reste.
- Fille d'Inachos. — Coffre de bois. — Ville de Chaldée.
- Roi de Hongrie. — Espèce de sceptre. — En forme d'œuf.
- Tombeau égyptien. — Ouvrages d'art.

et quelle somme il a pu rapporter aux assassins, car on croit qu'ils étaient au moins deux, ce serait assez difficile, puisque la vieille mère Graubois ne se confiait à personne, ne disait ses affaires à personne.

Selon moi, elle ne devait pas avoir beaucoup d'argent chez elle, et voilà un coup qui n'a pas dû rapporter grand'chose...

— Il peut toujours rapporter au moins vingt ans de travaux forcés, ricana le Costaud.

Puis, après avoir jeté de nouveau les yeux sur son carnet :

— As-tu entendu parler de ça, toi? reprit-il. Moi, voici ce qui m'a été rapporté de différents côtés...

La veille du jour où la mère Graubois n'a plus été revue, c'est-à-dire la veille du crime, deux jeunes gens de dix-huit à dix-neuf ans, à figures de gredins, auraient été aperçus à plusieurs reprises rôdant dans les alentours de la maison de la vieille.

— On me l'a dit, fit Loupard.  
— L'un, très grand, très maigre, était vêtu d'une redingote râpée, coiffé d'un chapeau mou, et portait de longs cheveux.

Quelques-uns ont cru reconnaître en lui un de ces musiciens ambulants qui pullulent les dimanches à Suresnes et dans toute la banlieue...

L'autre, petit, court, trapu, coiffé d'une casquette de cycliste, avait l'air d'un petit employé dans la dé-che...

— Oui, j'ai aussi ce renseignement, dit Loupard. Oui, je sais que les soupçons se portent sur ces deux garçons. Mais, peut-être serait-il bon de ne pas s'en rapporter trop vite aux gens du voisinage qui ont parfois beaucoup trop d'imagination.

— Cependant...  
— Oui, oui!... On peut suivre cette piste, parbleu!... mais cela n'empêche pas de chercher ailleurs.

— Bien entendu. Mais, chercher où?

— Ah! voilà!... Mais, filons toujours... allons toujours... Quelque-fois une rencontre qu'on peut faire... un mot qu'on peut surprendre, peuvent nous mettre sur la voie...

Le Costaud venait de frapper.  
— C'est donc toi qui régales? fit Loupard qui se fouillait aussi.

— Oui, c'est ma tournée.  
Et comme le garçon arrivait :  
— Payez-vous, dit le policier.  
Puis, ayant ramassé sa monnaie :  
— En route! dit-il.

Ils allaient lentement, le chapeau un peu sur les yeux, dévisageant, sans en avoir l'air, tous les passants qu'ils coudoyaient.

Et ils marchaient depuis un moment déjà lorsque, tout à coup, le Costaud s'arrêta, posa sa main sur l'épaule de son compagnon :

— Loupard!  
— Mon vieux?  
— Regarde!

Et avec sa canne, il montrait l'autre côté de la rue.

— Regarde quoi? fit Loupard. Je ne comprends pas...

— En face de nous?... cette grille?... Est-ce que tu ne te reconnais pas?

— Ma foi...  
— Voyons! la maison où nous sommes venus autrefois... la maison où l'on avait recueilli Mme Gertrude... la maison de Mme de Vrignolles, enfin!

— Ah! oui... c'est vrai...  
Ils venaient de s'approcher de la maison.

Le Costaud glissa un oeil à travers la grille, fouilla du regard le jardin.

Puis, tout à coup :  
— Tiens! fit-il, précisément, la voilà, Mme Gertrude...

— Où ça?

— Tu es donc aveugle... Un peu sur la gauche... les deux jeunes femmes qui vont et viennent très lentement, à tout petits pas...

— Ah! oui, c'est bien elle! dit Loupard. Mais le diable m'emporte si je l'aurais reconnue!... Qui dirait que c'est elle que Mme de Vrignolles a ramassée là sur la route, à l'endroit où nous sommes!... Qui dirait que c'est l'agonisante, la moribonde que nous avons eue sous les yeux!... Je n'aurais jamais cru qu'elle s'en serait tirée...

— Elle s'en est pourtant tirée comme tu vois...  
— C'est un miracle!  
— Oui, un vrai miracle!

— Et l'autre jeune femme qui est avec elle... il me semble que son visage ne m'est pas inconnu... que je l'ai déjà rencontrée quelque part

— Tu ne te trompes pas... Cherche bien!  
— Où l'ai-je donc vue?

— Mais, pardieu, tu l'as vue place Saint-Sulpice, il y a quelques mois. Tu l'as vue le jour où Mme Gertrude est tombée devant nous en proie à cette terrible crise de nerfs à laquelle je ne peux jamais penser sans avoir encore un frisson...

Voyons! tu ne reconnais pas Mlle de Chataigne!... Tu ne reconnais pas la jeune fille que ce gredin de Marc d'Avray devait épouser!

— Ah! si, si! fit Loupard.  
— Et là-bas, au fond de l'allée qui s'ouvre en face de nous, ces deux jeunes gens qui sont arrêtés et qui causent, veux-tu que je te les nomme?

— Qui sont-ils?  
— Celui qui est à droite n'est autre que le malheureux dont tout Paris parlait il y a quelques semaines... n'est autre que l'ancien rival de Marc d'Avray, devenu aujourd'hui l'époux de Mme Nicole de Chataigne.

C'est M. Fernand de Précourt, le peintre célèbre, l'artiste illustre.

— En voilà un qui se peut vanter d'avoir passé de mauvais moments.

— Pour sûr!  
— Mais à présent, je parierais qu'il ne s'en souvient plus.

— Et l'autre?  
— L'autre, c'est le neveu de Mme de Vrignolles... le docteur Gilbert Darcourt, un médecin célèbre aussi et dont tu dois certainement avoir entendu parler...

— En effet.  
— Et ce sera bientôt le mari de Mme Gertrude...

— Son mari?  
— Oui, ils sont déjà fiancés...

Oui, quand Mme Gertrude est tombée ici, tombée chez Mme de Vrignolles, elle ne devait pas seulement y retrouver la santé, y retrouver la vie, mais encore y rencontrer le bonheur...

Cependant, il paraît que ça n'a pas d'abord marché tout seul...

— Mme de Vrignolles, sans doute, s'opposait à ce mariage...

— Pas du tout!... Mme de Vrignolles, au contraire, le désirait ardemment... Mme de Vrignolles, au contraire, en était enchantée...

— Alors?  
— Mais c'était Mme Gertrude qui ne voulait pas en entendre parler...

— Mme Gertrude!  
— Mais c'était elle qui se faisait prier...

— Par exemple!  
— Cela peut t'étonner, mais cependant cela se comprend, cela s'explique...

— Comment?  
— Mme Gertrude n'a-t-elle pas été la compagne de Marc d'Avray?... N'a-t-elle pas eu de lui un enfant... son petit Marcel?...

— Alors, c'était par délicatesse. Oui, elle pensait que son passé ne lui permettrait pas d'épouser le docteur Gilbert...

Mais celui-ci qui l'aime comme un fou l'a tellement suppliée de ne pas le repousser... Mais Mme de Vrignolles a insisté si souvent et avec tant de force, qu'elle a été obligée de se rendre, obligée de céder...

— Comme le hasard joue un grand rôle dans la vie, tout de même! fit Loupard. Qui aurait pu croire que Mme Gertrude pouvait avoir encore un avenir si heureux!... Qui aurait pu croire, quand nous l'avons ramenée dans sa mansarde, à demi folle de douleur, que son désespoir se changerait si vite en joie, si vite en bonheur!...

— Eh bien, oui, c'est ainsi! dit le Costaud.

Puis, après avoir jeté encore un coup d'œil dans le jardin:

— Mais une chose me surprend, fit-il.

— Quoi donc?

— Elle n'est pas là... Je ne la vois pas...

— De qui veux-tu parler? demanda Loupard.

— Mais de la petite, parbleu!

— De la petite?

— Eh! oui, de la petite amie de Mme Gertrude... de la petite Antonine...

— Mais elle est donc ici aussi?... elle est donc aussi chez Mme de Vrignolles?...

— Mais oui.

— Ah bah!

— Il y a même déjà quelque temps... Cette petite était si triste, toute seule, dans sa chambre de la rue du Bac... si triste depuis qu'elle ne vivait plus aux côtés de Mme Gertrude... depuis qu'elle ne voyait plus le petit Marcel, qu'elle s'étiolait, qu'elle dépérissait, qu'elle pouvait d'un moment à l'autre tomber très gravement malade.

Alors Mme de Vrignolles, dont la bonté est inépuisable... Mme de Vrignolles qui s'était prise aussi d'amitié pour cette enfant l'a fait venir près d'elle.

— Comment diable es-tu si bien renseigné... sais-tu tous ces détails? s'écria Loupard, qui regardait avec surprise son compagnon.

— Comment?... Mais c'est bien simple! fit le Costaud. Ne t'ai-je pas dit que je ne passais jamais rue du Bac, sans entrer faire la causette avec l'ancienne concierge de Mme Gertrude?...

Or, l'autre jour, comme je me trouvais dans le quartier, j'ai été faire une nouvelle station dans sa loge...

Où elle-même avait-elle pris ces renseignements, c'est-ce que je ne lui ai pas demandé. Mais c'est probablement par la petite Antonine qu'elle avait appris le mariage de la mère du petit Marcel avec le docteur Darcourt.

La petite Antonine n'est pas bien bavarde; mais elle a pu tout de même se trouver un jour en vaine de confidences.

Mais ne restons pas plus longtemps plantés devant cette grille, car on pourrait finir par nous apercevoir, ajouta-t-il.

Allons, filons, mon vieux!

Et il entraîna Loupard.

La nuit allait bientôt venir, et ils suivaient maintenant du même pas lent, de la même allure tranquille, la rue des Meuniers...

— Le quai!... La Seine! dit tout à coup Loupard.

En effet, ils venaient de déboucher sur le quai et la Seine se trouvait devant eux.

Et ils remontaient depuis quelques minutes déjà du côté de Saint-Cloud,

lorsque, soudain, le Costaud eut un tressaillement.

— Loupard! s'écria-t-il en frappant sur l'épaule de son collègue.

— Eh bien, quoi?... Qu'est-ce que tu as?... Pourquoi tapes-tu si fort? demanda l'autre en se frottant l'épaule.

— Je te demande pardon, mon vieux... c'est vrai que j'ai quelquefois des mouvements un peu brusques... Mais c'est que je viens d'être tout surpris... tout saisi...

— Et surpris pourquoi?... à cause de toi?

— Ne parlions-nous pas il n'y a qu'un instant de la petite Antonine?

— Nous en parlions... Eh bien?

— Eh bien, si je ne me trompe, c'est elle qui marche là-bas devant nous...

— Et quand ce serait elle, qu'est-ce qu'il y aurait là qui puisse t'étonner?... Puisqu'elle habite maintenant chez Mme de Vrignolles, n'est-il pas tout naturel qu'on la rencontre quelquefois dans Suresnes?...

— Tu as raison, mais ce qui m'étonne, c'est que cette petite a des allures très étranges, très louches... Oh! c'est bien elle, j'en suis sûr maintenant... Et regarde-la... Elle marche comme si elle était lasse, et à chaque instant elle se retourne comme si elle avait peur que quelqu'un la suive... La vois-tu?

— Parbleu!

— Et la voilà qui s'arrête...

— Qui regarde la Seine...

— Et je trouve qu'elle la regarde trop longuement, trop fixement... comme si elle avait envie de faire une bêtise, dit vivement le Costaud.

— Et c'est peut-être bien ça aussi dit vivement à son tour Loupard. Car pourquoi ne suit-elle plus le quai?... Pourquoi vient-elle de descendre le petit escalier qui conduit au bord de l'eau...

— Oui, je crois bien qu'elle doit, elle aussi, comme autrefois son amie Gertrude, avoir un grain là dedans! dit le Costaud en passant son index sur son front. Je crois bien qu'il nous faut ouvrir l'œil et veiller sur elle... Avançons plus vite... Car la nuit tombe de plus en plus, et elle pourrait nous échapper...

— Et ce doit être ça qu'elle attend... que la nuit soit tout à fait venue, dit Loupard qui se mit à allonger le pas pour pouvoir suivre son compagnon.

Quand ils furent à leur tour arrivés vers l'escalier, les deux agents descendirent.

— Attention, vieux! fit tout bas le Costaud. Sur la pointe des pieds!...

La berge était maintenant toute noire, et les flots de la Seine qui venaient y mourir jetaient dans le profond silence où elle était plongée un bruit sourd et sinistre.

Non loin de l'eau, une ombre qui demeurait immobile s'entrevoyait...

C'était celle de la petite ouvrière, de la petite désespérée d'amour, qui restait là, assise sur une grosse pierre.

Elle avait d'abord, avec un frisson, regardé le fleuve, écouté sa plainte, puis, très pâle, les yeux fermés, elle avait laissé tomber lourdement sa tête sur sa poitrine.

Est-ce qu'une hésitation venait de la prendre?

Est-ce qu'au moment de mourir, elle sentait son courage l'abandonner?

Non, ce n'était point cela... Elle était toujours aussi ferme dans sa résolution que lorsqu'elle s'était enfuie de chez Mme de Vrignolles... Mais elle n'avait pu s'empêcher de faire encore une fois, une dernière fois, un retour sur son passé... d'évoquer encore une fois, une der-

**LA GRAISSE DISPARAÎT EN UN RIEN DE TEMPS!**

**C'EST TELLEMENT PLUS PROPRE!**

**ET PLUS ÉTINCELANT!**

**ET PLUS VITE AUSSI, TOUT EN FROTTANT MOINS**

**grâce au NOUVEAU NETTOYEUR OLD DUTCH AMÉLIORÉ**

Fabrication Canadienne

Dites adieu pour toujours aux frottements et aux récurages fatigants—et à tout le temps que vous avez perdu à essayer d'avoir les choses réellement propres.

Car le Nouveau Nettoyeur Old Dutch Amélioré contient un ingrédient extraordinaire qui dissout la graisse d'une façon quasi-magique, faisant un nettoyage à double-action et réduisant presque de moitié le temps du nettoyage. Et le Nouveau Nettoyeur Old Dutch Amélioré est absolument sûr. Il N'ÉGRATIGNE PAS parce qu'il est fait de Seismotite.

Essayez le Nouveau Nettoyeur Old Dutch Amélioré. Achetez-en chez votre épiciers aujourd'hui même. La boîte reste la même—la différence est à l'intérieur.

**RÉGALEZ-VOUS DE LA SAVEUR PLUS FINE DE LA FARINE D'AVOINE OGILVIE**

*Elle a un Goût Meilleur*  
*Elle EST Meilleure*

**OGILVIE**  
**MINUTE Oats**

**SI C'EST "OGILVIE" C'EST BON!**

**THE OGILVIE FLOUR MILLS COMPANY LIMITED**

**COUPON D'ABONNEMENT**

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM \$1.00 pour 1 an ou \$1.50 pour 2 ans. IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Prov. ....

**POIRIER, BESSETTE & Co. Ltée, 975, rue de Bullion, Montréal, Canada**

# Coronation

UN  
DESSIN  
"COMMUNITY"

Silvo vous aide à prendre soin de vos trésors d'argenterie qui ne peuvent plus être remplacés aujourd'hui.

Accordez à votre précieuse argenterie un soin tout particulier. Vous l'avez présentement en votre possession, mais il peut s'écouler beaucoup de temps avant que vous puissiez ajouter à votre collection. Suivez le conseil des fabricants de ce gracieux modèle et employez Silvo. Il fait ressortir tout le lustre éclatant du dessin et le fait aussi merveilleusement que si c'était par magie.



S23P



Femme qui appréhendez  
"L'Age Moyen"  
et ses  
Étourdissements



Si — comme tant d'autres femmes âgées de 38 à 52 ans — vous souffrez de bouffées de chaleur, transpiration froide, faiblesse, étourdissements, élans d'humeur, de nervosité ou d'irrégularités... — commencez immédiatement à prendre le Composé Végétal Lydia E. Pinkham.

Le Composé Pinkham est préparé spécialement pour la femme et il est très efficace dans le soulagement rapide de ce mal. Pris régulièrement — il contribue à reconquérir la résistance contre de tels symptômes. Le Composé Pinkham est également un excellent tonique pour l'estomac!

Des milliers et des milliers de femmes ont été ainsi secourues. Efficace, aussi, dans le cas des femmes plus jeunes. Procurez-vous en aujourd'hui. Fabrication canadienne.

COMPOSÉ VÉGÉTAL  
LYDIA E. PINKHAM

nière fois, les souvenirs de sa vie, encore si courte?...

Ce qu'elle avait d'abord revu, ce qui d'abord s'était dressé devant ses yeux, c'étaient les premiers souvenirs de son enfance.

Comme si elle ne l'avait quittée que de la veille, ce qu'elle avait revu tout de suite jusque dans ses moindres détails, c'était la petite boutique où elle avait grandi... où sa mère travaillait sans relâche pour l'élever et la nourrir... la petite boutique que, depuis, elle n'avait plus pu revoir, devant laquelle elle n'avait plus pu passer sans qu'aussitôt ses yeux s'emplissent de larmes.

Elle s'y arrêta pourtant malgré elle, cherchant à la revoir à travers les vitres, et il n'y avait pas un coin où elle n'eût laissé quelque chose d'elle, pas un coin qui ne réveillât en elle un souvenir...

C'était là que l'après-midi, en revenant de l'école, elle faisait ses devoirs, pendant que, pour l'encourager à bien faire, sa mère lui souriait, lui disait les tendres paroles dont elle avait le secret...

C'était là que les dimanches et les jeudis elle jouait, et il lui semblait voir encore près du mur traîner une de ses poupées, un de ses jouets ou s'asseoir...

C'était là où se dressait la table pour le repas de famille... la petite table où jamais personne ne venait s'asseoir...

C'était là, entre la porte et la fenêtre, que chaque jour, les volets clos, sa petite Antonine endormie, sa mère passait la moitié des nuits à coudre, à travailler, le front pâli par l'insomnie, les yeux brûlés par la clarté de la lampe...

Sa mère!... La pauvre abandonnée, la pauvre délaissée comme Gertrude... la pauvre femme qui avait eu, comme la mère du petit Marcel, le malheur d'aimer un lâche, comme elle revoyait aussi nettement, distinctement son image!...

En ce moment, il lui semblait qu'elle était là devant ses yeux... là avec son regard si triste, son sourire si doux!

Depuis qu'elle était restée orpheline, la petite Antonine n'avait jamais vécu un seul jour sans reporter sa pensée vers elle... sans évoquer son souvenir avec une émotion profonde...

Bien souvent, dans sa petite chambre de la rue du Bac, elle avait interrompu brusquement sa chanson pour murmurer son nom... Mais jamais peut-être, comme en cette minute où elle allait mourir, la jeune fille ne l'avait prononcé avec plus de tendresse.

— Elle est morte de son amour, comme je vais mourir du mien, se disait la pauvre enfant, mais moi, du moins, je n'aurai pas été aussi à plaindre qu'elle...

Mais je n'aurai pas eu, comme elle, de longues années de souffrance... Mais je n'aurai pas connu le mensonge, la trahison, le parjure!

Mais je n'aurai pas la même agonie terrible, je ne mourrai pas avec le même horrible désespoir, puisque je suis seule au monde... puisque je ne laisse personne derrière moi!

Sur la berge, la nuit se faisait de plus en plus noire, de plus en plus épaisse.

— Est-elle toujours là? fit très bas le Costaud. Je ne distingue plus bien.

— Oui, elle est toujours là, assise à la même place, répondit Loupard.

— Ah! oui, je la vois... Rapprochons-nous encore un peu... Ne la quittons pas de l'œil... Les deux agents venaient de faire quelques pas encore... de se rapprocher très lentement.

Le pied de Costaud avait bien buté contre un gros caillou, mais la petite Antonine était trop profondément absorbée pour rien entendre.

Toujours remontant dans ses souvenirs, toujours revivant son passé, ce qu'elle revoyait à présent c'était la scène qui s'était passée entre elle et son père quand elle avait été lui porter la lettre que sa mère lui avait remise pour lui avant de mourir...

Comme il était devenu pâle et gêné quand elle avait surgi en face de lui... quand il l'avait vue tout à coup apparaître comme son remords vivant!...

Un autre se serait peut-être senti ému en se rappelant celle qu'il avait trompée, la malheureuse femme et la pauvre enfant qu'il avait abandonnées... un autre aurait peut-être eu pour la petite orpheline qui se tenait si triste devant lui un mouvement de pitié, un mot de tendresse, mais en lui rien n'avait tressailli, rien n'avait vibré.

Cet homme n'avait pas de cœur, n'avait pas d'âme!

Il n'avait songé qu'à lui que sa présence pouvait compromettre, et après être resté de glace, après s'être montré presque hostile, il s'était empressé de lui glisser un peu d'argent dans la main et de la congédier en lui criant:

— Ne revenez pas!... Ne revenez plus!

Et pendant ce temps-là, elle entendait dans une pièce voisine les rires et les cris joyeux des autres enfants de cet homme... de ses autres enfants qui, plus heureux qu'elle, avaient une famille et un toit!...

Et elle s'en était allée encore plus triste qu'elle n'était venue, le cœur brisé, se demandant avec angoisse, avec épouvante ce qu'elle allait faire, ce qu'elle allait devenir, quand elle avait trouvé, sur son chemin, cette vieille ouvrière de sa mère, cette brave femme qui l'avait recueillie et qui avait été si bonne pour elle...

Mais si elle avait pu se croire sauvée de son abandon et de son isolement... si elle avait pu se sentir plus heureuse en se disant qu'elle s'était refait un nouveau foyer et qu'elle n'était plus une pauvre petite orpheline seule au monde, comme son illusion avait peu duré, comme le malheur n'avait pas tardé à s'abattre encore sur elle!

En effet, il n'y avait pas bien longtemps qu'elle vivait avec cette vieille amie, ou plutôt avec cette seconde mère, quand un jour, au retour d'une course, elle l'avait trouvée étendue sur son lit, plus blanche qu'un linge, la mort déjà peinte sur le visage...

Le médecin, qu'elle s'était empressée de faire appeler ne lui avait pas caché sa pensée: il n'y avait plus d'espoir à conserver, la pauvre femme se mourait d'épuisement, de trop de privations et de travail.

— Vous êtes sa fille? avait demandé le docteur en regardant Antonine avec compassion.

— Non, monsieur, avait-elle répondu, mais je l'aime comme si j'étais son enfant...

— Eh bien, ma pauvre petite, avait-il ajouté, armez-vous de courage, car, demain, à cette heure-ci, elle ne sera plus...

Et il ne s'était pas trompé!... Le lendemain, en effet, presque à la même heure, la bienfaitrice d'Antonine agonisait dans ses bras, et cette scène-là était encore une de celles que la jeune fille n'avait pu oublier...

Assise toute la nuit près du lit, elle avait veillé la vieille femme qui lentement, doucement s'éteignait, sans une plainte, sans un gémissement, sans souffrance... Vers le matin seulement, elle avait eu un peu de délire, mais un délire très calme, très

## 3 Magazines qui s'imposent :

Il n'existe pas de revues plus canadiennes-françaises. Elles appartiennent, toutes trois, à la même famille canadienne-française depuis près de soixante ans. De plus, elles peuvent se comparer avantageusement à un grand nombre de magazines anglo-canadiens, américains ou français. LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM contiennent exactement les feuilletons, les romans, les articles et les chroniques qui plaisent aux nôtres, qui les amusent et les intruisent en même temps. Leur prix est des plus abordables. Ces trois magazines essentiellement canadiens-français sont à la portée des bourses les plus modestes.

### Le Samedi



LE SAMEDI est à la fois le magazine canadien-français le plus ancien et le plus moderne de la province de Québec. Sa circulation augmente sensiblement et son succès, dans tous les mondes, est considérable.



LA REVUE POPULAIRE est le plus chic des magazines. En donnant un abonnement, vous affirmez votre goût et vous êtes sûr que votre cadeau sera toujours en bonne place chez la personne aimée.



LE FILM, le petit magazine le plus populaire. Son roman d'amour complet... Ses renseignements inédits sur le cinéma français et américain... Les articles de ses célèbres correspondantes... Ses pages illustrées sur la radio canadienne-française... Ses photos d'acteurs et d'actrices, nombreuses et soignées...

#### COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines: LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM. IMPORTANT. Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom \_\_\_\_\_  
Adresse \_\_\_\_\_  
Localité \_\_\_\_\_ Prov. \_\_\_\_\_  
POIRIER BESSETTE & CIE, Limitée,  
975, rue du Bullion, Montréal, Can.

doux, et qui n'avait duré que quelques minutes à peine... Puis, le sommeil avait semblé la prendre, un profond et lourd sommeil qui s'était prolongé pendant des heures...

La petite orpheline qui plusieurs fois s'était penchée sur elle, qui plusieurs fois avait guetté son souffle, malgré ce que le médecin lui avait dit, finissait par se rassurer, sentait de plus en plus diminuer ses appréhensions, ses angoisses...

Mais, soudain, elle tressaillit, devint toute pâle...

Sa vieille amie venait brusquement de s'éveiller, de se dresser, et la voix très rauque, l'appela :

— Antonine!... Antonine!

— Je suis là, répondit l'enfant.

— Où donc?

— Tout près de vous...

— Je ne te vois pas... Donne-moi ta main...

Et la main de la petite orpheline dans la sienne :

— Quelle heure est-il donc? reprit la vieille femme. C'est donc déjà la nuit?... Comme la chambre est sombre!

Antonine ne peut s'empêcher de tressaillir encore, car la chambre, au contraire, était pleine de clarté, pleine de lumière...

— Oui, répondit-elle toute saisie, toute tremblante, c'est la fin du jour.

— Eh bien, petite, c'est la mienne aussi! dit, la voix de plus en plus rauque, de plus en plus sourde, la mourante... Oui, je vais te quitter... dans quelques minutes, tu prieras pour moi!

— Non, non!

— Oh! je le sens... j'en suis sûre... et cela ne m'effraie pas, ne m'épouvante pas... Je ne regrette de mourir qu'à cause de toi pour qui la destinée est trop cruelle... qu'à cause de toi, ma pauvre enfant, qui vas te retrouver aussi isolée, aussi abandonnée qu'autrefois...

Mais il ne faut pas perdre le courage... te laisser aller au désespoir. Il faut, au contraire, te dire que plus tard tu connaîtras peut-être des jours meilleurs, des jours plus heureux.

Mais écoute-moi pendant que j'ai encore la force de te parler...

Moi aussi j'étais seule au monde... seule depuis longtemps, et pour m'aimer, je n'avais plus que toi, ma petite Antonine... Tout ce qui est ici, je te le donne... Oh! tu ne trouveras pas beaucoup d'argent, car je ne pouvais pas faire de grosses économies, mais enfin le peu que je te laisse t'aiderait toujours si tu venais à manquer de travail...

Sa voix devenait de plus en plus sourde, de plus en plus faiblissait.

Et la petite Antonine se rappelait encore avec quelle émotion elle avait écouté ces paroles que la vieille femme avait ajoutées :

— Tu es maintenant une bonne petite ouvrière, très adroite, très habile... Sois sérieuse... Souviens-toi de tous les chagrins, de toutes les souffrances, de tout le désespoir de ta mère...

Si la pauvre femme est morte si jeune, si elle a eu une existence si triste, c'est qu'elle avait cru trop aveuglément à toutes les belles promesses que lui avait faites ton misérable père... c'est qu'elle s'était abandonnée avec trop de confiance au lâche qui t'a reniée... à l'être sans cœur qui naguère encore, lorsque tu es allée le voir, n'a pas su faire son devoir, racheter ses torts...

Cet homme est riche... il aurait pu, sans dépouiller ses autres enfants, assurer ton avenir, et il ne l'a pas fait, et il t'a rejetée dans la misère...

Oui, que l'exemple de ta mère te serve... Souviens-toi!...

La vieille femme avait encore murmuré quelques paroles qu'on ne pouvait entendre, puis, soudain, ses yeux s'étaient fermés, un frisson avait couru sur sa face, tout son corps s'était raidi...

Elle était morte!

Et c'était maintenant rue du Bac que la petite ouvrière se retrouvait... dans cette petite chambre si sombre, si étroite, où dans les premiers temps les journées lui avaient paru si longues, où sa solitude l'avait accablée de tant de tristesse...

Gertrude était déjà installée avant elle... Gertrude était déjà sa voisine, mais elle ne la connaissait pas encore...

A peine l'avait-elle entrevue quelquefois quand elle descendait faire une course dans le quartier... à peine avaient-elles échangé au passage deux ou trois paroles, et c'était tout...

Mais elle avait tout de suite été frappée de la grande beauté de la jeune femme, très frappée aussi de sa grande distinction...

Tout de suite, elle avait eu le sentiment qu'il devait y avoir dans l'existence de sa voisine un secret, un mystère... Tout de suite, elle avait compris qu'elle devait avoir, elle aussi, un passé bien sombre, bien douloureux...

Et peu à peu, elle avait senti sa sympathie devenir plus vive, plus profonde... et dans son besoin d'avoir quelqu'un à aimer, elle avait fini par se donner toute entière à cette jeune femme qui si peu de temps auparavant était encore une étrangère, une inconnue pour elle...

— Elle aussi m'aimait bien! murmura la jeune fille la poitrine soulevée d'un lourd soupir. Elle aussi avait pour moi une profonde affection, une profonde tendresse!... Quelle peine je vais lui faire... quel chagrin je vais lui causer quand elle trouvera ma lettre!... cette lettre où je lui dis un éternel adieu!...

Peut-être va-t-elle douter de moi? Peut-être va-t-elle penser que je ne l'aimais pas autant que je le disais puisque je n'ai pas eu la force de vivre?... Oh! qu'elle me pardonne!

Et le front dans ses mains, la petite Antonine venait de se mettre à sangloter.

Mais, soudain, elle tressaillit : Que faisait-elle là, assise sur cette pierre?...

Qu'attendait-elle encore avant d'en finir, avant de mourir?

On avait dû, sans doute, s'apercevoir depuis longtemps de sa disparition... sa lettre devait certainement être déjà dans les mains de Gertrude ou de Mme de Vrignolles... oui, qu'attendait-elle quand on devait déjà s'être mis à sa recherche... quand peut-être d'un moment à l'autre elle pouvait voir surgir le docteur Gilbert et Fernand de Précourt?

Elle passa lentement et à plusieurs reprises les mains sur son visage, puis, tout à coup, elle se leva d'un bond, s'avança vers la Seine...

Mais elle n'avait pas fait plus de trois pas quand elle s'arrêta, avec un cri de saisissement.

Une main venait de s'abattre brusquement, lourdement sur son épaule. — Halte-là, petite? fit une grosse voix, pas de bêtise!

— Que me voulez-vous? Qui êtes-vous? s'écria-t-elle.

— Qui nous sommes?... Des amis... S'il ne faisait pas si noir, je suis bien sûr que vous nous auriez déjà reconnus... Eh bien, moi, je suis Costaud!

— Le Costaud?

— Et le camarade qui m'accompagne, c'est Loupard.

— Loupard.

— Ou, si vous aimez mieux, nous sommes les deux agents qui ont ramené chez elle, il y a quelque temps, Mme Gertrude...

— Les deux agents que vous avez revus à la Morgue lorsque vous êtes venue l'y chercher...

— Allons, venez, petite... suivez-nous, dit doucement le Costaud.

La petite Antonine avait bien essayé de se débattre, tenté de se dégager, mais c'était une poigne de fer qui la tenait.

— Oui, venez, venez! fit vivement l'agent...

Et il l'entraîna.

Puis, quand ils furent remontés sur le quai :

— Tout à l'heure, reprit-il, l'ami Loupard vous parlait de la Morgue... Vous souvenez-vous de cette jeune noyée que vous preniez pour elle?... vous rappelez-vous l'épouvante qu'elle vous inspirait quand vous avez reconnu votre erreur?

Vous rappelez-vous aussi les cris de pitié, de commisération, qui s'élevaient de cette foule qui se pressait, se bousculait autour de cette dalle dont vos regards ne pouvaient se détacher?

Eh bien, cette petite noyée, c'était l'amour qui l'avait tuée, comme il allait vous tuer aussi si, heureusement pour vous, nous ne nous étions pas trouvés sur votre chemin, le camarade Loupard et moi...

Oui, si nous n'avions pas été là, la Seine déjà vous entraînerait, vous emporterait, et demain, il y aurait eu à la Morgue la même foule avide d'émotions... la même foule d'imbéciles et de badauds...

Demain, on aurait eu pour vous, autour de la dalle où l'on vous aurait couchée, les mêmes cris de pitié, les mêmes cris de compassion...

Demain, autour de votre cadavre, on aurait fait les mêmes commentaires, on aurait raconté les mêmes histoires.

On aurait dit, en parlant de vous, ce que nous avons entendu dire quand on parlait de la petite noyée :

— Mon Dieu! que les jeunes filles sont bêtes, stupides, insensées!... Désespérer si vite de la vie!... Mourir ainsi pour une amourette!

Oui, mon enfant, on aurait dit cela, et l'on n'aurait pas eu tort... et l'on aurait eu bien raison...

Car à votre âge... dix-sept à dix-huit ans, n'est-ce pas?... quel si gros chagrin, quelle si terrible douleur peut-on bien avoir pour que l'idée vous vienne de s'évader de l'existence... pour qu'on se sente plus le courage de vivre?...

Oui, oui, avouez-le, c'était bien encore l'amour qui faisait des siennes... il s'agissait bien encore d'une amourette?...

Ah! ma pauvre petite, ma pauvre petite Antonine... vous voyez que je sais votre nom... oui, quelle sottise alliez-vous faire!... pour qui alliez-vous mourir?... Pour un godelureau, sans doute, qui ne vous aime pas?

— Non, non! interrompit-elle avec force, avec indignation. Pour un animal qui ne mérite pas que vous ayez autant de sentiment pour lui?...

Oui, c'est cela, c'est bien cela, parbleu!

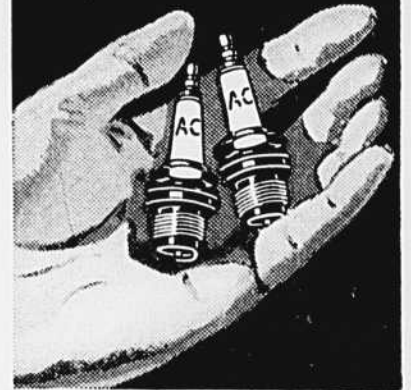
Vous aviez fait les plus beaux rêves... vous vous étiez bercée des plus belles illusions... vous vous étiez éblouie des plus belles chimères, et, crac! tout à coup, tout s'est évaporé!...

Alors, vous avez eu la fièvre, le vertige...

Alors, vous vous êtes dit qu'il vous serait impossible de vivre sans lui.

Alors, vous avez cru que tout était fini pour vous... qu'il n'y avait plus d'avenir devant vous!...

## LE MOYEN D'EN PROLONGER LA DURÉE!



1 Faites nettoyer vos bougies et faites-en ajuster l'écartement régulièrement.

2 Remplacez promptement les bougies usées.

3 Changez pour des bougies "plus chaudes" (un numéro plus élevé de bougies AC) si vos bougies s'encrassent excessivement; et pour des bougies "plus fraîches" (un numéro moins élevé de bougies AC) si l'allumage prématuré, l'usure rapide, le fendillement ou le fendage sont des défauts chroniques.

Il est plus facile que vous ne pourriez croire de donner ce soin très important à vos bougies. Il y a un poste AC enregistré de nettoyage de bougies dans presque toutes les villes du Canada. Ces postes ont la machine pour le nettoyage complet, et des calibres et outils spéciaux pour ajuster *correctement* l'écartement des pointes. Ils traiteront vos bougies rapidement—et à très bas prix.



### CONSERVATION EFFICACE

En plus de prolonger la durée de vos bougies, ce soin régulier vous épargnera de l'essence (jusqu'à un gallon sur dix, dans certains cas), favorisera le démarrage facile et préservera la puissance du moteur.

## EPARGNEZ L'HUILE

avec un  
FILTRE À HUILE



# AC

Autres produits United  
Motors Service bien connus

Équipement électrique Delco-Remy; amortisseurs; moteurs Delco; lampes Guide; produits Packard Cable; roulements à billes et à rouleaux; vélocimètres, épurateurs d'air et pompes à essence AC.

DIVISION UNITED MOTORS SERVICE  
DE GENERAL MOTORS PRODUCTS OF  
CANADA, LIMITED - OSHAWA



## Remède Préféré depuis 1870

Grand'mère se fiait à la Gelée de Pétrole 'Vaseline' pour soulager les coupures, meurtrissures, peau gercée. Aujourd'hui, la Gelée de Pétrole 'Vaseline' est encore le remède favori dans des milliers de foyers canadiens. Afin d'obtenir le produit authentique — scientifiquement raffiné et purifié — recherchez la marque 'Vaseline' sur le pot ou le tube.

Faite par *Chesbrough Manufacturing Co., Can'd.*

# Vaseline

MARQUE DÉPOSÉE  
GELÉE DE PÉTROLE

### Aubaine pour musiciens membres de fanfare !

Ceux de nos lecteurs qui seraient désireux de se procurer les partitions de **QUATRE MARCHES MILITAIRES** pour harmonies et fanfares, n'auront qu'à remplir le coupon ci-dessous et l'adresser comme suit : **POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q., Canada.**

Nom \_\_\_\_\_  
Adresse \_\_\_\_\_  
Localité \_\_\_\_\_  
Province \_\_\_\_\_

**Le Samedi**  
LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

**coupon d'abonnement**

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2 pour 6 mois ou \$1 pour 3 mois (Etats-Unis : \$5 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois.)  
**IMPORTANT.** — Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom \_\_\_\_\_  
Adresse \_\_\_\_\_  
Ville \_\_\_\_\_ Prov. \_\_\_\_\_

**POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée,  
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.**

Ah! pauvre enfant naïve!... L'avenir?... Mais, il a toujours pour vous les mêmes joies, les mêmes chances de bonheur!... L'avenir!... Mais il vous réserve toujours les mêmes surprises!... Et ce n'est pas parce qu'une canaille d'homme...

— Non, non! protesta-t-elle encore avec la même vivacité, avec la même énergie.

— Ce n'est pas parce qu'une canaille d'homme... je les connais bien, j'en suis un... vous aurait tourné le dos, aurait tout à coup oublié toutes ses promesses, qu'il faudrait aller faire un plongeon dans la Seine... Ah! non!... mille fois non!... N'est-ce pas que j'ai raison, Loupard?

— Je te crois, mon vieux!... Ce sacré Costaud!... Comme il parle bien tout de même!... Ce n'est pas moi qui pourrais trouver toutes ces belles phrases-là!...

— Mais, reprit le Costaud qui, en effet, ce soir-là, se trouvait en verve, si j'avais été à votre place, je ne me serais pas usé les yeux à pleurer... je n'aurais pas passé mon temps à gémir... à me désespérer... et je ne me serais pas sauvée de chez Mme de Vrignolles... et je ne serais pas venue m'asseoir sur cette pierre en attendant le moment de me supprimer...

— D'autant plus qu'au bord de l'eau, à cette heure-là, il ne doit pas faire très chaud, dit Loupard.

— Moi, j'aurais oublié le passé, le présent, et j'aurais attendu... comme je viens de vous le dire, comme je vous le répète encore — que l'avenir me verge, que l'avenir me donne ma revanche, ainsi que cela est arrivé pour beaucoup d'autres pauvres

filles peut-être plus à plaindre, peut-être encore plus malheureuses que moi...

Et, tenez, voulez-vous que je vous donne un exemple... un exemple que je n'aurais pas besoin d'aller chercher bien loin? L'infâme trahison de Marc d'Avray envers Mlle Gertrude!

Eh bien! voyez aujourd'hui!... Aujourd'hui, elle a trouvé sur son chemin un autre amour... mais celui-ci sincère et loyal.

Aujourd'hui, elle va être mère heureuse, épouse adorée...

Aujourd'hui, elle va voir se réaliser tous les rêves qu'autrefois elle avait pu faire...

Et vous, petite, ajouta encore paternellement le Costaud en posant doucement sa grosse patte sur l'épaule de la petite Antonine, vous qui n'avez pas souffert autant qu'elle, vous qui n'avez pas connu les mêmes déchirements et les mêmes angoisses qu'elle, à votre tour, vous désespérez!...

Tonnerre! est-ce vrai?... Est-ce vrai que si nous n'avions pas été là tout à l'heure, il n'y aurait plus maintenant de petite Antonine!... Est-ce vrai que vous vouliez mourir?...

Mourir à votre âge!... Mourir, quand vous n'êtes encore qu'une enfant!... Mourir, quand vous pouvez avoir encore tous les espoirs, toutes les illusions!...

Et pourquoi, oui, pourquoi? s'écria-t-il en croisant vivement ses bras. Peut-on le savoir?... Pour une amourette, n'est-ce pas?... Oui, parbleu!... Ah! ma fille! ma pauvre fille!...

Il y eut un silence, puis il reprit plus doucement, plus lentement :

## EN MARGE DES FESTIVALS DE MONTRÉAL

par Thérèse Fournier

Le nom du jeune musicien russe, Dmitri Shostakovich, reste à jamais lié au souvenir du siège de Léninegrad. Il est devenu le symbole vivant du courage indomptable de ses compatriotes en face de l'invasisseur.

Durant toute la durée de ce siège mémorable, Shostakovich resta à son poste, c'est-à-dire qu'il continua de donner ses cours au Conservatoire de Léninegrad, les interrompant seulement quand ses fonctions de gardien le réclamaient sur le toit de l'édifice pour y éteindre les bombes incendiaires de l'ennemi.

Au cours de ce dur hiver, le manque de nourriture s'aggrava du manque de combustible, aussi le musicien fut-il obligé de transporter son piano dans la cuisine de son appartement. Il y avait déjà élu domicile avec sa femme et son enfant parce que c'était la seule pièce où il y eut un peu de chaleur. C'est là qu'il composa sa *Septième Symphonie*, celle même que le public montréalais aura l'avantage d'entendre pour la première fois au Forum, le 5 avril prochain.

Cette œuvre évoque d'abord le bonheur des jours paisibles qui ont précédé la guerre, puis la lutte implacable et la résistance acharnée qui conduiront à la victoire finale. C'est pourquoi l'auteur l'a dédiée : « A notre victoire contre le fascisme, à notre victoire et à ma belle ville natale : Léninegrad. »

La *Septième Symphonie* fut exécutée pour la première fois par l'or-



chestre du Grand Opéra de Moscou. En 1942, elle était microfilmée et expédiée par avion à Téhéran et de là, en automobile, jusqu'au Caire où elle reprenait l'avion à destination de New-York. Elle fut alors entendue pour la première fois à la radio, de ce côté-ci de l'océan, avec Arturo Toscanini comme chef d'orchestre.

Dmitri Shostakovich a composé jusqu'à présent sept symphonies, deux ballets, un opéra, plusieurs sonates et préludes, un concerto, un quatuor à cordes, un quintette pour piano ainsi qu'un grand nombre de mélodies.

— Ecoutez votre ami le Costaud, mon enfant... C'est un homme sage, de bon conseil, et qui a sur vous le triste avantage de connaître la vie.

Si vous aussi vous aimez un godelureau...

— Non, non! protesta vivement la petite ouvrière.

— Un gredin qui vous trompe...

— Non, non!

— Une canaille comme ce gueux de d'Avray...

— Oh! non, non!

— Est-ce pour cela que vous devez à votre tour être prise de vertige... être prise de folie!... Allons donc!... Dites-vous que ce grand chagrin qui vous paraît aujourd'hui si terrible et si dur à rapporter, vous l'aurez oublié dans quelques semaines, et peut-être dans quelques jours... Dites-vous qu'un moment viendra où la vie vous donnera votre revanche... où, après n'avoir connu que les tristesses de l'amour, vous en connaîtrez les joies...

Non, non, petite, ne vous jetez pas à l'eau, ne faites pas un plongeon dans la Seine pour si peu de choses!

Eh! mon Dieu, qui donc n'a pas eu des peines de cœur? ajouta le policier. Tenez, moi qui vous parle.

Loupard venait d'éclater de rire.

— Eh bien! de quoi rit-il, cet imbécile?

— Sacré Costaud!

— Oh! tu peux rire, mais quand j'étais jeune homme, j'étais très sentimental...

— Je n'en doute pas.

— Je n'en ai peut-être plus l'air aujourd'hui, mais c'est pourtant la vérité... Du reste, écoute cette histoire...

— L'histoire de tes amours! ricana encore Loupard.

— Oui, mon vieux... oui, l'histoire de mes amours!

— Ça doit être curieux.

— Ne blague pas. Ecoute plutôt!... J'avais vingt ans...

— J'étais tombé amoureux fou d'une petite blanchisseuse de mon village... la petite...? la petite...? Comment s'appelait-elle donc?...

— C'était Irma?... Clara?... Je ne me souviens plus.

— La preuve qu'on oublie les grandes passions!

— Mais ce qu'elle était jolie, je m'en souviens... jolie comme un cœur, mon cher!...

— Blonde ou brune?

— Brune... avec un teint... des yeux... oh! ses yeux!

— Ensorcelants!

— Oui, ensorcelants!... Mais si elle était jolie fille, je puis dire sans me flatter que j'étais un garçon assez bien planté, assez bien tourné...

— Tu l'es encore.

— Bref, nous faisons ensemble un beau couple, quand je dus la quitter... partir au régiment... La pauvre Irma... la pauvre Clara... était inconsolable.

Elle passait, me disait-elle, toutes ses nuits à pleurer.

Quand je quittai le village, elle voulut m'accompagner jusqu'au bout... jusqu'au moment où il fallut nous séparer.

C'était un soir... un beau soir où le ciel était plein d'étoiles.

Elle m'en montra une, la plus brillante.

— Jure-moi, me dit-elle avec des sanglots, que tous les soirs, à la même heure où nous sommes, tu la regarderas en pensant à moi... Moi, je la regarderai aussi...

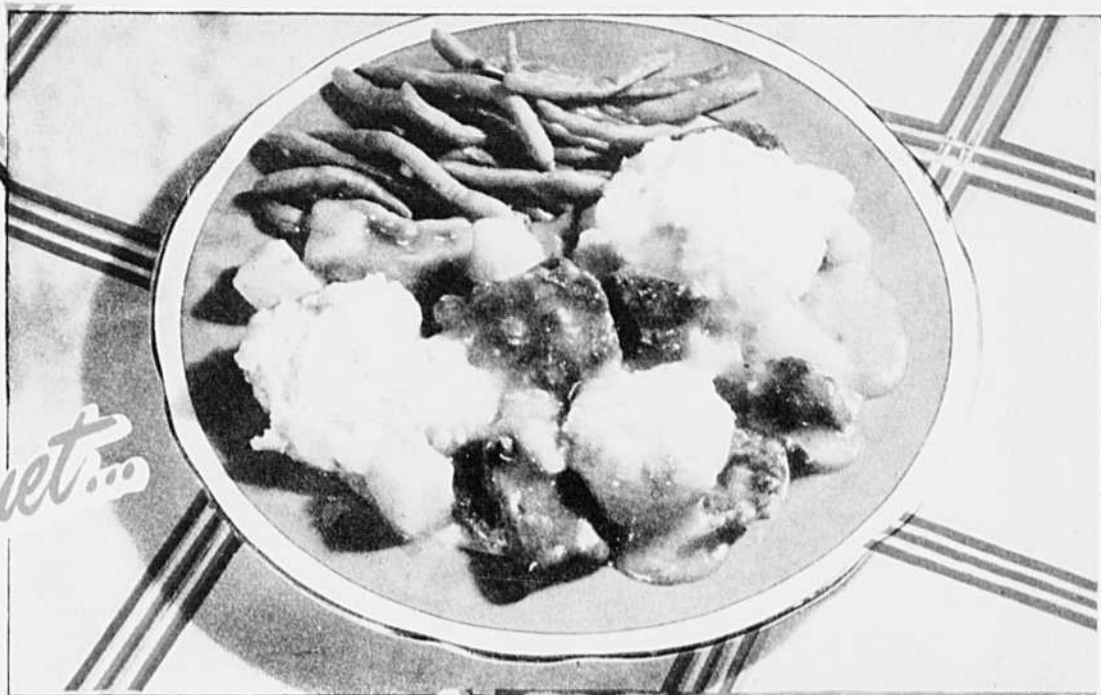
Et tous les soirs, je regardais l'étoile!...

Loupard venait de partir d'un nouvel éclat de rire si formidable qu'il en étouffait.

— Sacré Costaud!... Sacré Costaud!

(Lire la suite page 47)

*Pour que les  
aliments ordinaires  
soient dignes  
de figurer sur un  
Menu de Banquet...*

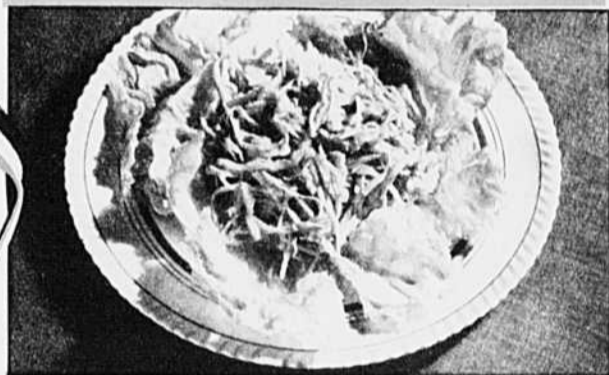


**Viande et Légumes avec Boulettes de Pâte**—Coupez 1 livre de steak dans la ronde en cubes de 1/2 pouce. Saupoudrez avec 1/4 tasse de farine. Faites rissoler dans 3 c. à soupe de graisse. Salez. Ajoutez 1/2 tasse de Ketchup aux Tomates Heinz, 4 tasses d'eau, 2 c. à thé de sel. Amenez à ébullition. Ajoutez 3 pommes de terre coupées en dés, 3 carottes coupées en dés, 1 oignon coupé en tranches. Couvrez et faites cuire 30 minutes. Ajoutez les boulettes de pâte par cuillerées sur le dessus du ragoût. Couvrez et faites cuire 15 minutes à la vapeur. 6 portions.



Aujourd'hui, la composition des menus n'est plus ce qu'elle était. Les magasins qui pouvaient autrefois vous fournir presque tous les produits alimentaires que vous leur demandiez, doivent maintenant vous limiter à de plus petites quantités de produits même plus ordinaires. Cela veut dire que vous devez tirer davantage des aliments que vous achetez, tout en ayant un plus petit choix de variétés.

Le temps est aussi à considérer. La plupart d'entre vous, maîtresses de maison affairées, consacrez une partie de la journée à un service patriotique quelconque, et il en résulte que vous avez moins de temps pour composer les menus et préparer les repas de la famille.



**Chou Cru Déchiqueté avec Sauce Crème Tomate**—Mélangez 1/2 tasse de crème sure, 3 c. à soupe de Sauce Chili Heinz, 1/4 c. à thé de sel, du poivre et 1 c. à soupe d'oignon haché menu. Arrosez-en 4 tasses de chou cru déchiqueté et retournez 15, èrement. 4 à 6 portions.



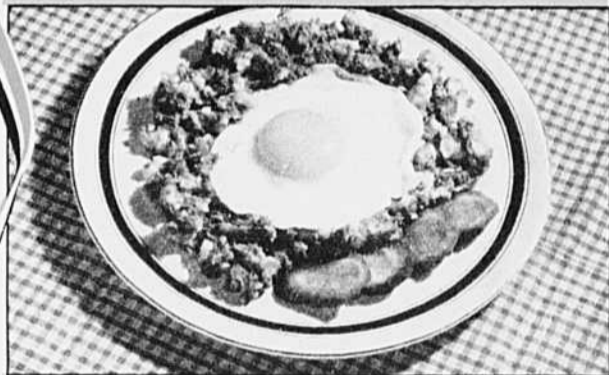
Mais, madame, tout n'est pas si mal que cela, après tout! Vous pouvez encore vous procurer la plupart des aliments de base—fruits, légumes, poisson, oeufs—et de la viande aussi, si vous n'êtes pas trop 'difficile'. Et les mets les plus simples peuvent devenir des plats dignes d'un roi, si vous y ajoutez les "aide-appétits" Heinz qui en rehaussent la saveur d'une façon magique et économique.

Par exemple, les salades—une chose qu'il est maintenant recommandé de manger—sont beaucoup plus savoureuses quand vous employez—seuls ou dans la sauce—des Vinaigres Heinz vieilliss dans des fûts en bois.

Les omelettes, ragoûts, hachis, restes sont deux fois meilleurs et deux fois plus appétissants si vous les servez avec du Ketchup aux Tomates Heinz, de la Sauce Chili Heinz ou du Chutney aux Tomates Heinz.

Et n'oubliez pas que la Sauce Worcestershire Heinz, la Sauce Bifteck "57" Heinz et les Marinades Heinz accompagnent à merveille le poisson et les viandes froides. Elles donnent cette touche finale qui fait toute la différence.

H. J. HEINZ COMPANY OF CANADA LTD.



**Hachis de Corned-Beef et Moutarde**—Mélangez 1 c. à soupe de Moutarde Brune Heinz avec 5 oeufs—ajoutez cela à 12 onces de hachis de corned-beef—et faites cuire.



**Purée de Pommes de Terre Suprême**—Assaisonnez 3 tasses de purée de pommes de terre chaude avec 1 1/2 c. à thé de Moutarde Jaune Préparée Heinz. Tassez la purée dans un plat à rôti peu profond. Battez 1/2 tasse de crème lourde ou de lait évaporé jusqu'à consistance ferme. Ajoutez 1/2 tasse de fromage râpé à la crème. Salez et poivrez. Versez la crème par-dessus les pommes de terre et faites cuire à four modéré (350°F.) jusqu'à ce que le dessus soit doré.

**"Donnez  
un meilleur  
déjeuner  
à un homme  
et il fera  
un meilleur  
travail  
de guerre!"**



Nos Experts en Matière d'Alimentation nous conseillent de manger tous les jours les aliments protecteurs de la santé, y compris au moins une portion d'une céréale complète. Le Nabisco Shredded Wheat est une céréale complète—c'est du blé complet 100% avec tout le son et le germe de blé. Cette céréale nourrissante est toute cuite, prête à manger, et également délicieuse avec du lait chaud ou froid. Servez du Nabisco Shredded Wheat pour de meilleurs déjeuners... épargnez des Timbres d'Épargne de Guerre pour les meilleurs jours à venir.

THE CANADIAN SHREDDED WHEAT COMPANY, LTD., NIAGARA FALLS, CANADA



## Emplettes qui plaisent aux messieurs

Par GENEVIÈVE



UNE MAÎTRESSE de maison qui a de l'ordre n'entretient pas seulement les vêtements portés par son mari, mais elle visite de temps à autre les tiroirs de sa commode. Elle y trouvera des chemises, cravates, chaussettes trop usées pour servir encore et d'autres que, pour certaines raisons mystérieuses, il s'arrange pour ne jamais porter. Si elle se donne la peine de réfléchir, elle se rendra compte que le mystère est facile à éclaircir : les vêtements qu'il laisse ainsi de côté sont ceux que sa femme a achetés sans lui ou qu'il a reçus en cadeaux, c'est-à-dire qu'il n'a pas choisis lui-même. Il faut en conclure que tous les hommes, même ceux qui paraissent ne pas s'intéresser à leur toilette, ont sur le sujet des idées arrêtées et qu'après tout il vaut mieux les laisser faire leur choix. On peut les accompagner afin de les guider sans insistance et de les empêcher de faire des extravagances, bien que ce soit un moindre mal de payer un peu trop cher un vêtement qui fait bon usage, plutôt que d'en acheter un à bon compte et de le laisser dormir dans un placard.

Voici les points auxquels une femme devra faire attention quand elle accompagne son mari dans les magasins :

Elle doit mettre de côté tous les autres achats, soit pour elle, pour les enfants ou pour la maison, et s'occuper exclusivement de ceux de son mari, puisqu'elle a réussi à le persuader de leur consacrer un peu de ses loisirs. Il ne faut pas non plus l'impatisser en s'arrêtant à chaque instant devant les étalages. Ce qu'il souhaite c'est d'aller droit au but et d'en finir le plus vite possible. Si vous jugez qu'un vêtement est vraiment trop cher, ne donnez pas cette raison au commis : cela gêne les hommes qui sont de grands enfants vaniteux.

Il est important de vous assurer exactement de ce dont votre mari a besoin et d'en dresser une liste à l'avance. Ce n'est pas le moment d'accumuler, bien qu'il ne soit pas défendu de se laisser tenter par une occasion qui ne se représentera plus. Cependant, allez d'abord au plus pressé et achetez ce qui est nécessaire pour la saison qui commence. Consultez votre mari sur ses goûts et, s'il est hésitant, tâchez de deviner ses préférences. Il est bon aussi de lui rappeler que telle cravate, par exemple, paraîtra à son avantage avec tel complet qu'il possède déjà, tandis qu'une autre ne serait de mise avec aucun, parce qu'un homme est toujours porté à examiner un objet quel qu'il soit, meuble ou vêtement, sans penser à la place qu'il occupera ou au rôle qu'il jouera.

Soyez exactement fixée quand à la taille des complets, au numéro des chemises, à la pointure des chaussettes qu'il porte actuellement et avec lesquels il se sent le plus à son aise. Ne vous contentez jamais d'un à peu près, ne vous imaginez pas que vous pourrez en juger au premier coup d'œil. Ne prenez pas, par exemple, une chemise dont le col est d'un demi-point trop petit et qui le gênera après le premier blanchissage, sous prétexte que le dessin ou la couleur vous plaît. N'oubliez pas que bien qu'ils soient moins ajustés, les sous-vêtements, les pyjamas et les robes de chambre sont également numérotés.

Le choix de la couleur est un problème délicat. Règle générale, les tons sobres sont les plus recommandés parce qu'ils sont de mise dans toutes les circonstances, que celui qui les porte s'en fatigue moins vite et que ceux qui les voient en gardent un souvenir moins précis. Une chemise blanche a toujours bonne mine et une chemise à tissu uni se décolore moins au blanchissage qu'une chemise rayée. Disons à ce propos qu'il est essentiel de lire attentivement l'étiquette attachée à tout vêtement. Elle indique s'il peut être lavé sans dommage et de quelle manière on doit s'y prendre pour qu'il ne soit ni décoloré, ni rétréci.

Certaines modes sont durables. Ainsi un complet marine est toujours de mise le dimanche. Cependant, chaque année apporte de légères modifications dans les vêtements sport qui sont en tissus unis, rayés ou à carreaux, ajustés à la taille ou flottants ; dans la forme des cols de chemises, tantôt pointus, tantôt droits ou arrondis. Il est donc bon d'observer et de noter ces légères modifications, soit en consultant à diverses reprises les annonces des journaux, soit en faisant seule une tournée d'inspection dans les magasins avant d'y aller avec votre mari. Il est toujours dommage d'acheter un vêtement qui commence à se démoder, surtout si on le paie le plein prix.

— La première fois que je revins au village, elle m'accueillit avec des cris de joie, des transports d'allégresse. Comme mon costume de dragon la flattait, elle ne voulait plus me quitter, il fallait que je la traîne toute la journée à mon bras...

Mais six mois plus tard, à mon second voyage, sais-tu ce que j'appris?

— Qu'elle t'avait lâchée?

— J'appris qu'elle venait de se marier avec le fils du garde champêtre!

— Un rude coup!

— Oui, un rude coup, un coup si rude que d'abord je crus naïvement que je ne m'en relèverais pas... que j'allais en mourir. Oh! je ne me consolerais jamais de l'avoir perdue! me disais-je. Puis, peu à peu, je finis par me dire que j'étais bien bête de me désoler ainsi... de toujours penser à une ingrate... et quelque temps après, j'étais le plus gai luron de l'escadron, et j'avais remplacé ma petite blanchisseuse par la bonne du charcutier...

Et le Costaud, à son tour, venait de se mettre à rire.

Puis, revenant à la petite Antonine, reprenant avec elle son air paternel :

— Il faut vous remonter le moral, mon enfant, dit-il. Il faut chasser vos idées noires...

D'ailleurs, réfléchissez un peu, et peut-être vous apercevrez-vous que jamais vous n'avez eu moins le droit de vous désespérer... que jamais la vie n'a été aussi douce pour vous...

— Aussi douce! soupira la jeune fille.

— Mais certainement, ma petite, et je vais vous le prouver. Si je ne me trompe pas, n'êtes-vous pas orpheline...

— Oui, orpheline...

— Et n'êtes-vous pas, quand vous êtes venue habiter la rue du Bac, toute seule au monde?

— Oui, toute seule au monde.

— Eh bien! remarquez quel heureux changement s'est fait dans votre existence. Vous avez connu rue du Bac Mme Gertrude... Mme Gertrude qui est devenue pour vous l'amie la plus dévouée, la plus affectueuse... Mme Gertrude qui vous aime comme si vous étiez sa jeune sœur.

Vous avez connu plus tard la brave dame chez qui nous vous reconduisons... vous avez connu la brave Mme de Vrignolles qui vous aime aussi beaucoup. Est-ce vrai?

— Oui, c'est vrai.

— Vous n'êtes donc plus perdue, plus abandonnée dans la vie... vous avez donc maintenant une famille... Eh bien! c'est à elle qu'il faut penser, c'est pour elle qu'il faut trouver la force de surmonter votre chagrin, la force de vivre.

Pensez donc à la douleur de Mme Gertrude... à la douleur aussi de Mme de Vrignolles, si, demain, on était venu leur dire :

— "La petite Antonine est morte!... La Seine, hier soir, l'a emportée!"

Pensez à leur désespoir si elles ne vous avaient plus revue que sur les dalles de la Morgue!

Allons, vous ne recommencerez plus, n'est-ce pas?... Vous me le promettez? ajouta plus doucement le Costaud...

Mais la jeune fille ne répondit pas.

Ils n'étaient plus très loin maintenant du chemin des Meuniers que les deux agents avaient pris quelques instants auparavant pour déboucher sur le quai...

De plus en plus les lumières de la nuit se rapprochaient...

Tout à coup, comme ils passaient devant une petite ruelle très étroite et très sombre, Loupard et le Cos-

taud s'arrêtèrent brusquement, tout saisis.

La petite Antonine aussi venait de tressaillir, de devenir toute pâle.

— Entends-tu? fit vivement Loupard en étendant la main vers la ruelle.

— Parbleu!

— On s'égorge, là-bas!

En effet, un grand bruit de bataille... des cris déchirants... des appels au secours retentissaient dans l'ombre de la ruelle.

— Il faut voir ça! dit le Costaud.

Et suivi de Loupard il s'élança, oubliant, dans la surprise et le saisissement que lui faisait éprouver cette scène de carnage, la petite Antonine.

En quelques enjambées, le Costaud était arrivé au fond de la ruelle.

Là, se trouvait un taudis infect, infâme, qui, depuis quelque temps, servait de repaire à un tas de bandits, hommes et femmes, qui répandaient la terreur non seulement à Suresnes, mais encore à Saint-Cloud, à Puteaux, et jusqu'à Courbevoie...

C'étaient deux de ces malandrins qui, torse nu jusqu'à la ceinture, étaient aux prises les couteaux à la main, tandis qu'un troisième, dont le flanc saignait, râlait dans un coin, et que les femmes jetaient ces cris que les deux policiers avaient entendus.

Le Costaud venait de bondir au milieu des combattants, et dressant entre eux sa haute stature :

— La paix, vous autres! cria-t-il. Vos couteaux!

Et il tendait la main.

Les deux chenapans, d'abord interrogés, venaient de se regarder, puis de se ressaisir.

— Nos couteaux! ricanèrent-ils. Viens donc les prendre?

Puis, soudain, plus prompts que l'éclair, les deux bandits, poussant des cris sauvages, s'élançèrent sur le Costaud, car avec leur flair professionnel, il ne leur avait fallu qu'une seconde pour qu'ils se rendent compte à qui ils avaient affaire... pour qu'ils reconnaissent dans les nouveaux venus deux agents.

Mais ils n'avaient pas le temps de frapper. Avec une agilité surprenante, le Costaud avait évité les coups qu'ils allaient lui porter, puis de son poing terrible, de son poing lourd comme une massue, il les avait envoyés rouler sur le carreau.

— Un beau coup, mon vieux!... Bien touché! cria Loupard.

Et les deux bandits, à demi assommés, n'avaient pas encore eu le temps de se relever, qu'ils étaient déjà désarmés.

— Tiens bon, Loupard!

Et le Costaud, soulevant le bandit sur lequel il venait de se jeter, comme il eût soulevé un enfant, le remettait debout sur ses pieds.

Quant à Loupard, s'il ne possédait pas la force prodigieuse du colosse, il avait cependant une jolie poigne également. Aussi, en un clin d'œil avait-il redressé le sien.

— Et maintenant, nous allons défiler par le flanc droit! dit le Costaud. Et le premier qui bronche, voilà qui lui calmera ses nerfs! ajouta-t-il en leur mettant son gros poing sous le nez... En route!

Mais au même moment un nouveau bruit se fit entendre dans la ruelle.

Des gens accouraient, d'un pas lourd et pesant...

Et quelques secondes s'étaient à peine écoulées, que les gendarmes, qu'on était allé prévenir, surgissaient à leur tour dans le bouge, ayant à leur tête le brigadier qui, quelques mois auparavant, avait arrêté Fernand de Précourt.

— Nous avons fait le plus gros de notre besogne, leur dit le Costaud. Maintenant nous filons... Bonsoir!

Mais ils n'avaient pas fait dix pas dehors que, tout à coup, il se frappa son front.

— Et la gamine que nous avons laissée là-bas! s'écria-t-il. La gamine qui a dû probablement décamper!... Viens vite... viens vite, Loupard! Ah! stupides que nous sommes!

Et ils coururent sur le quai.

Mais, en effet, Antonine n'y était plus.

Mais, en effet, la petite désespérée avait disparu.

— Tonnerre de tonnerre, avouons être bêtes de la lâcher! cria le Costaud. J'ai beau chercher, fouiller autour de moi, je ne vois rien...

— Moi non plus, dit Loupard.

— Viens!... Descendons vers le bord de l'eau...

— Descendons.

— Mais là aussi, j'ai beau me tourner de tous les côtés, je ne vois rien, je n'aperçois rien...

— Et qu'est-ce que tu veux qu'on puisse voir dans cette ombre?... On ne peut rien distinguer à deux pas de son nez...

Le Costaud se désespérait.

— Triple idiot, triple brute que je suis! s'écria-t-il. Si cette petite a fait le plongeon, ce sera de ma faute!... De quoi ai-je été me mêler?... Pourquoi n'ai-je pas laissé ces voyous se tuer tranquillement entre eux?... Ah! oui, triple idiot!... triple brute!...

Mais Loupard, qui était l'homme le plus difficile à émouvoir, essayait de le calmer.

— Voyons, vieux, dit-il, ne t'emballe pas, ne t'arrache pas les cheveux, garde ton sang-froid. Moi, je suis très calme, très tranquille...

— Tu as de la veine!

— Tu lui as fait un si beau sermon, tu as été si éloquent et si pathétique, que je suis bien sûr que cette petite est revenue à d'autres sentiments, et que je parierais qu'elle est bien tranquillement, bien sagement retournée chez Mme de Vrignolles...

— Je ne demanderais pas mieux que de penser comme toi, Loupard, répondit le Costaud, mais ce qui m'effraie, c'est que je crois que cette petite n'a pas du tout été convaincue par tout ce que je lui disais car elle restait toujours la tête baissée, toujours aussi sombre, sans répondre un seul mot...

Si nous poussions plus loin?

— Et de quel côté?

— Vers Saint-Cloud...

— Oh! je veux bien... Poussons jusqu'où tu voudras... Mais à mon avis, c'est parfaitement inutile, car tu penses bien que si elle a persisté dans son idée, cette fois nous arriverons trop tard...

— On ne sait pas, mon vieux!

— Et puis, qu'est-ce qui nous prouve qu'elle s'est encore dirigée de ce côté-là?... qu'elle n'a pas, au contraire, continué de marcher tout droit devant elle?

— Tu as raison.

— Nous pataugerions sans aucun résultat, car il est bien certain que si cette gamine était réellement décidée à en finir avec la vie...

— Comment! est-ce que tu en doutes? s'écria le Costaud. Est-ce que tu ne l'as pas vue?... Est-ce que si je ne lui avais pas mis le grappin dessus, elle n'allait pas faire le saut dans l'eau?

— Il est bien certain que c'est à présent chose faite...

— Ne me dis pas ça, Loupard!

— Dame! nous n'étions plus là pour la gêner! fit celui-ci. D'ailleurs, si nous voulons absolument savoir à quoi nous en tenir, il y a un moyen bien simple...

— Lequel?

## ÊTES-VOUS "TOUT CONTORS/ONNÉ" PAR DES MUSCLES SENSIBLES?



### PROMPT SOULAGEMENT!

Aidez la nature à expulser ces acides!

● Si vous avez les muscles sensibles après avoir pris de l'exercice, c'est probablement à cause d'une accumulation d'acides de fatigue dans les tissus musculaires. Frictionnée sur les parties endolories, l'Absorbine Jr. permet au sang d'expulser ces acides.

Prompt soulagement! Grâce à l'Absorbine Jr., la douleur s'apaise, les muscles se détendent et vous êtes soulagés. Gardez toujours de l'Absorbine Jr. à portée. \$1.25 la bouteille dans les pharmacies. W. F. Young, Inc., Montréal, P.Q.

FAMEUSE  
aussi pour  
soulager "Pied  
d'Athlète",  
Foules et  
Contusions

## ABSORBINE JR.



### Coupon d'abonnement LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM, \$1 pour 1 an ou \$1.50 pour 2 ans.

IMPORTANT—Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. ....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.  
975, rue de Eullion, Montréal, Canada

Le placement le plus avantageux :  
les Obligations de la Victoire

## VOTRE FOYER PEUT AVOIR SA PART DANS LA VICTOIRE

Conservez votre foyer agréable... Joyeux... souriant! Faites qu'il soit un apport victorieux sur "le front de l'intérieur". Le Liquid Veneer vous y aidera parce qu'il conserve les meubles et boiserie tellement propres, tellement neufs, et est si facile d'emploi. Un produit canadien préféré depuis plus de 50 ans, fabriqué à Fort Erie North, Ontario. Il n'est rien qui s'y compare véritablement! Votre fournisseur a le Liquid Veneer: 25c et 50c.



**LIQUID VENEER**  
Furniture Polish

## Fortifiez votre Santé



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

## Le Traitement Myrriam Dubreuil

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes, maigres, déprimés, et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge. GRATIS: Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Mme MYRRIAM DUBREUIL  
6901, Ave de Chateaubriand

Boîte Postale 2353,  
Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_

Prov. \_\_\_\_\_

— C'est d'aller chez Mme de Vrignolles...

— Allons-y!

— Si elle n'est pas rentrée... si on ne l'a pas revue... oh! alors, on pourra s'alarmer... Mais jusque-là, je te le répète, ne nous emballons pas...

Et les deux agents se mirent à marcher d'un pas rapide.

Ils arrivèrent bientôt devant la maison de Mme de Vrignolles.

Le Costaud sonna.

— C'est probablement la vieille bonne qui va venir nous ouvrir, dit-il tout bas. Il est inutile de lui faire des confidences...

— Bien entendu!

— Ne lui parlons donc de rien...

— Motus!

Quelques secondes s'écoulèrent, le bruit d'un pas se fit entendre dans le jardin, puis quelqu'un se dressa derrière la grille.

C'était, en effet, la vieille bonne.

— Qui est là? demanda-t-elle, en jetant un regard méfiant dans l'ombre.

Ce fut, comme toujours, du reste, le Costaud qui prit la parole.

— Nous sommes deux messieurs que vous ne connaissez pas, répondit-il. Nous désirons parler à Mme Gertrude...

— A Mme Gertrude?

— Oui.

— Qui dois-je annoncer?

— Nous nous annoncerons nous-mêmes...

— Mais...

— Allez vite!

— Une minute encore environ se passa, on entendit dans le jardin le frou-frou léger d'une robe, puis une autre ombre apparut.

— Vous demandez Mme Gertrude, messieurs? dit une voix très douce, un peu tremblante.

— Oui, madame.

— C'est moi. A qui ai-je l'honneur de parler?... qui êtes-vous?... que désirez-vous?

— Je suis le Costaud, dit le colosse.

— Et moi, je suis Loupard, dit l'autre.

Et tous les deux saluaient, s'inclinaient.

Et comme la jeune femme ne répondait pas, semblait toute surprise:

— Je vois bien, madame, que nos noms ne vous rappellent rien, reprit le Costaud. Nous sommes pourtant d'anciennes connaissances...

— Parfaitement! souigna Loupard.

— Car nous nous sommes déjà rencontrés dans certaines circonstances que vous n'avez peut-être pas oubliées...

— Rencontrés?

— Oui, madame.

Gertrude venait de se rapprocher davantage encore de la grille, et cherchait à mieux voir les deux hommes qui se trouvaient en face d'elle.

Mais l'ombre était si épaisse qu'il lui était impossible de distinguer leurs traits.

— Je ne vois pas où nous aurions pu nous voir, dit-elle de plus en plus interloquée. Mais enfin, veuillez me dire ce qui vous amène, pourquoi vous m'avez fait appeler?...

— Madame, répondit le Costaud, je vais, je crois, vous rafraîchir tout de suite la mémoire... Nous sommes les deux agents de la Sûreté qui vous ont cueillie, — oh! pardon, excusez le mot, c'est une vieille habitude, — je voulais dire: nous sommes les deux agents de la Sûreté qui vous ont relevée devant la mairie de la place Saint-Sulpice, le jour où M. Marc d'Avray devait épouser Mlle Nicole de Chataigne...

La mère du petit Marcel n'avait pu retenir un mouvement.

— Ah! fit-elle la voix sourde, un peu saisie à ce souvenir.

— Car lorsque vous avez vu le fiancé apparaître à son tour... à son tour descendre de sa voiture, dit Loupard en prenant la parole, après une scène dont il est inutile de parler, vous êtes tombée comme une masse à nos pieds, comme une masse sur le pavé...

— Oh! oui, comme une masse... on peut le dire... c'est bien le mot, opina le Costaud. Un grand cri... un cri qui s'entendit jusqu'au fond de la place... puis, patatras! un écroulement!...

— C'est nous qui vous avons ramassée...

— Parfaitement!

— Conduite chez le pharmacien de la rue du Vieux-Colombier...

— Parfaitement!

— Et ramenée chez vous, à votre sixième de la rue du Bac, où votre petite voisine...

— La petite Antonine, fit le Costaud.

— Où la petite Antonine, à qui vous aviez confié votre enfant...

— Votre petit Marcel...

— En voyant votre absence se prolonger, devenait de plus en plus inquiète, de plus en plus anxieuse.

— Oui, oui, Antonine m'a parlé de tout ça, donné plus tard tous ces détails, dit vivement Gertrude. Oh! maintenant, je me rappelle très bien... Et vous êtes aussi ces deux braves gens qu'elle a rencontrés à la Morgue, quand, après ma fuite, la pauvre enfant y était allée me chercher...

— Juste!

— Ces deux braves gens qui s'étaient mis à ma recherche?

— Et qui avaient fini par vous retrouver, dit le Costaud, par vous retrouver ici... chez Mme de Vrignolles... Ces deux braves gens qui, après vous avoir vue si malade...

— Agonisante!

— N'auraient jamais pu croire que vous vous en sortiriez... Mais, passons!... Nous avons déjà perdu beaucoup trop de temps... déjà beaucoup trop dit de paroles... Nous venons de parler de votre petite amie... de la petite Antonine... Eh bien, madame, il s'agit d'elle...

— D'Antonine! s'écria la jeune femme avec un cri de saisissement. Oh! vous me faites peur!... Qu'allez-vous me dire!... qu'allez-vous m'apprendre!... Je tremble!...

Figurez-vous qu'il y a deux ou trois heures, comme je causais avec mon amie Nicole de Chataigne...

— Aujourd'hui Mme de Précourt, dit Loupard, qui voulait paraître bien informé.

— Oui, avec Mme de Précourt qui était venue nous rendre avec son mari sa visite de nocces, et qui est encore ici en ce moment. Mme de Vrignolles est accourue tout à coup vers nous, tout effarée, tout émue...

La petite Antonine habite ici depuis quelque temps...

— Nous le savons, dit le Costaud.

— Et elle avait beau la chercher, elle ne la trouvait plus!... Et elle avait beau l'appeler, elle ne lui répondait plus!... Et ce qui rendait cette disparition encore plus inquiétante, c'est que depuis quelque temps, cette enfant a un très gros chagrin.

— Nous le savons, dit encore le colosse.

Et comme Gertrude le regardait, très surprise:

— Continuez, madame, fit-il.

— Cependant, poursuivit la mère du petit Marcel, je ne pouvais croire que cette enfant se fût enfuie, et pensant être plus heureuse que Mme de Vrignolles, je me mis à mon tour à sa recherche.

Le neveu de Mme de Vrignolles et M. de Précourt sont partis immédiatement pour tâcher de la rattraper.

## PREMIER AMOUR



C'ELLE a reçu sa première lettre. Elle passe de l'âge puéril à l'âge adulte tout étonnée de la métamorphose qui s'accomplit en elle... Le rôle de la maman devient alors plus délicat, plus attentif, plus discret. C'est à cette étape de la vie que la jeune fille a besoin de surveiller le plus étroitement sa santé. Des milliers de mères avisées font suivre à leur fille adolescente un traitement aux pilules FEMOL.

FEMOL est un concentré purement végétal qui agit à la source du mal, dégage, tonifie, remplace les organes et les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles, FEMOL aide la nature sans la contraindre. Combien de femmes heureuses, depuis un quart de siècle, ont recours à FEMOL pour alléger l'épreuve mensuelle et leur permettre de franchir avec sérénité les étapes paisibles de leur vie!

ADOLESCENCE - MATERNITÉ - RETOUR D'ÂGE

# FEMOL

CONCENTRE PUREMENT VÉGÉTAL

ACHETEZ DES TIMBRES ET DES CERTIFICATS D'ÉPARGNE DE GUERRE



Prix: 75 sous. (Prière d'ajouter 10c pour taxes et frais de port.)

Adressez les commandes à:

**J. O. BERTRAND**

Imprimeur

2467, RUE CHAMPAGNE

MONTREAL

CANADA



## Rayonnez de Santé et Beauté

Etes-vous Déprimée? Nerveuse? Sans énergie? Délaissée? La vie vous semble-t-elle désagréable? Souffrez-vous de maigreur? De vertiges? De migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

## TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes. Vos nerfs se détendront, et vous aurez plus de force et de vigueur. Votre taille sera svelte et élégante, votre teint s'éclaircira. Vous goûterez enfin la joie de vivre, possédant ainsi tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO "A".

Correspondance strictement confidentielle.

Mme CLAIRE LUCE  
LES PRODUITS SANO ENRG.  
Casier Postal, 2134 (Place d'Armes)  
Montréal, P.Q.

Nom .....  
Adresse .....

per, mais j'ai peur qu'ils ne la retrouvent pas...

— Et j'en ai bien peur aussi, dit le Costaud... J'ai bien peur que cette pauvre petite soit maintenant au fond de la Seine puisqu'elle n'est pas ici, où elle devrait être rentrée depuis longtemps déjà...

— Oh! oui! fit Loupard. Depuis une heure au moins...

— Vous l'avez donc vue? demanda vivement, anxieusement Gertrude.

— Non seulement nous l'avons vue, mais nous l'avons sauvée, répondit le Costaud.

— Sauvée!

— Mais la fatalité a voulu qu'elle nous échappe...

— Oh! mon Dieu!

Tout en causant ainsi avec la petite Antonine, nous avions fait un joli bout de chemin, et nous étions déjà bien loin de l'endroit où elle s'était assise au bord de l'eau... nous nous rapprochions de plus en plus des maisons de Suresnes, et j'étais déjà content en pensant à la joie que vous alliez avoir en revoyant votre petite amie, quand, tout à coup, nous entendons s'élever, au fond d'une ruelle devant laquelle nous venions de passer, des cris, des hurlements, tout le bruit d'une bataille...

Immédiatement, Loupard et moi nous dressons l'oreille, et comme deux imbéciles, oubliant là la petite Antonine, nous nous élançons où l'on s'égorgeait...

Naturellement, quand nous sommes revenus, elle n'était plus là... plus non plus sur le quai où nous nous sommes mis à la chercher encore... et c'est parce que nous ne l'avions pas trouvée que nous avons eu l'espoir qu'elle était peut-être revenue d'elle-même...

Mais puisque vous ne l'avez pas revue...

— C'est qu'elle est morte!... c'est qu'elle ne reviendra plus! sanglota Gertrude.

— Non, non, ce n'est pas ce que je voulais dire... Ne pleurez pas, madame, dit vivement le Costaud. Tout n'est peut-être pas perdu... Il ne faut pas désespérer encore... Peut-être n'avons-nous pas bien cherché... Nous allons retourner là-bas... nous remettre en campagne, n'est-ce pas, Loupard?...

— Mais, certainement, répondit celui-ci.

— Et peut-être cette fois aurons-nous la chance de vous la ramener.

— Que Dieu vous entende, mais je n'y compte plus! murmura la mère

du petit Marcel dans un nouveau sanglot.

— Viens, Loupard!... Viens vite, mon vieux!

Et les deux policiers disparurent.

Un peu plus d'une heure s'écoula.

Gilbert et Fernand n'étaient pas encore rentrés.

Assises en face l'une de l'autre dans un des petits salons du rez-de-chaussée, Nicole et Gertrude, très pâles, ne se parlaient plus ou n'échangeaient que de très rares paroles.

Le moindre bruit qui leur venait du dehors les faisait tressaillir, les rendait plus pâles encore... car toutes deux avaient alors la même pensée sinistre... la même pensée que c'était peut-être Antonine qui venait d'être repêchée... que c'était le cadavre de leur petite amie qu'on leur rapportait...

Et ce qui ajoutait encore à l'horrible angoisse de Gertrude, c'était l'appréhension de ce qui se passerait quand Mme de Vrignolles, qui s'étonnait de plus en plus de l'étrange absence de la jeune fille, saurait enfin toute la triste, toute l'effrayante vérité...

— Pour nous laisser causer, disait la jeune femme à Nicole, elle est restée là-haut dans sa chambre, mais je n'ai pas besoin de la voir pour être sûre qu'elle s'inquiète de plus en plus... Jusqu'à présent j'ai essayé de la tranquilliser... de dissiper les mauvais pressentiments qu'elle pouvait avoir... mais tout à l'heure... mais demain, que lui dirai-je? Il faudra bien qu'enfin je lui dise tout, je lui apprenne tout!... Et voilà ce qui me fait trembler, car je la connais, un pareil coup peut la tuer!...

Tout à coup, Nicole tressaillit encore.

— On sonne! dit-elle.

— Tu crois? fit Gertrude toute tremblante.

— Oui, oui!... On vient encore de sonner à la grille... Le docteur Gilbert ne sonnerait pas?...

— Non, non, Gilbert a toujours sa clef...

— Alors, qui donc peut venir encore?...

— C'est elle qu'on nous rapporte, s'écria Gertrude de plus en plus frissonnante. Oh! oui, cette fois, c'est elle!...

Mais elle n'avait pas encore achevé quand la vieille bonne de Mme de Vrignolles parut.

— Madame, dit-elle à la mère du petit Marcel, ce sont encore ces messieurs...

## Le retour à l'état sauvage

(Suite de la page 4)

ait pu réveiller en lui le sens de l'humanité.

On cite d'autres cas analogues ou plus curieux encore; celui de deux garçons-ours dans les Pyrénées, d'une fille-ourse en Hongrie et, dans ce dernier pays encore, celui de « l'homme-amphibie » qui mit toute l'Europe en émoi; tous ces cas furent très sévèrement contrôlés.

Cette courte liste pourrait être beaucoup allongée par de nombreux autres cas dont l'authenticité ne peut faire aucun doute et, chaque fois, on a pu remarquer que les enfants retournés à l'état sauvage au milieu des bêtes qui les élevaient, ne se réadaptaient plus à la vie des hommes dans la société.

Que faut-il en conclure? Rien de bien flatteur pour l'espèce humaine, ni de rassurant au sujet de la solidité de la civilisation. Il a fallu des millé-

naires à une partie de l'humanité pour s'élever au-dessus de la brute, mais elle semble pouvoir retourner à son état primitif avec une effrayante facilité. A vrai dire, les hommes — une partie seulement — sont à peine sortis de la barbarie, et nous en voyons la preuve avec la cruauté des guerres, telle que pratiquée par certains peuples dont l'un a pourtant l'outrecuidance de se prétendre au-dessus de tous les autres.

Ce n'est donc pas une vaine phrase quand on affirme que la civilisation est actuellement en danger et qu'elle disparaîtrait si le rêve de quelques mégalomanes se réalisait. Cinquante siècles de lents et pénibles efforts disparaîtraient dans la catastrophe, et combien en faudrait-il ensuite pour remonter au niveau que nous connaissons actuellement? Nul ne pourrait le dire.

# Cette

## Crème Désodorisante Enraye la Transpiration

**SÛREMENT** N'irrite pas la peau ni n'abîme les vêtements.

**RAPIDEMENT** Agit en 30 secondes. Vous l'appliquez, essayez le superflu et vous vous habillez.

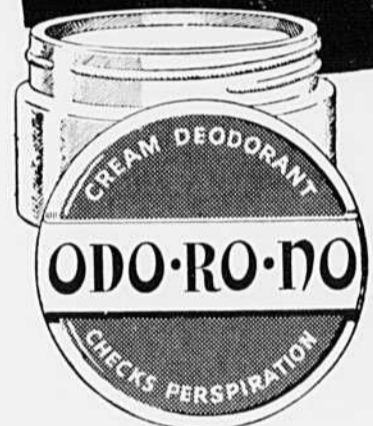
**EFFECTIVEMENT** Enraye la transpiration et l'odeur.

**DURABLEMENT** Garde les aisselles sèches et inodores pendant 3 jours.

**AGRÉABLEMENT** Aussi agréable que votre crème préférée pour la figure — odorante, elle ne tache pas.

et

ce grand pot contient 21 applications\* de plus, pour 39¢, que d'autres désodorisants bien connus.  
\*pot 50% plus grand — le contenu entier, est utilisable (ne sèche pas)



LA NOUVELLE CRÈME ODO-RO-NO CONTIENT UN ASTRINGENT EFFICACE QU'ON NE TROUVE PAS DANS LES AUTRES DÉSODORISANTS



"Notre Régulateur de Famille est Les PILULES" du DR CHASE pour les Reins et le Foie

OH, MON HÉROS! MERCI  
D'AVOIR SAUVÉ MES BEAUX  
SOULIERS POLIS AU "NUGGET"

Le **NUGGET** préserve vos chaussures — les fait  
paraître neuves plus longtemps.

**POLI À  
CHAUSSURES NUGGET**

## Ne souffrez plus ! Grâce au Traitement MEDICAL F. GUY

C'est le remède connu contre les  
périodes douloureuses, douleurs dans  
la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez cinq (5) cents en timbres  
et nous vous enverrons **GRATIS**  
une brochure avec échantillon du  
Traitement Médical F. Guy.

BUREAU :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 6901, Ave de Chateaubriand  
Boîte Postale 2353, Place d'Armes Montréal, P.Q.



## LE SECRET D'UN BON ESTOMAC

Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des  
flatulences, des crampes d'estomac, des maux de cœur, des goûts  
surs ou des brûlements d'estomac? Pourquoi endurer ces dou-  
leurs après chaque repas? Mangez à votre aise avec les

### Tablettes digestives SANO

(SE VENDENT AUSSI EN POUDRE)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre  
estomac. Soulagement prompt et efficace. Prouvez-le avec votre  
prochain repas.

### EMPLOYEZ LES Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement,  
soit sous forme de tablettes en boîte économique de 120 pour  
75 sous ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Envoyez  
mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante :

LES PRODUITS SANO ENRG., Montréal  
Casier Postal 2134 (Place d'Armes)

— Ces messieurs ?  
— Oui, les deux messieurs qui sont  
venus tout à l'heure... Ils viennent  
de me dire de vite aller chercher ma-  
dame... qu'ils lui apportent une  
bonne nouvelle...

— Une bonne nouvelle! s'écria  
Gertrude, qui devint toute blanche,  
mais cette fois c'était de joie. En-  
tends-tu, Nicole?... Une bonne  
nouvelle!... Viens!... Viens vite!

Et elle entraîna son amie.  
A peine arrivaient-elles vers la  
grille, qu'elles eurent toutes deux le  
même cri :

— Vous l'avez retrouvée ?  
— Je vous disais bien qu'il ne  
fallait pas encore désespérer, s'écria  
la Costaud qui, ainsi que Loupard,  
était tout rayonnant, tout radieux. Je  
vous disais bien que peut-être tout  
n'était pas perdu!... Oui, nous  
l'avons retrouvée!... Oui, enfin,  
nous la tenons!...

— Et où est-elle?... où est-elle ?  
demanda vivement Nicole.

— Où elle est ?  
— Oui, parlez vite !  
— Oh ! je vais bien vous étonner,  
madame, répondit l'agent. Elle est  
chez votre père...

— Chez mon père !  
— Oui, chez M. de Chataigne.  
— Antonine !  
— Oui, la petite Antonine !  
Le Costaud venait de se mettre à  
rire.

— Ah ! vous n'en revenez pas !  
dit-il. Ce que je vous dis est pour-  
tant vrai. Quand vous rentrerez  
chez vous, vous y trouverez votre  
petite amie... Mais je comprends  
que cela demande quelques mots  
d'explication... Ecoutez-moi donc.

Puis, s'adressant à Gertrude :  
— Quand nous vous avons quit-  
tée tout à l'heure, madame, reprit-il,  
je vous avais dit que nous allions, le  
camarade et moi, nous mettre encore  
à sa recherche?...  
— Oui, oui !  
— Nous remettre encore en cam-  
pagne?...  
— Oui, oui !  
— Nous sommes donc retournés  
sur le quai, mais avec l'intention,  
cette fois, de pousser jusqu'à Saint-  
Cloud...

Peut-être s'était-elle enfuie de ce  
côté-là ?  
Peut-être était-ce là-bas que nous  
la retrouverions ?

Car, après tout ce que je lui avais  
dit, il me semblait impossible que  
cette petite n'eût pas réfléchi, impos-  
sible qu'elle eût persisté dans son in-  
tention.

Loupard, qui était plus pessimiste  
que moi, avait beau me dire :  
— Mais si elle n'y avait pas per-  
sisté... si elle n'avait pas eu tou-  
jours l'idée de mourir, elle serait  
rentrée chez Mme de Vrignolles...

Il avait beau aussi me donner  
d'autres arguments pour me prouver  
que j'avais tort de m'entêter à es-  
pérer, je ne l'écoutais pas.

Comme nous arrivions près de la  
place d'Armes, tout à coup j'eus un  
mouvement de surprise.

— Tiens, qu'y a-t-il donc encore  
là? fis-je. Dans quelle aventure  
allons-nous encore tomber?...  
En effet, je venais d'apercevoir, à  
quelques pas devant nous, un groupe  
assez compact où l'on discutait avec  
animation.

Nous nous approchons, et j'écoute.  
Mais comme tout le monde parlait  
à la fois, je ne pouvais pas surpren-  
dre grand-chose, quand j'abordai un  
petit vieux qui se trouvait à côté de  
moi :

— De quoi parle-t-on donc, mon-  
sieur?... de quoi s'agit-il donc? lui  
demandai-je.

— D'un accident qui vient d'arri-  
ver, monsieur.

— Un accident ?  
— Oui.  
— Où ça ?  
— Ici même.  
— Grave ?  
— Heureusement non, mais il au-  
rait pu l'être...  
— Qu'est-ce donc ?

— Voici, monsieur, répondit le pe-  
tit vieux qui paraissait très content  
d'être questionné. Il faut vous dire  
que je demeure là-bas, sur le quai...

Et, avec sa canne, il faisait un  
geste dans la direction de Suresnes.

— Bien, monsieur.  
— Et depuis plus de trente ans  
que j'y demeure, j'ai l'habitude de  
faire chaque soir une petite prome-  
nade en attendant l'heure de mon dî-  
ner...

— C'est une bonne habitude...  
— Tout à l'heure, je flânais donc  
comme de coutume, quand tout à  
coup je vis passer devant moi une  
jeunesse...

— Une jeune fille ?  
— Oui, monsieur, une jeune fille  
qui, tout de suite, attira mon atten-  
tion... une jeune fille de dix-sept à  
dix-huit ans environ.

Je venais de dresser l'oreille.  
Loupard aussi.

— Et pourquoi, demandai-je, cette  
jeune fille vous avait-elle ainsi frap-  
pé?...  
— Pourquoi? Parce qu'elle était  
très fébrile, très nerveuse, très agi-  
tée... Parce qu'elle devait être cer-  
tainement en proie à une émotion  
profonde, sous le coup de quelque  
grand chagrin...

Tout en marchant, elle se retour-  
nait très souvent, comme si elle avait  
eu peur que quelqu'un la poursuive.  
Je me dis :

— Voilà une enfant qui a des  
allures bien singulières, bien étran-  
ges... Je ferai peut-être bien de ne  
pas la perdre des yeux...

Et je me mis à la suivre, mais à  
une certaine distance, bien entendu.

Bien souvent aussi elle s'arrêtait  
pour regarder la Seine, puis elle re-  
partait, filait tout droit devant elle.

Peu à peu cependant elle avait ra-  
lenti sa marche et n'avancait plus  
que très lentement, la tête tombée  
sur la poitrine...

Et elle était si profondément ab-  
sorbée dans ses pensées qu'il était  
évident qu'elle ne pouvait plus se  
rendre compte de rien... qu'elle ne  
voyait plus rien autour d'elle...

— Où va-t-elle ainsi? me disais-je  
de plus en plus intrigué et de plus en  
plus ému aussi. Pourquoi s'arrête-  
t-elle si souvent pour regarder la  
Seine?... Peut-être cherche-t-elle  
un endroit pour s'y jeter... un en-  
droit pour mourir?

Oui, ce doit être cela... oui, c'est  
vers la mort qu'elle va... c'est la  
mort qu'elle cherche...

Une pauvre enfant qui a eu, com-  
me tant d'autres, des déceptions, des  
chagrins d'amour, et qui désespère  
de la vie!...

Et je faisais ces réflexions, quand  
une voiture passa... un très brillant  
équipage dans lequel se trouvaient  
deux messieurs fort distingués, l'un  
d'un certain âge déjà, l'autre beau-  
coup plus jeune.

La voiture, qui filait bon train, ve-  
nait de me cacher pendant quelques  
secondes la jeune fille, quand tout à  
coup je tressaillis.

Un cri, un grand cri, venait de  
retentir...

C'était la jeune fille qui, toujours  
aussi songeuse, toujours aussi absor-  
bée, venait de rouler sous les pieds  
des chevaux qu'elle n'avait pas en-  
tendus venir...

(Lire la suite au prochain numéro)

devront, sans tambours ni trompettes, subir un examen médical, au moins une fois l'an. A quand l'examen médical obligatoire de tous les spectateurs de combat de boxe et de lutte?

■ Un match de boxe fut disputé à Grand Forks, Dakota du Nord, entre Bill Hetherington et un pugiliste de couleur, portant le surnom de « As de Pique ». Ce dernier avait le dessous, employant toute la série des coups interdits. Il reçut de nombreux avertissements de l'arbitre, un major de l'armée américaine. A la cinquième reprise, sans doute impatienté par les nombreux rappels à l'ordre, « As de Pique », quittant brusquement son adversaire, se précipita sur l'arbitre. Celui-ci, un ancien boxeur amateur, plongea, évita le coup, puis acculant le nègre dans les cordes, d'un court uppercut étendit l'As noiraud pour le compte. L'arbitre compta jusqu'à dix, se précipita vers Hetherington et, lui levant le bras en l'air, le déclara vainqueur du combat. On aura tout vu ou tout entendu, en boxe!

■ Plusieurs sportsmen nous demandent où sont tels ou tels jeunes athlètes, sous les armes canadiennes depuis quelque temps. Nous regrettons de ne pouvoir leur répondre pour les raisons suivantes, émanant du ministère de la Défense nationale: On ne doit pas mentionner les déplacements des troupes sur ou vers aucun des théâtres de la guerre, ni faire des conjectures à ce sujet. Nulle allusion aux permissions accordées avant départ ne doit être publiée, pour éviter de signaler ainsi à l'ennemi un embarquement prochain. On devrait aussi tenir compte du fait que la publication, au Canada, de conjectures sur de prochaines offensives, ou sur toute autre opération militaire, peut fournir à l'ennemi de précieuses indications quant à nos plans futurs... Les déplacements des troupes affectées à la défense du pays ne doivent jamais être révélés. Les régiments stationnés en Colombie-Britannique, en Nouvelle-Ecosse, au Nouveau-Brunswick, dans l'île du Prince-Edouard, au Labrador, à Terre-Neuve et dans les régions du littoral du Golfe et du fleuve St-Laurent jusqu'à Québec sont, pour fins de censure, mis sur le même pied que les troupes au front... Doivent aussi être contrôlées les nouvelles relatives aux troupes qui subissent un entraînement spécialisé, tels les parachutistes et les commandos, soit au Canada, soit aux Etats-Unis, afin que ne soit pas révélé le rôle auquel ces corps se destinent, après leur entraînement. On le voit, des renseignements peuvent facilement être fournis à l'ennemi dans des faits divers, apparemment sans importance, qui une fois collationnés peuvent lui donner un tableau d'ensemble complet.

■ Lisons les notes intéressantes de M. Arthur Labrie, sous-ministre des pêcheries maritimes: « Des quelques vingt espèces d'animaux qui sont capturés dans le golfe Saint-Laurent, la morue est, sans contredit, la source des principaux revenus de nos pêcheries. Cette pêche représente à elle seule 60% du revenu de nos pêcheurs. Comme la morue vit dans des conditions de température bien déterminées (34-38° F.) et que ces températures se rencontrent, durant l'été, à des profondeurs variant de dix à cinquante brasses, pour évaluer le rendement de cette pêche dans le golfe Saint-Laurent, il faut tout d'abord bien connaître la surface des bancs où il est possible de la pratiquer... La superficie totale du gol-

## DANS LE MONDE SPORTIF

(Suite de la page 7)

fe Saint-Laurent est de 85.000 milles carrés, en prenant comme bornes la rivière Saguenay dans le fleuve Saint-Laurent, le détroit de Belle-Isle et le détroit de Cabot. La pêche à la morue se fait soit sur les bancs de terre, au moyen de petites embarcations, soit sur les bancs du large avec des embarcations plus ou moins grandes, selon les distances à parcourir. Ces eaux sont fréquentées par cinq flottes différentes: une partie des flottes de Terre-Neuve, de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau-Brunswick, de l'Île-du-Prince-Edouard et la flotte de la province de Québec...

Quant à la province de Québec, les bancs de terre représentent une superficie totale de 5.600 milles carrés. Les bancs du large et le reste du golfe, où l'on rencontre des profondeurs de 10 à 50 brasses, représentent une superficie totale de 10.000 milles carrés... La pêche à la morue dans la province de Québec se pratique exclusivement sur les bancs de terre, les bancs de Miscou, de Natashquan, de Parent et la Baie des Chaleurs, ce qui forme une superficie de 7.000 milles carrés. Comparons maintenant le rendement de ces bancs avec celui des bancs de la Nouvelle-Ecosse. Notre flotte capture annuellement de 35 à 40 millions de livres de morue, tandis qu'en Nouvelle-Ecosse on en capture trois fois plus, soit de 105 à 120 millions de livres par année. Le rendement moyen de nos bancs est de 5.500 livres de morue par mille carré, tandis qu'en Nouvelle-Ecosse il est inférieur à 3000 livres. La valeur de la flotte de la Nouvelle-Ecosse est trois fois celle de Québec. La durée de la pêche, dans cette province, est au moins le double de celle du Québec. On y pêche douze mois par année, tandis que dans le golfe Saint-Laurent la pêche ne dure que de juin à la fin d'octobre. Il faut en conclure que nos bancs, bien que très limités, sont de deux à quatre fois plus productifs que ceux de la Nouvelle-Ecosse, ou bien que notre flotte et son équipement sont supérieurs. Nous sommes favorisés par la proxi-

mité des bancs, ce qui permet l'usage de petites embarcations à court rayon d'action.»

■ Jean Dubuc, ancien lanceur des Royaux et du Détroit qui fut l'un des meilleurs artilleurs des ligues majeures, durant plusieurs années, il y a déjà 30 ans, est actuellement à l'emploi de Al Sutphin, dans l'industrie de l'encre. Ce M. Sutphin est propriétaire du club de hockey des Barons de Cleveland, gérés par Bill Cook. Lors de sa dernière visite à Montréal, Gene Dubuc raconta cette anecdote qui ne manque pas de piquant, sur le caractère de l'illustre et incomparable Ty Cobb, le meilleur joueur de tout temps qui conserva une moyenne au bâton de .367 durant sa carrière de 24 années dans les grandes ligues: Au cours d'une jouette d'entraînement de la saison 1913 contre le club Evansville, Jean Dubuc officiait sur le monticule du Détroit, sans fournir trop d'efforts, comme le lui avait ordonné son gérant Hugh Jennings. Il ne lançait pas de courbes, se contentant de balles rapides, fort qu'il était de l'appui de Ty Cobb qui, dans le centre, pouvait saisir toutes les balles frappées dans ses parages. Les trois premiers frappeurs cognèrent, au fin fond du centre, à 600 pieds du marbre, de longues chandelles que Ty Cobb ne put saisir, même à la suite de longues courses qui le mirent hors d'haleine. Après le troisième coup, Ty vint au monticule, remit la balle dans les mains de Dubuc, et lui fit cette réflexion: « Le jeune, je suis convaincu que tu deviendras un excellent lanceur. Ton contrôle est parfait, ta motion est des plus embêtantes. Toutefois, rends-moi ce service de passer sur quatre balles les trois frappeurs suivants, cela me permettra de reprendre mon souffle! »... Jean Dubuc est aussi d'opinion que si les spectateurs — certains rédacteurs sportifs aussi — se donnaient la peine d'apprendre les règles, les fines-ses et la technique du jeu, on verrait alors moins de critiques acerbes adressées à tort, ici et là.



Au Collège St-Joseph d'Upton, les révérends frères de la Charité favorisent les sports. Voici l'équipe St-Joseph, composée de joueurs de 13 et 14 ans, qui remporta une série de deux dans trois sur le St-Louis. Ce sont, première rangée, de gauche à droite: Guy Janelle, Yvon Hénault, Léo Vadeboncoeur, Laurent Ponton, Jacques Viens, Laurent Viens. Deuxième rangée: Guy Vadeboncoeur, Paul Morvan, Fernand Ménard, Eugène Desjarlais, Noël Groulx et Raoul Desjarlais.



### 76% de tous les adultes ont MAUVAISE HALEINE

C'est pourquoi il est bon d'employer LA POUDRE A DENTS COLGATE!

La mauvaise haleine fait perdre les amis. ON s'en aperçoit toujours avant VOUS. Ne prenez pas de chances. Protégez votre personnalité avec la Poudre à Dents Colgate.

Des épreuves scientifiques prouvent à l'évidence que dans 7 cas sur 10 la Poudre à Dents Colgate enraye instantanément la mauvaise haleine orale.

#### ECONOMIQUE!

Comparée à d'autres grandes marques, une grosse boîte de Colgate vous donne jusqu'à 30 brossages en plus, et une boîte géante, jusqu'à 40 brossages en plus—sans qu'il vous en coûte un cent de plus!

#### CONSEIL AUX FUMEURS!

La Poudre à Dents Colgate est un des moyens les plus rapides et les plus sûrs de protéger contre les taches et l'haleine de tabac!

#### POUDRE A DENTS COLGATE

12 1/2c, 25c, 40c



PURIFIE VOTRE HALEINE EN NETTOYANT VOS DENTS

### MÈRES — ajoutez, par ce Moyen Facile, le Lait à l'Alimentation de Vos Enfants



● Servez du lait comme dessert! Sous la forme de délicieuses cossettes-présure! En diverses couleurs. Appétissantes. Faciles à faire. Ne requièrent pas de cuisson, vu qu'elles ne contiennent ni oeufs ni gélatine. Et plus faciles à digérer que le lait ordinaire. Se font soit avec de la POUDRE-PRESURE "JUNKET" (six saveurs), soit avec des TABLETTES-PRESURE "JUNKET" (ajoutez du sucre et aromatisez au goût). Les enfants aiment le lait servi de cette façon.

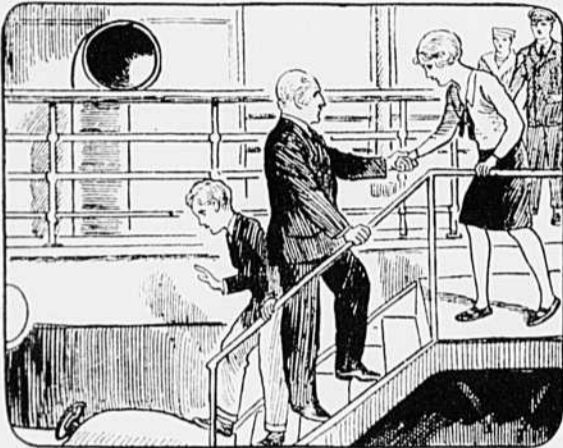
Demandez par lettre le Livre de Recettes GRATUIT à "THE 'JUNKET' FOLKS" Toronto, Ont.



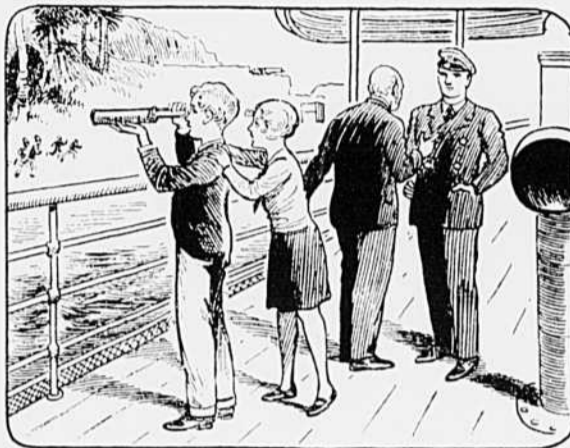
Le placement le plus avantageux: les Obligations de la Victoire

# LE TRÉSOR DU PIRATE

VINGT-SEPTIÈME EPISODE



1. — Sir Hubert ramena adroitement la chaloupe au yacht et monta l'escalier conduisant au pont, où Pauline l'attendait. « Vincent pourra s'emparer de la chaloupe », dit Guy en poussant l'embarcation de son pied.



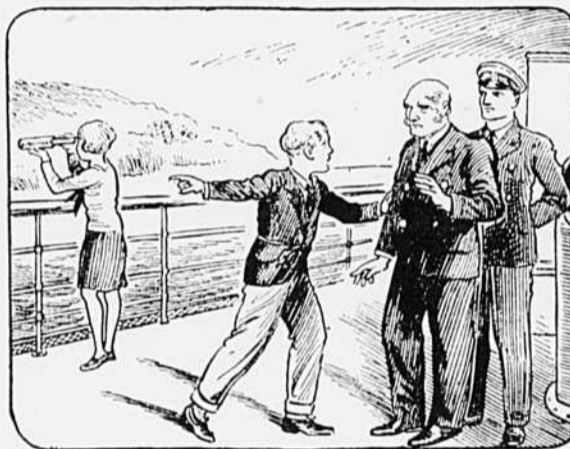
2. — Pendant que la chaloupe s'éloignait du yacht, Guy monta sur le pont. S'emparant d'un télescope, il vit Vincent et John Turner courant sur la grève vers le port, suivis de deux policiers.



3. — « Ils vont avertir les autorités militaires, Pauline », dit Guy. « Oui, je suis sûr que c'est là le plan de Vincent pour nous empêcher de quitter l'île ! » A travers le télescope, il vit les hommes entrer dans le fort.



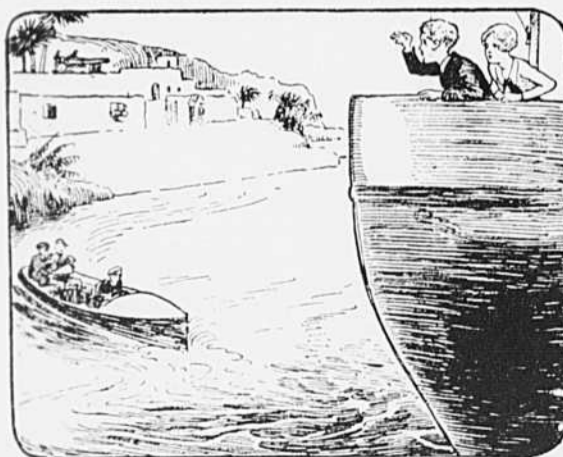
4. — S'arrêtant enfin pour reprendre souffle, Vincent s'avança vers le bureau où le commandant était assis. « Un individu, disant être Sir Hubert Blakeley, a volé un plan de grande valeur m'appartenant, monsieur », dit-il.



5. — Pendant ce temps-là, Guy avait passé le télescope à sa sœur et courut sur le pont vers son oncle, qui causait avec le capitaine Summers. « Vincent est allé informer le commandant du port à notre sujet ! » dit-il.



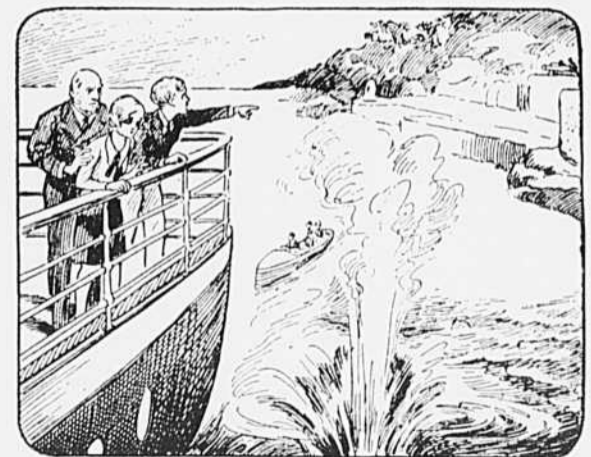
6. — « Alors, il nous faut quitter le port sans délai », dit Sir Hubert. Aussitôt, le capitaine Summers donna des ordres à son second de reprendre la mer à toute vitesse.



7. — Les moteurs se mirent aussitôt à ronronner et lentement le gracieux yacht tourna son nez vers la mer. « Voici Vincent et le commandant du port ! » dit Guy, en regardant l'embarcation qui suivait leur sillage.



8. — Rapidement, la chaloupe, munie d'un moteur, s'avancait vers le *Mermaid*. « Rendez-vous ou nous vous ferons sauter ! » cria le commandant, qui se tenait debout dans l'embarcation.



9. — « Regardez ! » cria Guy, « ils vont tirer sur nous ! » A peine avait-il dit ces paroles que le canon tonna et un boulet tomba dans la mer, le long du *Mermaid*, faisant monter une trombe d'eau. (A suivre)

# LE JUSTICIER D'EL DORADO

## DIX-HUITIEME EPISODE



1. — Norma pouvait voir le désappointement de Ken. « Connaissez-vous Spike Nolan ? » lui demanda-t-elle. « Je ne savais pas son nom », répliqua Ken, « mais c'est le serpent qui a volé votre père et fait de moi un justicier. Je vous ramènerai maintenant chez vous. »



2. — Arrivé à la maison des Taylor, Ken aida Norma à descendre de cheval. « Vous êtes maintenant en sûreté, je vais continuer ma route », lui dit-il. « Rappelez-vous que je suis un justicier. » Mais la porte s'entr'ouvrit et le père de Norma, jetant un regard à l'extérieur, aperçut Ken.



3. — Le jeune homme se retournait pour remonter à cheval quand soudain la porte s'ouvrit toute grande et le père de Norma sortit, tenant un fusil à la main. « Les mains en l'air, Ken Wayne », cria-t-il. « Je te tiens, enfin, sale voleur ! »



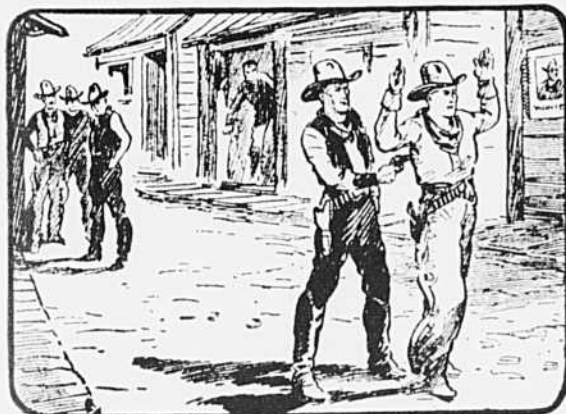
4. — Ken ne pouvait se défendre. Il leva les mains comme on lui commandait de le faire. « Vous faites erreur, Dan Taylor ! » dit-il. « Je ne suis pas un voleur ! » « Non, père, Ken n'est pas le coupable », intervint Norma, « il vient de me sauver des mains de Spike Nolan, le véritable voleur. »



5. — Mais Dan Taylor ne l'écouta pas. « Voici le shérif », dit-il. En effet, le représentant de la loi sortait derrière lui. « Je vous livre Ken Wayne, le justicier », expliqua Dan, « amenez-le, shérif. »



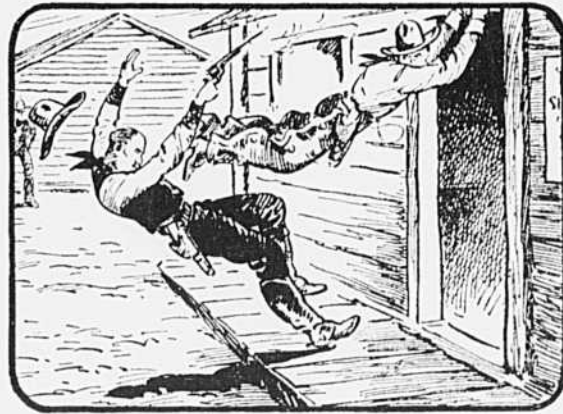
6. — Faisant marcher Ken devant lui, le shérif prit le chemin de la prison. « Je vous dis que je suis innocent ! » déclara Ken. Mais le shérif se mit à rire en entendant ces paroles. « Tu auras tout le temps nécessaire pour dire cela à la cour ! » dit-il.



7. — A travers les rues, le shérif poussait devant lui son prisonnier, et les gens qu'ils rencontraient s'arrêtaient sur leur passage. « Ils ont enfin pincé Ken Wayne », disaient-ils. « Il mérite bien ce qui lui arrive, le lâche voleur ! » Et Ken sentait sa figure s'empourprer en entendant ces paroles.



8. — Ken réfléchissait, cependant, qu'il n'avait pas de temps à perdre s'il voulait s'enfuir et faire reconnaître son honnêteté. Mais comment pouvait-il se sauver avec un revolver pointé dans le dos ? Arrivé au bureau du shérif, une idée lui vint, et soudain il sauta.



9. — S'agrippant au cadrage de la porte, il balança ses pieds en arrière, frappant le shérif à la poitrine. Un coup de revolver partit dans l'air pendant que l'homme tombait. « Maintenant, voici ma chance », murmura Ken, « et je vais en profiter. » (A suivre)



— Je vais te sortir de là, petit gredin !

— Mais maman, c'est toi qui m'a dit de prendre un bain de... soleil !

L'orateur de rue :

— Nous devons en finir avec l'anarchisme, le bolchévisme, le despotisme, le paupérisme et tous les maux en « isme » !

— Alors, s'écrie un auditeur, n'oubliez surtout pas les rhumatismes.

Un papa veut habituer son petit gars à dire toujours la vérité.

— Il n'y a rien de plus laid, lui dit-il, que d'inventer toutes sortes d'histoires fausses pour s'amuser, s'excuser ou prouver quelque chose ; et puis, les petits garçons qui mentent en sont toujours punis.

— Comment cela ? demande le jeune garçon un peu inquiet.

— S'ils ne veulent pas se corriger eux-mêmes du mensonge, un jour il y a un vilain homme qui passe, c'est un ogre qui les fourre dans un grand sac et les emporte si loin qu'on ne les revoit jamais.

Un homme se présente à l'un des guichets de la poste ; il y a là deux employées qui parlent de leurs robes et disent bien trente-six paroles où une seule suffirait ; elles ne doignent même pas s'apercevoir qu'un client attend avec impatience. A la fin, pourtant, l'une d'elles s'informe de ce que veut le bonhomme.

O — Oh, dit-il avec son plus gracieux sourire, je me demande si vous n'auriez pas en magasin un timbre de couleur bleu de roi, avec perforations régulières sur toute la bordure ; également avec l'envers bien garni de mucilage ; quelque chose dans les deux cents comme prix ?

— J'ai constaté, l'autre jour, que tu es toujours aux petits soins pour ta femme comme il y a vingt ans, quand tu étais fiancé.

— A quoi as-tu vu cela ?

— Il pleuvait et tu tenais le parapluie au-dessus de sa tête avec tant de soin que je n'ai pu m'empêcher de le remarquer.

— Je vais te dire, je prends même encore plus de précautions que lorsque j'étais fiancé, parce que, depuis que je suis marié, c'est moi qui paye ses chapeaux.

Une dame d'un certain âge. — C'est étonnant comme je suis restée jeune de visage, il y a des gens qui me prennent pour ma propre fille.

Son amie. — Cela n'a pas de sens, voyons ! tu n'es pas encore assez vieille pour avoir une fille ayant l'air aussi vieux que toi.

— Est-ce que tes parents consentent à notre mariage ?

— Je ne le sais pas encore ; papa n'en a pas encore parlé à maman, et maman attend qu'il parle pour dire le contraire de ce qu'il dira.

## RIONS, c'est l'heure...

Le poète anglais Coleridge divisait les lecteurs en quatre classes :

— Les « éponges », qui absorbent tout ce qu'elles lisent et le rendent dans le même état, quelque peu sali.

— Les « sabliers », qui ne retiennent rien du tout, satisfaits qu'ils sont de tuer le temps en faisant passer un livre à travers eux.

— Les « filtres », qui ne retiennent que la lie de ce qu'ils lisent.

— Les « diamants fins », qui reçoivent la lumière et la renvoient aux autres.

Elle — Vous autres, hommes, vous nous devez beaucoup.

Lui — Et encore plus à vos courtisanes.

Monsieur et madame se disputent pour des riens et se reprochent tout ce qui leur vient à l'idée.

— Enfin, dit la femme, tu ne peux pas te plaindre que je fume comme tant d'autres femmes, tu ne m'as jamais vu une cigarette entre les lèvres !

— Tu n'en serais pas capable, répond le mari, tu n'as jamais la bouche fermée.



— Auriez-vous l'obligeance de recommencer votre polka accélérée, le micro ne fonctionnait pas !

— Je suis père depuis ce matin, mon cher !

— Ah ! mes compliments ! C'est un garçon ?

— Non !

— Une fille alors ? ...

— Tiens ! vous le saviez donc ?

— Marie, vous me cassez tant de vaisselle que vous ne pourrez jamais la payer de vos gages !

— Alors, madame, il n'y a qu'une chose à faire : augmentez-moi de salaire.

— J'ai remarqué, disait un homme à sa femme, que très souvent les hommes intelligents ont des enfants plutôt bêtes.

— Tant mieux si c'est vrai, répondit la femme, dans ce cas-là notre petit Paul sera un gars bien fin.

— Le chien, disait un homme à l'un de ses voisins, est le meilleur ami de l'homme.

— C'est vrai, répondit l'autre ; depuis que j'ai acheté un gros bouledogue, ma belle-mère a cessé de venir à la maison.

— Comment, vous me refusez votre fille après m'avoir donné votre parole ?

— Justement, je vous ai donné ma parole à vous ; je donne ma fille à un autre, je ne peux pas donner tout au même.

— Comment peut-on m'accuser d'avoir fait un faux, j'sais pas signer mon nom.

— C'est pas votre nom que vous êtes accusé d'avoir signé, c'est celui d'un autre !

Deux hommes d'affaires parlent de leurs entreprises.

Pour moi, dit l'un, je viens d'engager un secrétaire à cinq mille dollars par an ; tout ce qu'il aura à faire, c'est de me décharger des embêtements qui peuvent survenir, je ne lui demande rien d'autre.

— Ce sera une bonne position pour ce garçon-là si tu peux trouver les cinq mille piastres de son salaire, mais où les prendras-tu ?

— Mon cher, ce sera à lui de voir à ça ; c'est précisément un des embêtements que j'aurais eu.

Une jeune fille dansait avec un garçon qui avait la légèreté d'un pachyderme et lui marchait à chaque instant sur les pieds. Une fois la danse terminée elle lui demanda :

— Savez-vous la différence qu'il y a entre danser et piétiner ?

— Ma foi non ! répondit le garçon qui était épais d'esprit comme de corps.

— C'est bien ce que je pensais, reprit la fille ; aussi je pense qu'il sera mieux de nous asseoir plutôt que de continuer la danse.

Jos Cœurenflamme écrit à sa petite amie :

« Chère adorée du haut en bas, je t'aime tellement que je pourrais traverser l'océan à la nage pour contempler tes beaux yeux seulement une minute ; je pourrais sauter par-dessus le Saint-Laurent à son endroit le plus large pour un baiser de tes lèvres ; je traverserais un mur d'acier et de ciment de cinq cents pieds d'épaisseur pour un de tes sourires, enfin, nulle puissance au monde ne pourrait me retenir quand je décide d'aller contempler ton visage adoré.

P. S. J'irai te voir dimanche soir s'il ne fait pas mauvais temps. »

Un Londonien avait perdu son parapluie à l'église. Il en était désolé, car c'était un parapluie neuf, en soie, à manche d'argent, acheté trois jours auparavant dans un des meilleurs magasins de la ville. Il courut à un journal et rédigea une annonce promettant une récompense à qui rapporterait le beau parapluie. Au bout de quelques jours, ne voyant rien venir, il alla se plaindre à l'administration du journal d'avoir perdu, en sus de son parapluie, le montant de l'annonce.

— C'est votre faute, coupa le directeur, votre annonce était très mal faite.

— Par exemple !

— Mais oui. Voulez-vous en faire une autre que je me chargerai de rédiger ?

— Bien volontiers.

Le directeur libella alors l'insertion suivante : « Une personne dont le nom est connu a été aperçue dans une église au moment où elle s'emparait d'un parapluie qui ne lui appartenait pas. Si cette personne tient à garder sa réputation d'honnêteté et à s'éviter aussi une affaire désagréable, elle est priée de rapporter le parapluie à tel endroit. »

— Allez, maintenant, dit-il au gentleman, et je vous réponds du succès.

En effet, dès le lendemain, celui-ci trouva à l'endroit qu'il avait indiqué, non pas un, mais douze parapluie en soie, tout neufs.



— Alors, il y a pour une piastre de viande, là ?

— Que veux-tu, ça augmente chez le boucher et ça diminue dans le plat !

## Notes Encyclopédiques

Le vulgaire pissenlit des champs dont chacun connaît bien la fleur jaune est une plante qui rend d'appréciables services en ce temps de guerre. Les abeilles récoltent en quantité son pollen avec lequel elles font du miel et le miel contribue à l'économie du sucre ; à condition, bien entendu, de trouver à en acheter.

Au quatorzième siècle, les rats propagèrent la peste en Europe et firent ainsi périr plus de vingt-cinq millions de personnes.

L'étoile la plus rapprochée de nous est cependant encore à une distance prodigieuse ; si elle venait à s'éteindre subitement, nous la verrions jusque dans le milieu de l'année 1947 et cependant sa lumière voyage à la vitesse de cent quatre-vingt-quatre mille milles par seconde. Or, il y a des étoiles que nous voyons encore et qui sont déjà éteintes depuis plusieurs siècles.

Aux temps préhistoriques, les mers ne contenaient que de l'eau douce mais le sel qu'elles renferment aujourd'hui forme une réserve à peu près inépuisable. On a calculé que le sel de tous les océans pourrait couvrir le territoire entier des États-Unis en formant une épaisseur d'un mille et demi.

La cire que fabriquent les abeilles est une sécrétion des glandes internes de leur corps que les abeilles mâchent en quelque sorte avec leur salive et transforment ainsi en cette substance avec laquelle elles construisent les rayons dans lesquels elles déposeront le miel.

La vie humaine ne semble avoir aucune valeur au Japon. Les pilotes des avions de la marque « Zéro » ne prévoient aucune place pour les parachutes et si l'appareil est démoli par le tir de l'adversaire, son pilote, même non atteint lui-même par les projectiles, est tout de même perdu, il ne peut s'échapper de l'avion et tombe avec lui.

A Darrow, dans l'Alaska, on voit le soleil pendant quatre-vingt et un jours de suite.

La plupart des dresseurs d'éléphants sont partiellement sourds ; le cri continu de l'animal, au cours de la période de dressage, est nuisible à l'oreille humaine.

Aux îles Komodo il existe une espèce de lézards d'une grosseur énorme, ces animaux atteignent une longueur de douze pieds et une pesanteur de trois cents livres. Ce n'est qu'en 1912 qu'on a découvert l'existence de ces véritables monstres appelés « dragons moniteurs » et qui font penser aux animaux antédiluviens.

Abraham Lincoln fut le plus grand président des États-Unis, du moins sous le rapport de la taille ; il avait six pieds et quatre pouces. Le plus petit, toujours dans le même ordre d'idée, fut James Madison qui n'avait que cinq pieds quatre pouces.

Mettre volontairement le feu à une forêt est une grave offense criminelle mais, au commencement de la colonisation aux États-Unis, c'était non seulement permis mais employé comme étant le meilleur moyen pratique de commencer à défricher un terrain.

En employant certains produits chimiques comme engrais, on arrive à produire des tomates n'ayant pas de pépins.

On est arrivé à lancer dans l'atmosphère des ballons sondes qui ont atteint une hauteur de cent quinze mille pieds ou vingt-deux milles. Il est peu probable, toutefois, que ces hauteurs soient un jour utilisées pour la navigation aérienne.

Plusieurs peuples primitifs considéraient les arbres comme sacrés parce qu'ils croyaient qu'ils avaient donné naissance à l'humanité.

Les animaux appelés chiens de prairie hivernent sous terre comme beaucoup d'autres et, dans cette circonstance, les fonctions de leur corps se ralentissent considérablement ; leur température tombe à trente-sept degrés soit quelques degrés seulement au-dessus du point de congélation et leur cœur ne bat plus que six fois par minute.

Le chou-fleur n'arriverait pas au développement que nous lui connaissons sans l'aide humaine ; il faut en rassembler les feuilles au-dessus de la tête et les maintenir en place par un lien pour préserver la tête du chou du soleil tout en lui permettant d'en recevoir une chaleur suffisante.

Les grosses bombes avec lesquelles les Boches font désagréablement connaissance depuis quelque temps sont des engins énormes de destructions capables de dévaster d'un seul coup un bloc entier de maisons ; ces bombes ont deux fois la hauteur d'un homme.

Ce sont des tribus indiennes de l'Amérique du Sud qui ont fabriqué les premiers imperméables en caoutchouc ; les indigènes, qui ne portaient d'ailleurs que peu ou point de vêtements, se badigeonnaient tout simplement le corps de caoutchouc liquide.

Des savants prétendent que l'espèce des « séquoias » ou pins géants est la plus ancienne de tous les arbres actuellement sur la terre ; les pins géants, tels que nous les connaissons, seraient de la même espèce que ceux d'il y a plusieurs millions d'années.



**IL EST  
TEMPS  
DE  
PARTIR !**

**VOUS  
PARTIREZ A TEMPS!  
avec un accumulateur  
AUTO-LITE**

● Vous pouvez compter sur le rendement d'un accumulateur Auto-Lite... car il est fabriqué avec toute l'habileté et l'expérience du plus grand manufacturier indépendant d'équipement électrique automobile dans le monde entier. Les accumulateurs Auto-Lite ont des plaques d'activité\* et l'isolation Fibre-Glass—la meilleure combinaison qu'il soit possible d'acheter. Les accumulateurs Auto-Lite vous donnent une puissance supérieure—une réserve supérieure—un coût de fonctionnement moins élevé—un service de tout repos dans toutes les conditions. Vous partirez comme un coup de feu... avec un Auto-Lite.

\* Activité—l'oxyde Auto-Lite breveté, produit par les ingénieurs Auto-Lite et fabriqué sous l'étroite surveillance du laboratoire pour vous donner une énergie électrique concentrée.



**AUTO-LITE BATTERIES  
1360 DUFFERIN ST., TORONTO**

**Chaque fois que vous  
achetez—Achetez  
des timbres d'épargne  
de guerre**

**ACCUMULATEURS  
AUTO-LITE  
POUR DÉMARRAGE PLUS RAPIDE**

*Pour votre  
véhicule...*

"Conserver les roues qui servent le Canada" — tel est le devoir du mécanicien formé pour le service General Motors pour la victoire. Il lui incombe de maintenir les véhicules essentiels du Canada en bon état de service jusqu'à la victoire.

Nul n'ignore que le transport automobile est absolument nécessaire à la victoire. Les marchandises doivent parvenir à destination et les travailleurs de guerre à leur ouvrage — en temps.

Le service pour la victoire se propose un quadruple but: (1) prolonger la durée du transport, (2) obtenir le maximum de millage de l'essence et du caoutchouc, (3) éviter les frais de réparations inutiles, (4) protéger votre bourse.

Quelle que soit la marque de votre auto ou de votre camion — quels que soient son âge ou son état — épargnez-vous des ennuis, de l'usure inutile et de l'argent en voyant le marchand General Motors — aujourd'hui.

**GENERAL MOTORS**

**SERVICE**

**POUR LA**

**VICTOIRE**

**SUR TOUTES MARQUES  
D'AUTOS et de CAMIONS**

*Pour tout  
le Canada*

Dans cette chaîne nationale de transport, votre auto et votre camion sont des anneaux essentiels. Il faut que leur service soit maintenu. Avec votre concours et grâce au plan General Motors de service pour la victoire, il est possible de les maintenir.

Conçu pour donner un service responsable et régulier de toutes les marques d'autos et de camions, ce fameux plan de service pour la victoire est la méthode la plus efficace et la plus économique jamais réalisée pour maintenir votre auto ou votre camion en état de servir.

C'est un plan d'entretien complet . . . il s'obtient de tous les marchands General Motors . . . des marchands qui emploient des mécaniciens spécialement formés, disposant d'outils approuvés et bénéficiant de nombreuses années d'expérience et de connaissances spécialisées.



**CONSERVEZ LES ROUES QUI SERVENT LE CANADA**